

**La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin**

**LA DISPARUE DU DOYENNÉ**  
**Une enquête de Fortuné Petitcolin**



## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

### Sommaire

<a href="#">Prologue : Chez Momus, vendredi 17 juillet 1835.....</a>	<a href="#">3</a>
<a href="#">Impasse du Doyenné.....</a>	<a href="#">5</a>
<a href="#">Corinne.....</a>	<a href="#">12</a>
<a href="#">Chez Baratte.....</a>	<a href="#">18</a>
<a href="#">Mme Veuve Durand.....</a>	<a href="#">27</a>
<a href="#">20 rue du Pont Louis-Philippe.....</a>	<a href="#">41</a>
<a href="#">Allyre et Zoé.....</a>	<a href="#">47</a>
<a href="#">Tout n'est que ruines.....</a>	<a href="#">53</a>
<a href="#">Le piège est tendu.....</a>	<a href="#">67</a>
<a href="#">Retour rue du Pont Louis-Philippe.....</a>	<a href="#">72</a>
<a href="#">Les morts du Doyenné.....</a>	<a href="#">80</a>
<a href="#">Retrouvailles.....</a>	<a href="#">89</a>
<a href="#">Plan de bataille.....</a>	<a href="#">105</a>
<a href="#">Faubourg Saint-Antoine.....</a>	<a href="#">112</a>
<a href="#">François.....</a>	<a href="#">120</a>
<a href="#">Rue Neuve-des-Petits-Champs.....</a>	<a href="#">124</a>
<a href="#">Au Café des Mille colonnes.....</a>	<a href="#">131</a>
<a href="#">La revue de la Garde.....</a>	<a href="#">150</a>
<a href="#">Tentative de fuite.....</a>	<a href="#">161</a>
<a href="#">41 rue des Fossés-du-Temple.....</a>	<a href="#">166</a>
<a href="#">Le récit inattendu.....</a>	<a href="#">173</a>
<a href="#">Nouvelles retrouvailles.....</a>	<a href="#">179</a>
<a href="#">Mercredi 29 juillet.....</a>	<a href="#">190</a>
<a href="#">À la préfecture de police.....</a>	<a href="#">196</a>
<a href="#">Bal à la Grande Chaumière.....</a>	<a href="#">204</a>
<a href="#">Comment parler avec respect de ce(lui) qui n'est plus.....</a>	<a href="#">216</a>
<a href="#">Annexe.....</a>	<a href="#">220</a>

**La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin**

*Merci à Philippe Boisseau,  
Anne Sarrot,  
Sophie de Vaucorbeil  
et Clémence Zagorski  
pour leur relecture,  
leurs encouragements  
et leurs très précieux conseils.*

**La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin**

« C'est l'amour d'une femme qui fait l'histoire d'un homme. »  
Arthur Conan Doyle. *Rodney Stone*

## Prologue : Chez Momus, vendredi 17 juillet 1835

Au premier étage du café Momus, 17 rue des Prêtres-Saint-Germain l'Auxerrois, Théodore Bonnefoy et ses trois amis commençaient à fatiguer. Il était onze heures du soir et leur soirée avait débuté... vers midi. Les petits prophètes – comme ils aimaient à s'appeler entre eux – avaient disserté sur le régime de Louis-Philippe, sur les arts (on avait parlé du suicide récent d'Antoine-Jean Gros, le peintre de l'Empire qui venait de se jeter dans la Seine), sur le procès, en mai, des émeutiers républicains d'avril 1834, et, évidemment, sur les femmes. L'un ou l'autre avait aussi lu ses vers, dont tous n'étaient pas mauvais.

Thomas, l'un des quatre, proposa enfin d'aller chercher le cabriolet de ses parents qui habitaient non loin, et de raccompagner ses camarades.

Quelques minutes après son départ, les trois jeunes hommes tentèrent à leur tour de lâcher leur chaise et de tester la position debout. Théodore n'avait pratiquement pas bu et fut aussitôt sur ses pieds. Mais pour ses deux compères, ce fut comme une expérience nouvelle. Le secours d'un cabriolet pourrait effectivement leur rendre un grand service afin de leur permettre de rentrer chez eux... si toutefois ils arrivaient à atteindre sains et saufs le rez-de-chaussée. Théodore, par prudence, les précéda dans l'escalier. Puis, comme les deux autres étaient arrivés en bon ordre jusqu'au comptoir du bas, il remonta les marches quatre à quatre, pris d'une inspiration soudaine.

Le jeune couple qu'il avait observé toute la soirée se chuchoter des douceurs sur un divan le vit fondre droit sur lui. Théodore s'adressa à l'homme d'un air à la fois gêné et excédé :

- Monsieur, veuillez m'excuser... Je vais commettre une indiscretion... Êtes-vous sûr de bien connaître cette jeune femme ?
- Que voulez-vous dire ? répliqua vivement le jeune

homme.

- Ne le prenez pas mal. Mais j'ai vécu récemment une aventure malheureuse, et je regrette aujourd'hui amèrement de m'être laissé aveugler par l'amour et la beauté.
- Sylvie, connais-tu ce monsieur ? demanda le jeune homme à sa compagne.
- Votre amie ne me connaît pas et je ne la connais pas, intervint Théodore. Seulement...

Il aperçut Thomas qui, déjà revenu, montait péniblement les dernières marches de l'escalier.

- Seulement, assurez-vous bien qu'il n'y a que vous dans son cœur, avant de lui donner le vôtre, acheva Théodore d'une traite.

Le jeune homme se leva avec irritation. Il hésita un moment, mesurant la taille de géant et la largeur des épaules de Théodore. Thomas arriva sur eux et s'adressa au couple en ôtant son chapeau :

- Veuillez excuser mon ami. Il vient de subir une grande peine et en est encore tout chamboulé.

Théodore avait fait demi-tour et commencé à descendre les marches. Thomas le rejoignit en courant et titubant. Il dit à Théodore : « Ce n'est qu'une grisette et son galant, pourquoi les agresses-tu ? » et lança en se retournant : « Pardonnez-lui et oubliez ce qu'il vous a dit ! » avant de disparaître dans l'escalier, les mains appuyées sur les épaules de Théodore pour mieux s'assurer, tel un aveugle.

Pas un des trois amis ne s'inquiéta que Thomas, dans son état, prenne les rênes du cabriolet. Théodore semblait absorbé par des pensées noires. Les deux autres étaient aussi imbibés que Thomas qui lança le cheval au trot en direction de la place de Saint-Germain-L'Auxerrois. Puis il donna peu à peu de la vitesse à la voiture. C'est au galop que le cabriolet franchit le

quai de l'École, puis le Pont neuf.

– Thomas, où nous emmènes-tu ? demanda Théodore.

Il dut répéter sa question en criant, car le bruit des roues sur les pavés couvrait sa voix. Thomas répondit, le visage illuminé :

– Un petit détour par la Seine, pour nous dessaouler !

– Tu sais bien qu'on m'attend impasse du Doyenné ! lui cria Théodore. Et fais attention, tu roules trop vite !

Théodore regrettait de n'avoir pas pris à pied. Dix minutes suffisaient pour rejoindre l'impasse du Doyenné depuis Momus, mais il avait voulu faire plaisir à ses amis en les laissant le déposer. Le cabriolet emprunta à droite le quai Conti, dérapant dans le virage. Le peu d'attention qui restait à Thomas, grisé par la vitesse, était concentré sur la position des autres voitures – rares à cette heure –, qu'il parvenait au dernier moment à éviter. Le cabriolet passa devant le Pont des Arts, continua sur le quai Malaquais puis vira brutalement à droite pour emprunter le tout nouveau Pont du Carrousel. Sous l'effort, il pencha dangereusement vers la gauche. Théodore regarda la Seine en-dessous d'eux. « De toute façon, il faut mourir un jour. Pourquoi pas ce soir ? », pensa-t-il très sérieusement. Il se dit seulement qu'il aurait préféré que Corinne soit avec lui.

## **Impasse du Doyenné**

Par on ne sait quel miracle, le cabriolet franchit quelques instants plus tard le porche du 3 impasse du Doyenné, un très bel hôtel Louis XIII. Dans la faible lumière de la lanterne municipale, Théodore aperçut avant même de descendre la silhouette de son ami qui l'attendait. Il eut un pincement de lèvres :

– Fortuné ! Tu vas devoir me pardonner...

Ils échangèrent une poignée de main ferme et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Je n'ai jamais vu un cabriolet franchir aussi vite un porche ! Tu as un peu de retard, mais il ne faut pas risquer sa vie pour cela...

L'homme qui avait prononcé ces paroles arborait un large sourire. Fortuné Petitcolin était – quoi que son nom puisse faire penser – un homme de taille moyenne. Plus ramassé que Théodore, il avait un corps droit et bien bâti, entretenu par la pratique de la canne et du canot, et le teint hâlé des gens de mer, bien qu'il n'en fût pas un. Tout ce qui touchait à l'eau et à la navigation passionnait le jeune homme. Aussi brun que Théodore était blond, il était, à 21 ans, son cadet de trois ans. Tous deux portaient de fines moustaches. Le regard de l'un semblait ne refléter que du bonheur, alors que celui de l'autre était triste.

- Nous n'avons failli verser qu'une fois entre Momus et ici, mais au-dessus de la Seine, sur le Pont du Carrousel, expliqua Théodore. J'ai eu la peur de ma vie. Heureusement, il n'y a pas eu de casse.
- Et tes compagnons de voyage sont dans un bel état ! Tu me les présentes ?
- Excuse-moi, je ne suis pas trop d'humeur ce soir. Ce sont surtout les gens d'ici que j'aimerais te faire connaître et nous sommes en retard. Suis-moi.

Théodore planta là Thomas et ses deux autres amis qui ronflaient déjà sur la banquette du cabriolet.

Malgré l'heure tardive, des éclats de voix et des sons d'instruments s'échappaient de fenêtres ouvertes. Théodore guida Fortuné au pas de course. Ils passèrent discrètement devant le rez-de-chaussée.

- Tâchons d'éviter le propriétaire, il supporte mal tout ce brouhaha.
- Comme, sans doute, beaucoup d'habitants du quartier,

non ? Si tes amis sont tous les soirs aussi discrets...

Au premier étage, la porte était entrebâillée. Théodore la poussa sans frapper. Ils pénétrèrent dans un grand salon à l'intérieur duquel des petits groupes d'hommes et de femmes parlaient ou riaient. D'autres, attablés, jouaient aux cartes. On entendait jouer des « *mazourques* » de Chopin. À travers les portes-fenêtres ouvertes, on devinait d'un côté l'impasse et le manège des écuries du Roi et, de l'autre, la galerie du Louvre et le Gymnase des pages, devenu un terrain abandonné où prospéraient herbes et fleurs. Mais tout cela était gagné par l'obscurité. Dans un hamac tendu d'un mur à l'autre du salon, une jeune femme se balançait à la lueur de chandelles. Les murs étaient recouverts de fresques et de tableaux dans le style de Watteau, de deux paysages de Provence d'un certain Corot et de deux toiles de Fragonard : *L'Escarpolette* et *Colin Maillard*. Plusieurs femmes à moitié nues ou en costume ornaient des trumeaux. Il sembla à Fortuné que les modèles d'au moins deux ou trois d'entre elles se trouvaient ici-même, dans ce salon. Dans cet éclairage incertain et ce décor un peu délabré, ces tableaux lui inspiraient un sentiment de fin de fête, de tristesse et d'inquiétude, que contrebalançait la gaieté des hommes et des femmes qui l'entouraient.

Il ne connaissait personne. Théodore saluait peu de monde et toujours brièvement. D'un sofa au fond du salon, un homme se leva et vint à leur rencontre.

– Théodore, enfin ! Nous ne t'espérions plus !

Pour la première fois depuis qu'il avait passé le seuil de l'appartement, Théodore sembla heureux de rencontrer quelqu'un. De longs cheveux tombaient sur les épaules de l'homme qui s'approchait à grands pas et une belle moustache coiffait sa bouche sensuelle. Son regard était pénétrant.

Il se tourna vers Fortuné :

– Est-ce vous, Monsieur, dont Théodore nous parle tant et depuis si longtemps ?

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

– C'est lui, répondit Théodore.

L'inconnu salua Fortuné comme il eut salué le roi :

- Théophile Gautier, artiste et poète... et voisin. J'habite juste au coin, rue du Doyenné.
- Fortuné Petitcolin, employé au bureau Veritas, place de la Bourse. Je suis très honoré de connaître le gilet rouge d'*Hernani*.

Gautier éclata de rire :

- C'était une belle bataille, dans laquelle nous avons mis toutes nos forces, et nous avons vaincu ! Dans quelque temps, on se demandera où se trouve cette ville d'« Hernani », et l'on aura oublié le chef d'œuvre d'Hugo ! Je vous souhaite la bienvenue dans cet appartement qui n'est pas le mien. Les amis de Théo sont les amis de Théo, soyez-en assuré !... Avez-vous soupé ?... Il reste sans doute des perdrix du Périgord et quelques mauviettes de Pithiviers... Les maîtres des lieux doivent être quelque part...
- Oui, je vous remercie, nous avons dîné, répondit Fortuné. C'est donc ici qu'ont lieu vos ébats ?
- Nos ébats... ?
- Poétiques, j'entends... et artistiques.
- Ah... oui, tout à fait, répondit Gautier un peu confus. Ici n'entrent que des artistes. L'on y crée tout ce qui est inutile au bourgeois et essentiel à l'homme : du beau, du théâtre, de la musique, de la peinture, de l'amour, de la vie ! Voyez, de grands peintres ont décoré ces murs. Un humble tâcheron comme moi a même réalisé ce « déjeuner sur l'herbe » au-dessus de cette glace. Vous jureriez un Watteau, n'est-ce pas ?... Mais Camille et Gérard vont vous présenter la maison... Je vais vous les chercher.

Gautier avait à peine disparu qu'une femme tendit sa main à Théodore.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Théo, voilà donc ton ami ! Je ne le voyais pas aussi grand, déclara-t-elle en souriant.

Autant sinon plus que par sa beauté et sa jeunesse, Fortuné fut frappé par l'insouciance et le souffle de liberté qui émanaient d'elle. Il baisa la main qu'elle lui tendait et lui renvoya son sourire :

- Ne vous excusez pas, Madame, je produis souvent cet effet-là... Fortuné avait du mal à supporter son nom de famille. Mais à certains moments – comme celui-ci –, il s'amusait des situations d'inconfort que cela pouvait provoquer.

La jeune femme penchait le buste en avant, comme pour s'offrir à lui. Elle ne relevait la tête qu'à moitié, ce qui l'obligeait à lever les yeux pour croiser ceux de son interlocuteur. La timidité apparente de son maintien contredisait la hardiesse de ses paroles. Son sourire confirmait la malice et la grâce de son regard. Elle était brune et avait des yeux bleu-vert.

- Pas de « Madame » et de « Monsieur » entre nous, s'il vous plaît, reprit-elle. Pour moi, vous serez « Mon cher et tendre ». Pour vous, je serai... celle que vous voulez, acheva-t-elle dans un éclat de rire, avant d'entamer une courbette rapide, de faire volte-face et de rejoindre un autre groupe.
- Tu t'es fait une amie, chuchota Théodore à l'oreille de Fortuné.
- Oui. Qui est-ce ?
- Ici, toutes les dames ou presque se prénomment Cydalise... C'est Cydalise.

Gautier revint avec un homme barbu qui venait de lâcher le bras d'une femme.

- Voici Camille Rogier, annonça-t-il à Fortuné.

Rogier s'inclina devant ses hôtes :

- Bienvenue dans ce cénacle dont les portes vous sont

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

ouvertes jour et nuit, Monsieur, et merci, Théodore, de nous avoir amené ton ami. Corinne n'est pas avec toi ?  
Gautier regarda ses pieds. Après un court silence, Théodore répondit :

- Elle n'a pas reparu à mes yeux depuis six jours. Ici non plus, apparemment. Théophile parlait tout à l'heure de beauté inutile. C'est ce que cette femme est devenue pour moi.

Visiblement, Gautier savait des choses que Rogier ignorait. Le ton de Théodore n'invitant pas à poursuivre sur ce sujet, Rogier proposa aux trois hommes de s'asseoir sur un canapé et alla leur chercher à boire. Fortuné, très intrigué, comprit qu'il valait mieux parler d'autre chose pour le moment. Il n'avait pas revu son ami depuis plus d'une semaine et le caractère sombre de celui-ci commençait à s'expliquer. Ce fut Gautier qui relança la discussion :

- Qu'est-ce que le Bureau Veritas, Fortuné ? À la recherche de quelle vérité êtes-vous ?
- On nous appelle aussi le *Lloyd's français*. Nous sommes un bureau de renseignements pour les assureurs maritimes. Nous évaluons les qualités et les défauts des navires qui fréquentent nos ports, afin que les assureurs fixent leurs primes en connaissance de cause. Nous publions chaque année un registre de renseignements sur les navires et j'en suis un des rédacteurs. Nous avons mis au point un système de notation des navires qui commence à faire autorité.
- Vous naviguez beaucoup ? demanda Gautier.
- Non, l'essentiel de mon travail s'effectue dans les ports et à Paris.
- J'ai cru comprendre que des navires à vapeur, non contents de dominer les fleuves, commençaient à s'attaquer aux océans, enchaîna Rogier, et qu'ils sont très efficaces en cas

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

de défaillance du vent.

- Oui et parfois, c'est le vent qui compense les défaillances de la machine, répondit Fortuné avec un sourire. Mais il est vrai que les navires gagnent chaque jour en vitesse. On peut maintenant rejoindre Rouen depuis le Havre en moins de sept heures.
- Adieu les caprices du vent et les imprévus ! dit Rogier. Et bienvenue à la monotonie de la vapeur.

Fortuné acquiesça :

- La vapeur permet au navire de respecter davantage ses temps de transport estimés.
- Vos bureaux se trouvent donc place de la Bourse ? reprit Gautier.
- Au numéro 8 précisément.

Rogier s'exclama :

- Mais c'est aussi l'adresse de Caboche, l'imprimeur du *Monde dramatique* ! D'ailleurs où est son rédacteur, ce chenapan de Labrunie ? Encore en train de négocier un article avec un auteur ?... Il faut que vous fassiez connaissance !

Il partit à sa recherche tandis que Gautier se penchait vers Fortuné :

- Camille travaille ces temps-ci à illustrer un roman d'Hugo, *Notre-Dame de Paris*, qui doit paraître prochainement. Quant à Gérard, il a créé il y a quelques semaines une revue, *Le Monde dramatique*. Il est passionné de théâtre, y passe plus de temps que nous tous réunis et a investi dans ce projet tout l'argent d'un héritage. Il y travaille jour et nuit. Cet appartement est d'ailleurs une antichambre du Théâtre-Français. Vous voyez là-bas Jeanne Plessy, une jeune actrice qui y débute. Revenez ici à un autre moment et vous tomberez certainement sur une répétition d'une pièce que vous pourrez voir ensuite dans un théâtre de

Paris.

– Comptez sur moi, dit Fortuné.

Cydalise se dirigea vers eux et aussitôt l'œil de Gautier s'alluma.

– Messieurs, dit-elle en s'adressant à Théodore et Fortuné, puis-je vous enlever un instant Camille et Théo ?

Elle n'attendit pas la réponse et prit le bras des deux hommes qui s'excusèrent avec un sourire désolé.

– J'ai cru un instant que c'était nous qu'elle désirait enlever, pensa tout haut Fortuné.

– Je crains de n'être pas très enlevable ce soir, dit Théodore.

– C'est aussi mon avis et je crois qu'au point où nous en sommes, il faut que tu me parles de Corinne, tant qu'on nous laisse un peu tranquilles.

Fortuné repéra deux chaises libres dans un coin plus sombre du salon et invita Théodore à s'y installer. Au passage, il attrapa une carafe de vin dont il commença à verser le contenu dans leurs verres.

## Corinne

– Cela fait plus d'une semaine que nous ne nous sommes vus, Fortuné, et cela fait six jours qu'elle a disparu, commença Théodore.

– Six jours que personne ne l'a revue ? As-tu questionné des gens qui la connaissent ?

– Je n'ai questionné personne. Elle s'est enfuie, voilà tout !

Théodore commençait déjà à s'échauffer.

– Tu peux me dire tout ce que tu souhaites et garder le reste pour toi. Tu sais bien que je ne répéterai rien.

– Je vais essayer, Fortuné, mais cela sera peut-être au-dessus de mes forces. Depuis six jours, je ne sais plus qui je suis,

je perds la tête... Plus rien ne compte...

- Même tes plus fidèles amis ?
- Excuse-moi. Tu vois... Je ne suis plus moi-même.

Fortuné demanda à Théodore de déplacer un peu sa chaise, de manière à ce qu'il tourne le dos aux autres occupants du salon. Il voulait capter toute son attention et, en même temps, observer discrètement les uns et les autres.

- Dis-moi. Corinne n'a donc pas reparu depuis six jours ? Sais-tu ce qui s'est passé ?
- Oh oui, car si elle n'a pas reparu, c'est à cause... de sa conduite inqualifiable. Je passais samedi soir, assez tard, par la rue aux Fers, quand je l'ai vue sortir d'un restaurant avec un homme. Elle ne m'a pas aperçu.

Fortuné eut un petit soupir de tristesse avant de reprendre :

- Comment était cet homme ?
- Grand, large d'épaules, brun, 25 ou 30 ans, une redingote bleue et un pantalon gris, je crois.
- Semblaient-ils se connaître ?
- Je ne les ai pas observés longtemps et je ne les ai pas suivis. Ils paraissaient familiers l'un de l'autre et l'homme souriait en lui parlant.
- Lui tenait-il le bras ?
- Je ne sais pas.
- Peut-être que si tu les avais abordés, tu aurais découvert qu'il s'agissait d'un parent ou d'un ami...

Théodore jeta un regard noir à Fortuné :

- Elle n'a pas de frère et n'a jamais parlé de cousin ou de parent parisien ou de passage.
- Cela ne signifie pas qu'elle n'en ait aucun. Elle ne t'a peut-être pas tout dit...

Fortuné regretta aussitôt ses paroles.

- Tu ne penses pas si bien dire... Depuis trois ans que je la

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

connaissais, nous avons gardé chacun notre appartement et nous ne partagions pas tout notre temps ensemble. La liberté que m'offrent mes revenus nous permettait cependant de partager nos moments les plus chers.

Il poursuivit :

- C'est ce que je croyais jusqu'à samedi soir...
- Comment expliques-tu qu'elle ait ensuite disparu ?
- Lorsque je l'ai vue en compagnie de cet homme, un gouffre s'est ouvert devant moi. J'ai couru à son appartement sans trop savoir ce que j'allais y chercher. Sa femme de chambre qui me connaît m'a ouvert sans difficulté. J'ai prétendu l'attendre et j'ai fouillé sa chambre. J'ai trouvé des lettres cachées dans un cahier de musique. Des lettres d'amour signées d'un autre homme... Je lui ai laissé un mot où je lui ai dit mon regret d'avoir cru en elle pendant trois ans et je suis parti.

Quelque part dans le salon, un rire retentit discrètement. Fortuné y avait à peine prêté attention, mais Théodore se retourna brusquement, cherchant son auteur. Ils virent un groupe de deux hommes et trois femmes, dont l'une lisait des vers.

- Si elle est coupable de ce que tu dis, reprit Fortuné, pourquoi n'a-t-elle pas mieux caché ces lettres ?
- Elle ne se doutait pas qu'un jour j'irais fouiller ses affaires.
- Et qu'est-ce qui prouve que l'auteur des lettres serait l'homme que tu as vu ?
- Si ce n'est pas lui, n'est-ce pas encore pire ? Elle n'est qu'une femme malhonnête et je serai moins naïf une prochaine fois.

Théodore était perdu dans la contemplation de son verre. Dans ce salon où tout le monde s'amusait, il était le seul à broyer du noir. Cela finirait par se remarquer. Il leva de la table des yeux embués :

- Fortuné, je crois que je vais partir.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Pauvre ami. Ce n'est décidément pas le bon soir pour me présenter tes camarades...

Fortuné s'étonna que ni Gautier, ni Rogier ne soient encore revenus. Sans doute voyaient-ils bien que Théodore n'était pas très en verve.

- Je sais que tout ici te rappelle Corinne, reprit Fortuné. Mais, si tu le veux bien, restons encore un instant. Je te remercie infiniment des efforts que tu fais pour me répondre sans envoyer cette table et ces chaises à travers la fenêtre. À ta place, j'aurais sans doute déjà débarrassé le salon d'une partie de ses meubles et de ses occupants...

Théodore l'interrompt :

- Fortuné, tu es l'ami que j'estime le plus. Mais parlons maintenant d'autre chose si tu veux bien...

Fortuné savait qu'il devait tenter maintenant sa dernière question et qu'il serait difficile d'y revenir plus tard. Juste avant de reporter son regard sur Théodore, il croisa celui de Cydalise, qui les observait depuis un canapé.

- Autorise-moi une dernière chose : peux-tu me montrer ces lettres ?
- ... Quelles lettres ?... Je m'en suis débarrassé ! Comment pourrait-on garder de telles lettres !

N'importe qui aurait senti un manque d'assurance dans la voix de Théodore. Fortuné lui dit doucement :

- Théo, à ta place, j'aurais emporté avec moi ces lettres et je les aurais gardées comme preuves. Et je pense que c'est ce que tu as fait... Acceptes-tu de me les montrer ?

Pendant plusieurs secondes, Théodore sembla ne plus rien voir que son verre vide au milieu de la petite table.

- Pourquoi veux-tu les voir ? finit-il par demander.
- Parce que tous les jours, dans mon métier, je constate que la vérité est plus complexe que ce que nous croyons. Corinne t'a peut-être trompé depuis trois ans. Mais il me

semble que nous n'avons pas encore assez questionné les apparences pour l'affirmer.

Théodore mit la main à son côté et retira de sous sa veste un petit paquet de feuilles qu'il jeta sur la table.

– Tiens, lis-les. Il y en a sept.

Fortuné vit Cydalise se diriger résolument vers eux, comme si elle avait attendu de voir apparaître ces lettres. Que cherchait-elle ? Il réfléchit rapidement. Il avait le temps de faire disparaître les lettres sous la table, de prétendre qu'il s'agissait de poèmes intimes... Il fit la seule chose à laquelle il pensa afin de ne pas rompre le lien fragile qui le liait à Théodore. Il adressa un regard effrayé à Cydalise, l'implorant sans un mot de changer de direction. Elle ralentit un instant, étonnée, puis alla rejoindre un groupe qui commençait à s'assoupir sur deux canapés. Théodore, le regard perdu à hauteur de la table, ne s'était aperçu de rien.

Fortuné entama la lecture d'une première lettre, puis d'une seconde. Elles étaient effectivement la preuve d'un amour enflammé entre deux personnes : Corinne, la destinataire, et un certain Jacques, le signataire. La première était datée du 17 octobre 1829 et la dernière de décembre 1831.

- Quand as-tu fait la connaissance de Corinne ? demanda Fortuné.
- En 1832, quand nous nous sommes trouvés ensemble pour soigner les malades du choléra à l'Hôtel-Dieu.
- Ces lettres sont antérieures à 1832...
- Il y en a sûrement d'autres...
- Peut-être aussi que sa liaison avec ce Jacques s'est interrompue avant que tu ne rencontres Corinne... Peut-on retourner chez elle, pour savoir si son portier ou sa femme de chambre l'a revue... et éventuellement pour visiter à nouveau son appartement ?
- Mais cet homme que j'ai vu samedi à la porte du

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

restaurant !... Qu'il se nomme Jacques ou pas, quelle différence cela fait-il !

- Cela fait une énorme différence. Si cet homme ne s'appelle pas Jacques, alors nous ne savons pas quelle relation l'unit à Corinne. Peut-être est-ce ce que tu crains, mais peut-être est-ce autre chose.
- Comme ?...
- Je l'ignore, Théo, mais je te propose seulement d'essayer d'en savoir plus. Une chose m'intrigue. Je ne crois pas que si, comme tu le penses, l'homme du restaurant est son amant, elle aurait pris le risque de se montrer en public avec lui.
- Où veux-tu en venir ? demanda Théodore, remplissant leurs verres de vin.
- Retournons demain soir à ce restaurant et essayons de trouver quelqu'un qui se souviendra de les avoir vus samedi.
- Fortuné, je crois que si elle se pavane en belle compagnie aux yeux de tous, c'est parce qu'elle se moque bien de moi...

Ils furent interrompus par Gautier qui revenait avec un autre homme.

- Excusez-moi, chers amis. J'ai l'impression de surgir au milieu d'un drame familial... De quoi parliez-vous ?
- De Watteau et des sentiments qu'il nous inspire, répondit Fortuné avec un grand sourire adressé aux deux hommes autant qu'à Théodore.
- Fortuné, souhaitez-vous faire la connaissance de Gérard ?  
J'ai enfin mis la main sur lui !

À côté de Gautier se tenait un homme d'environ trente ans, mince, habillé comme un dandy, au grand front. Ses yeux noirs brillaient comme ceux d'un enfant. Ses cheveux blonds étaient déjà clairsemés. Il serra avec chaleur la main des deux amis.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Vous êtes donc un vieil ami de Théodore ? Il a mis du temps à nous présenter !
- C'est que je ne suis parisien que depuis quelque temps, répondit Fortuné.
- Nous-mêmes n'habitons cet appartement que depuis quelques semaines. Au milieu de ce quartier voué à la démolition, dans cette oasis de solitude et de silence, nous avons invité la jeunesse de notre époque à venir partager ses rêves et ses misères, déclama Labrunie comme devant un large auditoire.

En fait de misère, il semblait à Fortuné que d'autres jeunes gens connaissent ailleurs des conditions plus pauvres et plus ascétiques qu'ici, mais il n'en fit pas la réflexion, ne sachant pas comment pouvait réagir un poète. Lorsque Labrunie l'invita à faire le tour de l'appartement, Fortuné s'excusa poliment, se disant déjà très heureux d'avoir rencontré ici trois grands artistes et promettant d'y revenir bientôt. Sa journée de travail à Veritas avait été bien remplie. Il remercia vivement Labrunie pour cette soirée et échangea quelques mots en aparté avec Gautier. Avant de quitter les lieux, il informa Théodore que, avec ou sans lui, il se rendrait demain soir au restaurant de la rue aux Fers.

Fortuné se rendit compte qu'à aucun moment de la soirée son ami n'avait prononcé le prénom de Corinne. Il était urgent d'élucider cette disparition avant que l'on ne retrouve le corps de Théodore noyé dans la Seine.

À vrai dire, il ne se sentait pas entièrement à l'aise avec ces artistes et dandys qui menaient une vie bien différente de la sienne. Même Théodore, son ami d'enfance, étonnait souvent Fortuné par ses réflexions et ses comportements. Théo, descendant de négociants enrichis avec le commerce maritime, n'avait jamais travaillé de sa vie. Il avait pris ses distances avec sa famille, préférant vivre à Paris d'une rente qu'il tirait d'une

terre cédée par ses parents en Bretagne.

Fortuné, lui, avait longtemps voulu prendre la suite de son père à la tête des conserveries qu'il dirigeait à Port-Louis près de Lorient. Mais depuis le jour où ce dernier, voyant l'intelligence et la curiosité de son fils se développer à grande vitesse, avait eu de plus grands projets et avait évoqué l'École polytechnique, toute l'attention de la famille s'était tournée vers Paris. Pour Fortuné, aller étudier dans la capitale signifiait aussi découvrir tout un monde de culture, d'art et d'industrie dont il n'apercevait que des prémices dans la petite ville de Port-Louis. Un espoir que ses trois premières années parisiennes n'avaient pas déçu.

## **Chez Baratte**

Lorsque, vers sept heures du soir samedi, Fortuné et Théodore pénétrèrent chez Baratte, rue aux Fers<sup>1</sup>, face au marché des Innocents, la salle principale était déjà bien peuplée. La clientèle semblait assez aisée, en bonne partie des marchands des Halles. Ils s'installèrent à une table. Fortuné commanda des huîtres d'Ostende arrosées d'un ragoût d'échalotes et une soupe à l'oignon, deux spécialités de l'endroit. Avec une bouteille de Bordeaux, cela leur permettrait de commencer à observer tranquillement les alentours.

- J'ai rencontré à midi deux amis de confiance, dit Fortuné après quelques instants. Les frères Roquebère sont avoués rue Vivienne et ont parfois à enquêter sur certaines affaires malhonnêtes. Je leur ai demandé conseil en toute discrétion, sans dévoiler aucun nom. Ils m'ont livré celui d'une personne qu'ils ont déjà croisée sur leur chemin. Ils m'assurent que sans son aide, nos recherches n'ont guère de chance d'aboutir. Ils prétendent qu'elle vaut mieux que toutes les Préfectures de police. Il s'agit de...

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui rue Berger.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Vidocq, intervint Théodore.
- ... ! Comment le sais-tu ?
- C'est aussi ce que pense Gautier. Mais il m'a dit également que Vidocq avait sans doute tellement d'enquêtes en cours qu'il serait bon de se faire recommander auprès de lui si l'on voulait qu'il traite notre cas. D'autant plus qu'aux yeux de Vidocq, quelqu'un qui disparaît une semaine doit être une cause assez commune.
- Fort bien ! reprit Fortuné. Faisons-nous introduire ! Gautier t'a-t-il dit qui nous pourrions solliciter ?
- Oui. Une certaine Veuve Durand qui connaît Vidocq et peut avoir de l'influence sur lui. Gautier sait où la trouver.

Fortuné était sensible au début d'intérêt que Théodore semblait éprouver pour la recherche de Corinne. Peut-être leur discussion de l'impasse du Doyenné avait-elle fait son chemin dans l'esprit du jeune homme ? Ou bien étaient-ce les huîtres d'Ostende ? Ou le vin de Bordeaux ?... Fortuné se promit de réessayer ces huîtres une autre fois.

- Magnifique ! Pourrais-tu demander à Gautier de contacter cette veuve ?

Théodore acquiesça avec un petit sourire. Après un moment pendant lequel ils dégustèrent avec appétit leur repas tout en se demandant par quel bout ils allaient prendre les choses, Fortuné sortit de sa veste deux dessins qu'il posa ostensiblement sur la table.

- C'est Gautier ! s'exclama Théodore.
- Oui ! Hier soir avant de nous quitter, je lui ai demandé s'il pouvait faire le portrait de Corinne. Il a accepté. Cet après-midi, il a laissé ces deux dessins à mon intention au Bureau Veritas.

Ceux-ci non seulement reproduisaient fidèlement les traits, mais donnaient aussi comme un aperçu de l'âme de Corinne et Cydalise, Corinne coiffée d'un chapeau orné de fleurs, Cydalise

avec ses beaux cheveux bruns, son front baissé, ses yeux levés et son sourire franc et malicieux.

- Il a écrit qu'il dessinait Corinne pour toi et Cydalise pour moi, expliqua Fortuné en rougissant. Il les a manifestement bien étudiées... Bref, j'espère que ce portrait de Corinne va nous aider ce soir.

Théodore s'empara des deux feuilles, les examina sans exprimer aucun sentiment puis les reposa sans plus de commentaire.

Fortuné prit une grande inspiration et tendit l'index vers le côté opposé de la salle.

- Théo, je vais me rendre au comptoir, là-bas, interroger quelques personnes. Je tiendrai haut le portrait de Corinne afin qu'on le voie de divers coins de la salle. Pendant ce temps-là, observe les autres clients et leurs réactions.

Théodore fit un léger signe de la tête. Il n'aurait pas misé beaucoup sur leur tactique. Il suivit Fortuné des yeux et le vit aborder des hommes adossés au comptoir, se déplaçant parfois à une table sur le conseil de l'un ou l'autre, tenant toujours le portrait de Corinne en évidence. Tout le monde comprenait, à le voir déambuler, qu'il se renseignait sur cette femme qui devait être sa sœur ou sa fiancée. Ses interlocuteurs lui adressaient des signes de dénégation. Théodore dévisageait les autres clients. Rares étaient ceux à qui la scène échappait. La plupart s'interrompaient quelques secondes puis revenaient à leur discussion ou à leur repas. Un vieil homme assis avec un sac de toile à ses pieds parlait tout seul à voix basse. Il leva les yeux lui aussi un bref instant. Deux groupes s'esclaffèrent en montrant Fortuné du doigt. Le sang monta à la tête de Théodore. Tout cela était ridicule. Il voulut rappeler son camarade mais n'en eu pas la force. Il eut un peu honte quand Fortuné vint se rasseoir en face de lui. Ils commandèrent une autre soupe à l'oignon.

Fortuné lui fit un sort tout en continuant d'observer son voisinage. Il dit :

- Théo, il se peut que nous ne rentrions pas entièrement

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

bredouilles. Ce vieil homme assis là-bas avec son sac de toile marmonnait dans sa barbe depuis notre arrivée. Il s'est tu quand il a aperçu le portrait de Corinne. Et, depuis, il n'a pas repris son monologue et nous observe discrètement.

Sans attendre de réaction de son ami, Fortuné se leva et se dirigea vers le vieil homme, le dessin en main. Il vit que le sac n'était pas un sac, mais un chien gris qui sortit sa tête d'entre ses pattes en le voyant approcher. Fortuné demanda à l'homme s'il pouvait s'asseoir à sa table. Un grognement lui parvint en retour. Fortuné approcha une chaise. L'homme ou le chien ne sentait pas le frais – ou les deux.

- Monsieur, je ne souhaite pas vous importuner longtemps. Le visage de cette femme vous dit-il quelque chose ? demanda-t-il en posant le dessin sur la table.

Après avoir jeté dessus un regard rapide, l'homme répondit :

- Non.

Comme il restait silencieux, Fortuné attendit sans rien dire. Les yeux de l'homme regardaient dans deux directions différentes à la fois. Fortuné ne savait quel œil fixer et cela le mettait mal à l'aise. Il s'apprêtait à lui proposer une récompense en espèces sonnantes et trébuchantes lorsqu'un léger sourire se dessina sur les lèvres de l'inconnu.

- Mais l'autre visage, oui.

Fortuné eut un soupir de satisfaction. Il avait volontairement montré le dessin de Cydalise. Il posa celui de Corinne au-dessus.

- Savez-vous qui est cette femme ?
- Non.
- L'avez-vous aperçue ici ?

L'homme se redressa sur sa chaise :

- Plusieurs fois, Monsieur, et la dernière fois samedi dernier.
- Mon ami assis là-bas s'inquiète de ne plus l'avoir vue

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

depuis ce jour. Accepteriez-vous que nous allions parler avec lui ?

– Je préférerais qu'il nous rejoigne ici, Monsieur.

Fortuné revint avec Théodore qui, bon gré mal gré, approcha une autre chaise. Fortuné répéta à son ami les paroles du vieil homme puis enchaîna :

– Nous sommes des amis de cette jeune femme. Mon ami lui est très attaché (Fortuné écrasa le pied de Théodore qui venait d'ouvrir la bouche et qui la referma aussitôt avec une grimace). Nous sommes inquiets car elle a disparu sans raison depuis samedi dernier (Théodore qui voulut rechigner eut droit à un autre coup de pied). Savez-vous quelque chose qui pourrait nous aider à la retrouver ?

– Comment vous appelez-vous, Messieurs ? demanda le vieil homme.

Les deux amis échangèrent un regard étonné.

– Je me nomme Pierre Champoiseau, précisa-t-il.

Fortuné et Théodore se nommèrent à leur tour. L'homme sortit un carnet et un crayon et nota leurs noms, après avoir demandé à Fortuné si le sien s'écrivait en un ou plusieurs mots.

– À quelle adresse peut-on vous joindre ? ajouta-t-il.

Théodore eut un rire narquois. Fortuné chercha ses pieds sous la table mais Théodore les avait placés hors de portée. Fortuné ne put empêcher son ami de rétorquer :

– Êtes-vous un inspecteur habillé en bourgeois, Monsieur ?

Vous n'en avez pas l'apparence !

L'homme ne répondit pas et porta son regard sur Fortuné qui, après un moment de réflexion, déclara :

– Vous pouvez me trouver dans la journée au Bureau Veritas, 8 place de la Bourse.

L'homme nota l'adresse sur son carnet et dit :

– Je ne pourrai pas vous apprendre grand-chose. Seulement que je me trouvais ici samedi dernier et que cette dame a

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

soupé à l'étage ce soir-là. Je ne l'ai vue qu'entrer puis ressortir plus tard.

- Avec qui était-elle ? demanda Théodore.
- Avec un homme.
- Monsieur Champoiseau, intervint Fortuné, il passe beaucoup de monde ici. Le restaurant compte quatre étages et je suppose que vous n'avez pas passé votre temps à surveiller tous les clients. Pourquoi avez-vous remarqué cette femme et cet homme ?
- Parce que j'ai l'œil.
- Cela ne suffit pas, objecta Fortuné qui se douta que son interlocuteur plaisantait.
- Comment était l'homme ? demanda Théodore.
- Trente ans environ, assez grand, habillé avec soin mais sans recherche.
- Comment la femme était-elle vêtue ? interrogea à nouveau Théodore.
- Une femme élégante. Elle portait, je crois, une robe de percale verte et un chapeau assorti, garni d'un ruban clair.

Théodore hocha la tête. La description semblait exacte. Il reprit :

- Vous ont-ils semblé... liés l'un à l'autre ?
- Je ne saurais le dire. Ils ne semblaient pas être des inconnus l'un pour l'autre. Et le fait est qu'ils ont soupé ensemble, ici, samedi dernier.

Théodore détourna le regard et se prit de passion pour le pied d'une table voisine. Fortuné enchaîna :

- Avez-vous revu cet homme depuis samedi ?
- Non.
- Vous souvenez-vous d'un signe particulier qui nous aiderait le cas échéant à le reconnaître ?
- Sortons, répondit l'homme.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Depuis un moment en effet, des clients aux tables voisines tendaient l'oreille pour tenter de capter leurs paroles. Fortuné alla régler leurs soupers pendant que Théodore, l'homme et son chien se dirigeaient vers la sortie. Ils s'arrêtèrent sous l'étonnante marquise dorée du restaurant, Champoiseau s'appuyant à l'une des colonnes jaunes. Le soleil s'était couché dans l'axe de la rue. Beaucoup de monde circulait dans le quartier : commerçants, clients, badauds, employés des Halles... Un autre chien frôla celui de Champoiseau, qui lui emboîta le pas.

– Hugo ! cria aussitôt le vieil homme.

Quelques personnes se retournèrent. Le chien gris revint se coucher au pied de son maître.

– Il s'appelle Hugo, votre chien ? demanda Théodore en riant.

– Oui et il m'aide bien dans mon travail d'écrivain public, répondit Champoiseau avec un clin d'œil.

Il alluma une pipe et prit son temps. Les deux amis regardaient s'affairer les marchands des Halles. Tout à coup, Champoiseau déclara :

– Je me souviens de cette femme et de cet homme car il avait une mèche blonde et cela m'a frappé.

– Grande nouvelle ! rétorqua Théodore. Beaucoup d'hommes ont une mèche blonde à Paris...

Champoiseau le regarda droit dans les yeux :

– Oui, mais peu d'entre eux sont bruns.

Le visage de Fortuné s'éclaircit.

– Un homme brun avec une mèche blonde ! Voilà un signe très particulier ! Cette mèche est cachée lorsqu'il porte son chapeau, je suppose ?

– Oui, je l'ai vue lorsqu'il s'apprêtait à sortir, avant qu'il ne se couvre, répondit Champoiseau.

Les trois hommes restèrent un moment plongés dans leurs

pensées. Fortuné brisa le silence :

- Un grand merci, monsieur Champoiseau, dit-il en lui serrant la main. Merci pour votre confiance. Aurons-nous la chance de vous revoir un jour ?
- Vous me trouverez assez facilement au Palais Royal, où je travaille, ou le soir ici, chez Baratte.
- C'est au Palais Royal que vous êtes écrivain public ? demanda Théodore.
- Oui, j'y ai ma boutique. Demandez Champoiseau, on me connaît... J'espère de tout cœur que vous retrouverez cette jeune dame, reprit-il après avoir tiré sur sa pipe.

Les deux amis le remercièrent encore et s'éloignèrent.

Après quelques pas, Théodore exprima ses doutes quant à la confiance que lui inspirait Champoiseau, « un homme qui ne prend pas soin de lui, passe son temps à se parler à lui-même dans une salle de restaurant et pratique un art que certains qualifient d'escroquerie » (il est vrai que certains écrivains publics abusaient de l'ignorance de leurs clients pour les dépouiller sans aucune gêne). Fortuné ne se lança pas dans une longue discussion. Il déclara seulement à son camarade que leur quête chez Baratte aurait pu être vaine, qu'elle ne l'était pas et que, au besoin, il serait facile de se renseigner davantage sur ce monsieur Champoiseau. Fortuné était heureux d'avoir trouvé un témoin de première main qui leur avait livré des informations importantes, même s'il ne leur avait sans doute pas dit toute la vérité.

Les deux amis se quittèrent devant l'église Saint-Eustache. Théodore devait suivre la rue Saint-Honoré pour regagner son domicile, et Fortuné la rue Montmartre. Ce Champoiseau au corps abîmé lui rappelait un vagabond avec qui, un jour, il avait discuté étant enfant. L'homme était venu s'asseoir à côté de lui dans la cour d'une ferme et, comme il lui parlait aimablement – même si son discours était parfois décousu, surtout pour l'enfant qu'il était –, Fortuné avait bu ses paroles pendant de longues

minutes. Il l'avait encore aperçu deux ou trois fois, puis l'homme avait disparu.

Tout en marchant d'un bon pas, pressé de retrouver son logis de célibataire, Fortuné pensa à Corinne. Une semaine qu'elle avait disparu et qu'elle ne donnait aucune nouvelle. Cela ne collait pas avec le peu qu'il savait d'elle et avec tout ce que Théodore lui avait écrit ou raconté depuis des mois à son sujet. Se pouvait-il qu'elle ait réellement renoncé à Théodore, ou même qu'elle ne l'ait jamais aimé ? Était-elle encore vivante ?...

Tout à coup, une phrase de Champoiseau lui revint à l'esprit : « *Ils ne semblaient pas être des inconnus l'un pour l'autre.* »

Comment Fortuné n'avait-il pas réagi aussitôt ?!

Il fit demi-tour en espérant que le vieil homme se trouvait encore chez Baratte.

Il y était, et Théodore était attablé avec lui. Nul doute que la même question avait jailli dans l'esprit du jeune homme. Les deux convives ne s'étonnèrent pas de l'irruption de Fortuné qui, les voyant deviser devant un verre de vin, en commanda un pour lui. À la question de savoir si Champoiseau avait déjà rencontré auparavant Corinne et son mystérieux compagnon chez Baratte, le vieil homme répondit qu'il les avait effectivement vus à plusieurs reprises, au total une dizaine de fois, depuis un an environ. C'est la fameuse mèche blonde ainsi que, avoua-t-il, la beauté de Corinne, qui avaient attiré sa curiosité. Pour le reste, Champoiseau ne leur apprit rien d'autre ce soir-là. C'était sans doute aussi bien pour Théodore, qui était abattu.

Fortuné ne dort pas beaucoup une fois rentré chez lui. Il nota dans un carnet tout ce qu'il avait appris hier et aujourd'hui sur la disparition de Corinne, prenant soin de rapporter ses propos à chaque auteur, Théodore et Champoiseau. La liaison de Corinne avec l'homme à la mèche blonde ne semblait pas accidentelle.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

En tournant et retournant de tous côtés les explications possibles, Fortuné ne parvint pas à en trouver une qui conciliât le fait que la jeune femme soit encore en vie avec celui qu'elle aimât encore Théodore.

### Mme Veuve Durand

Fortuné avait profité du repos de la matinée du dimanche 19 juillet pour reprendre des forces, et du début d'après-midi pour passer au Bureau Veritas – dont il avait les clés – afin de traiter quelques courriers en retard provenant de capitaines-experts basés dans des ports de France et de Belgique. Le bureau de Paris servait maintenant de siège pour les deux pays. Travailler en dehors des heures d'ouverture était l'une des clauses tacites du pacte de confiance qui reliait depuis plusieurs mois Fortuné à Charles Lefevbre, le directeur. Tous deux faisaient partie des hommes de Veritas qui avaient compris l'ampleur qu'allait prendre l'activité du Bureau dans les années et les décennies à venir. Ils savaient que tout était encore à inventer dans leur métier, et que, pour cela, il fallait cultiver la confiance, la liberté et l'esprit d'initiative.

En fin d'après-midi, Théodore avait rejoint son ami à l'agence et ils avaient trouvé un cabriolet place de la Bourse. En chemin vers Chaillot, Théodore avait appris à Fortuné que la Veuve Durand – Gautier l'avait contactée et elle était d'accord de les recevoir brièvement avant son souper afin de les recommander auprès de Vidocq – vivait à l'écart et recherchait la solitude, mais qu'il l'avait toutefois rencontrée à plusieurs reprises dans des salons fréquentés par ses amis.

Le 13 rue des Batailles était une petite maison qui paraissait abandonnée. Théodore annonça au portier qu'ils étaient

attendus. Il ajouta une phrase sans queue ni tête, tellement insensée que Fortuné se demanda si son ami ne venait pas de perdre l'esprit. Mais le portier acquiesça avec un air très sérieux et fit tinter une cloche. Un domestique se présenta, à qui Théodore déclara qu'il apportait des dentelles de Belgique. On aimait décidément bien les mystères dans cette maison. Un escalier raide mena les trois hommes au second étage. Après un long couloir labyrinthique et deux pièces vides, ils parvinrent à une troisième pièce au fond de laquelle se trouvait une porte. L'homme frappa avant de disparaître. Quelle mystérieuse veuve se tenait derrière ? Un valet ouvrit. Fortuné voulut lui dire quelque chose comme « le costume en peau de grenouille est prêt », mais Théodore assurait déjà à l'homme que « Madame Bertrand est en bonne santé. »

Le salon dans lequel ils pénétrèrent était un véritable boudoir des *Mille et une nuits*. Un homme un peu fort, de taille moyenne et vêtu d'une robe de toile blanche, tendit la main aux deux compagnons, dont un Fortuné ébahi :

– Mais vous êtes...

L'homme esquissa un sourire :

– Oui... je suis aussi veuve que vous... Prenez la peine d'entrer, s'il vous plaît.

Fortuné avait déjà vu son portrait à deux ou trois reprises dans les journaux.

Par une fenêtre, on apercevait la Seine, le Champ de Mars, le dôme des Invalides, l'École Militaire. Une moitié de la pièce était carrée, l'autre en forme de fer à cheval. Au milieu de la partie carrée trônait bizarrement une cheminée de marbre blanc et or. Un divan turc occupait une bonne partie du fer à cheval, recouvert, comme tous les autres meubles de la pièce, de cachemire blanc agrémenté de rubans de soie noire et rouge. Les trois hommes y prirent place. Les étoffes tendues sur les murs renvoyaient des reflets rouges, roses, blancs et noirs selon la direction du regard. L'auteur du *Père Goriot* regardait ses invités

d'un air paisible et un peu fatigué, mais ses yeux noirs brillaient comme des pierres précieuses. Dans son froc blanc retenu à la ceinture par une cordelière, il ressemblait à un taureau déguisé en moine. Son cou puissant était recouvert en partie par des cheveux noirs et drus semés au-dessus d'un grand front et rejetés en arrière comme une crinière.

- Alors, cher Honoré, commença Théodore avec un air léger qu'il força un peu, comment vous portez-vous ? Le calme de cette retraite vous inspire-t-il ?
- Plus que jamais, mon ami. Je reviens à peine de Vienne. Je ne cesse de donner aux revues et à mon éditeur des pages qui me coûtent ma santé mais dont je suis content. Vous savez que je n'ai ni le style d'Hugo ni celui de Vigny. J'écris avec une peine infinie. Nacquart m'a ordonné le repos, mais je travaille dix-huit heures à la file, de minuit à cinq-six heures du soir, et je me repose six. J'écris, j'écris... J'ai de grands projets... et de nombreux créanciers, qui sont prêts à tout pour me trouver. Pour l'instant, ils frappent vainement à ma porte rue Cassini. L'un des plus féroces est mon propriétaire, là-bas. Ce Marest ne m'épargne aucune brutalité... mais que me vaut votre visite ? Et qui vous a donné mon adresse ? Et qui êtes-vous, jeune homme ? termina Balzac en s'adressant à Fortuné.

Fortuné commença à se présenter. Sa timidité s'effaçait rapidement devant le naturel enjoué du romancier. Mais, soit parce qu'il voulait retarder le moment de révéler la raison de leur visite, soit parce qu'il souhaitait flatter un peu l'écrivain avant de le solliciter, Théodore l'interrompit rapidement et félicita Balzac pour son roman *Le Père Goriot* que *La Revue de Paris* avait récemment publié.

- Et avez-vous vu Rastignac ? interrogea Balzac.
- Rastignac ?... Théodore ne comprenait pas.
- Eugène de Rastignac...

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Oui... Eh bien ?...
- Il apparaissait déjà dans *La Peau de chagrin* !
- Oui, en effet, Honoré, je l'avais oublié..., répondit Théodore avec un certain effort. Mais... que voulez-vous dire ?
- Que je suis en train d'oser ce qu'aucun autre n'a jamais osé avant moi : faire réapparaître d'un roman à l'autre des personnages à différents âges de leur vie. Je construis un monde dans lequel le lecteur circulera à sa guise et verra mes chers caractères naître, grandir, vieillir et mourir !

Fortuné, que la lecture du *Père Goriot* avait passionné, tenta timidement une question.

- Monsieur de Balzac, Vautrin ne doit-il pas quelques traits à François Vidocq ?

Balzac se retourna d'un bond vers Fortuné.

- Vautrin ? Mais c'est Vidocq ! Sans lui, il n'y aurait pas de Vautrin dans *Goriot* ! Je dois beaucoup à Vidocq.
- Comment le connaissez-vous ? demanda Fortuné.
- Je l'ai rencontré l'an dernier, en avril, chez Benjamin Appert à Neuilly. Dumas était là aussi. Je ne sais pas ce qu'il fera de Vidocq, mais moi j'en ai fait Vautrin. Cela, comme bien des grands événements de la vie, n'était pas prévu d'avance, mais s'est imposé de façon évidente. Vous pensez ! Un bagnard devenu policier ! Lorsque la vie dépasse ce que le romancier peut inventer, à lui de la rattraper !
- Vous voulez dire que Vautrin va entrer dans la police ? ne put s'empêcher de questionner Fortuné.
- Vous le saurez un jour, répondit Balzac d'un ton qui signifiait que, malgré tout le plaisir qu'il prenait à parler avec ses invités, son temps était précieux. Il allait bientôt souper et dormir quelques heures.

Voyant que Théodore restait muet, Fortuné expliqua le pourquoi

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

de leur visite. Balzac accepta sans difficulté d'écrire une lettre de recommandation pour Vidocq et demanda à son valet de lui apporter du papier à lettre et son sceau.

- Vous savez que Vidocq et une partie de ses hommes ont été chassés récemment de la Préfecture, expliqua-t-il tout en écrivant. Il poursuit ses enquêtes à titre privé. Vous pourriez le rencontrer sans passer par moi, mais je pense que ce petit mot facilitera en effet vos affaires.

Une fois la lettre rédigée et cachetée, l'écrivain la remit à Théodore en le priant de lui en dire un peu plus sur Corinne. Sans doute avait-il senti la gêne du jeune homme et voulait-il en connaître la cause. Ou bien était-ce la curiosité du romancier qui saisissait toute occasion pour comprendre l'âme humaine afin, peut-être, de pétrir bientôt la chair d'un personnage ? Toujours est-il que Théodore raconta à Balzac tout ce qu'il avait dit à Fortuné impasse du Doyenné – en y mettant moins de violence et de ressentiment.

- Je crois connaître assez le mystère des êtres pour deviner que cette histoire n'est pas aussi simple qu'elle ne paraît, commenta le romancier. Moi, voyez-vous, j'essaie de mener une vie éloignée des femmes. Je suis convaincu que la chasteté développe dans l'esprit des facultés inconnues. Il ne s'agit pas forcément de ne pas aimer, mais d'aimer à distance. En plus, ajouta-t-il en riant, cela vous fait leur écrire des lettres qui forment votre style ! Mais lorsque l'on a la chance d'aimer...
- Non, Honoré, cette femme n'est plus rien pour moi, l'interrompit Théodore d'une voix tremblante et en détournant le regard.

Balzac se leva du canapé, se dirigea vers la fenêtre et poursuivit comme s'il se parlait à lui-même :

- Cette Corinne vous pousse à faire une chose qui vous sauvera si vous l'accomplissez : sonder au plus profond de votre cœur et vous dire à vous-même – et aussi à elle – ce

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

que vous y trouverez. Le tout est de le faire avec le plus d'honnêteté possible, ce qui est toujours difficile car l'on est souvent malhonnête avec soi-même et plus encore avec les autres. Mais, croyez-moi, cela produira des fruits inattendus... À condition, bien sûr, que vous appreniez aussi pourquoi elle a disparu. Et, vous avez raison, Vautrin peut vous y aider, acheva Balzac avec un clin d'œil en se retournant vers les deux amis. Je souhaite que vous puissiez résoudre ce mystère au plus vite. Je m'absente de Paris demain mais je serai de retour la semaine prochaine. N'hésitez pas à revenir me trouver si je puis vous aider.

L'écrivain tendit une belle main blanche, aux doigts potelés. L'entretien était terminé.

Théodore et Fortuné avaient à peine parcouru quelques pas dans la rue que le domestique les rejoignit à bout de souffle :

- Monsieur de Balzac vous prie d'oublier où il habite et de ne le révéler à personne – surtout pas à Monsieur Vidocq ! « *Il est inutile que l'on sache le bâton de perroquet où je perche* », dit-il. Il compte sur votre discrétion.
- Rassurez-le bien, dit Théodore.

Quelques secondes plus tard, Fortuné se tourna vers son ami.

- Madame Veuve Durand, hein ?... Un bien beau parti ! Tu m'as bien eu, Théo, bravo ! Gautier, Rogier et Labrunie avant-hier, aujourd'hui Balzac, bientôt Vidocq... Tu m'offres une belle galerie de personnalités !... C'est donc pour échapper à ses créanciers que ton « *cher Honoré* » se cache dans ce petit palais ? Cela ne l'empêche apparemment pas de vivre dans un certain luxe.
- Il sait qu'à Paris on ne croit guère au talent pauvre, répondit Théodore.
- Moi, je ne crois guère à son beau discours sur les femmes, si je peux me permettre.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Eh bien, de mon côté, je vais me mettre à y croire, conclut Théodore.

Théodore passait la soirée avec des amis et Fortuné prit le temps de revenir jusqu'à la place de la Bourse afin de souper au Café de la Bourse et du commerce, rue Vivienne. Il partageait au moins un point commun avec Balzac : « *aimer à distance* » était son cas à lui aussi. Mais, à la différence de l'écrivain, c'était davantage le résultat de sa jeunesse et de sa timidité qu'un état choisi. Et Fortuné admirait – de loin et par la pensée seulement – un trop grand nombre de jeunes femmes pour qu'il lui soit possible actuellement de raccourcir les distances. La première chose serait d'en réduire un jour le nombre.

Le lendemain, lundi 20 juillet, Théodore fit parvenir à Fortuné une courte lettre confirmant qu'il avait fait parvenir le mot de Balzac au « *Bureau de renseignements* » de Vidocq. Un peu plus tard dans la journée, Théodore l'informa de la même façon que le rendez-vous avec Vidocq était fixé au jeudi 23 à 10h30. Il n'était pas possible de le voir plus tôt. D'ici là, se dit Fortuné, peut-être Corinne aurait-elle réapparu. Il répondit à Théodore en lui proposant qu'ils dînent ensemble le lendemain.

Après sa journée de travail, Fortuné traversa la place de la Bourse, emprunta la rue Vivienne et rendit visite aux jumeaux Roquebère.

- Alors, les révolutionnaires ?!..., s'écria-t-il en ouvrant la porte vitrée de l'étude des avoués.
- Chut, murmura Séraphine, la jeune clerc d'une vingtaine d'années qui avait commencé ici comme saute-ruisseau. Ils sont avec un aristo, ajouta-t-elle en désignant du menton le cabinet de Hyacinthe, où les deux Roquebère discutaient avec un homme d'une quarantaine d'années.

Fortuné avait rencontré ces deux avoués il y a quelques mois

lorsque ceux-ci étaient venus chercher au bureau Veritas des informations concernant un armateur du Havre.

Depuis, il les croisait souvent dans les rues et les cafés du quartier – autant Narcisse le dandy et amateur de bonne chère que Hyacinthe le réservé. Il aimait pousser jusque chez eux lorsqu'il se rendait au cabinet de lecture Galignani, situé un peu plus loin dans la rue, où l'on pouvait trouver des journaux et des livres dans de nombreuses langues, ainsi que des articles en anglais sur des sujets maritimes.

Fortuné appréciait autant la ressemblance physique des jumeaux que leurs différences de caractère. Leur grande connaissance des lois, leur goût pour les aventures et leur amour de Paris étaient source de sujets de discussion inépuisables lorsque, après une longue journée à Veritas, Fortuné retrouvait plus ou moins par hasard l'un des deux – ou les deux – attablé devant un bon verre ou un bon plat, et parfois en galante compagnie.

Plus timide avec les femmes que Narcisse, Fortuné étudiait le comportement du jeune avoué avec une application scientifique, essayant de comprendre comment il pouvait produire un tel mélange d'assurance et de légèreté, de spontanéité et de naïveté. La façon dont Narcisse pouvait, face à une gracieuse demoiselle, se composer un personnage différent de celui du Narcisse Roquebère, avoué rue Vivienne, plongeait Fortuné dans une série d'interrogations sur le jeune homme, sur lui-même et sur le genre humain. Un homme pouvait-il aimer vraiment, si un nouveau joli visage pouvait en chasser aussi rapidement un autre de son esprit ? Il y avait là matière à passionner un chirurgien de l'âme, se dit Fortuné en repensant à Balzac.

Séraphine lui proposa de s'installer au calme du premier étage, où se trouvait l'appartement des jumeaux, mais il refusa poliment, se retirant sur la pointe des pieds et promettant de repasser plus tard.

Afin d'occuper son temps libre jusqu'au dîner, il décida de se

lancer dans l'un de ses loisirs préférés : partir à l'aventure dans Paris. Il remonta la rue Vivienne, emprunta le passage des Panoramas jusqu'au boulevard Montmartre, puis obliqua à gauche, dépassant le café Véron pour prendre l'omnibus qui reliait la Madeleine à la Bastille. Cela lui faisait faire un léger détour, mais il aimait l'ambiance animée du passage, avec ses restaurants, ses librairies, ses boutiques de comestibles, ses coiffeurs, ses gantiers, ses magasins de mode et de nouveautés et leurs jolies vendeuses que l'on apercevait à travers les vitrines.

Au coin de la rue de Richelieu et du boulevard (en face s'ouvrait la rue Grange-Batelière, où Fortuné habitait), près de la salle de jeu Frascati, il embarqua dans un omnibus déjà bien rempli. Il constata qu'il y avait beaucoup de monde chez Frascati, comme dans le café Véron qui se tenait un peu plus loin. C'était l'heure où, avant l'ouverture des théâtres, tout le monde flânait, dînait, buvait ou fumait, en solitaire, en famille ou en d'autres compagnies. Tout le monde ou presque, car pour les ouvriers et artisans, la journée de travail ne se terminait pas avant huit heures. Les marchandes de fleurs ne lâchaient pas d'une semelle les dandys et les jeunes couples.

À chaque fois qu'il apercevait des gens attablés derrière la vitre d'un café, Fortuné pensait à d'autres scènes. Il se voyait assis sur la jetée d'un port breton, observant le travail des hommes, de la mer et des heures. C'était un peu le même panorama qui s'offrait aux yeux des clients des cafés du boulevard. Fortuné pouvait rester de longs moments à contempler le spectacle de la nature ou celui des hommes, face à la mer ou face au boulevard. En réalité, il avait besoin des deux. Cela avait sans doute à voir aussi avec le goût pour la solitude et la contemplation dont il faisait preuve depuis l'enfance.

Lorsque l'omnibus dépassa le croisement avec la rue Montmartre, le décor avait bien changé. Ce n'était plus l'agitation des cafés et des boutiques, mais une grande route

pavée, à la pente importante, entourée par une double rangée d'arbres. Après ce carrefour qu'Émile de Girardin avait surnommé le « *carrefour des Écrasés* » pour dire la manière dont les véhicules s'y croisaient, on voyait moins de couples se promener. Les cavaliers et les voitures accéléraient le pas pour retrouver beaucoup plus loin, au-delà du boulevard Bonne-Nouvelle et du boulevard Saint-Martin, le boulevard du Temple et ses théâtres.

Même s'il n'aurait pas refusé la compagnie d'une jolie femme, de Théodore ou des frères Roquebère, Fortuné appréciait ces instants de liberté. En ce moment, il avait l'impression de naviguer sur un grand canot remontant un fleuve.

Aurait-il eu l'esprit occupé par un ou une ami(e), il n'aurait pas remarqué le geste d'un homme assis sur un strapontin, qui s'était soudainement couvert la bouche d'un grand mouchoir et avait rabattu son chapeau sur ses yeux, comme s'il souhaitait se dissimuler. Il jetait des coups d'œil discrets à un autre personnage qui portait un habit clair et élégant et venait de monter. Lorsque le conducteur demanda aux passagers le prix du trajet, un bourgeois accompagné de sa femme sortit quelques pièces de vingt francs. L'homme à l'habit clair s'assit discrètement à côté de lui. Fortuné observait ce petit manège, sans quitter non plus des yeux l'homme au mouchoir qui, lui aussi, suivait tout. L'omnibus arriva rue Poissonnière. Une femme monta et s'installa au fond. Fortuné fut à peine surpris de voir que, profitant du petit mouvement de foule, l'homme à l'habit clair plongeait vivement deux doigts dans la poche de gilet du bourgeois et la retirait en remontant deux ou trois pièces dorées, apparemment sans que personne, excepté Fortuné, ne se rende compte de la chose. L'homme quitta l'omnibus à l'intersection d'après, suivi par l'homme au mouchoir... puis par Fortuné qui voulait connaître le fin mot de l'histoire. Ils firent quelques dizaines de mètres avant de croiser un sergent de ville,

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

à qui l'homme au mouchoir – qui n'avait plus de mouchoir et ressemblait maintenant davantage à un agent de police en civil – demanda de l'aider à interpeller le malfaiteur. Ce dernier ne résista pas un instant et fut conduit au poste Bonne-Nouvelle. Ainsi, l'agent en civil avait reconnu le voleur dans l'omnibus avant qu'il ne commette son méfait. Fortuné sourit en pensant que la police trouverait finalement peu de choses à lui reprocher. Il avait vu le voleur porter la main à sa bouche au moment où il avait aperçu le sergent de ville. Nul doute que les deux ou trois pièces d'or se trouvaient au fond de son estomac, en sécurité pour quelques heures. La délation n'étant pas une habitude chez Fortuné, il regagna à pieds le quartier de la Bourse, où il trouva à dîner dans un endroit animé. Il aurait des choses à raconter à ses amis le lendemain.

Mardi 21 juillet fut une journée bien remplie au Bureau Veritas. Fortuné eut à accueillir trois affréteurs<sup>2</sup> de Nantes venus s'enquérir des avantages que représentait pour eux le fait d'avoir accès – pour un abonnement annuel au prix assez élevé – aux renseignements du Registre du Bureau qui recensait plus de dix milles navires. Alors que le commerce maritime connaissait un essor sans précédent auquel la vapeur commençait à offrir de nouvelles perspectives, les chargeurs<sup>3</sup> et les affréteurs confiaient de plus en plus leurs marchandises à des navires dont ils connaissaient le crédit, les qualités et les défauts grâce aux informations contenues dans ce Registre.

Charles Lefebvre avait demandé à Fortuné de prendre un soin particulier de ces trois personnes, car de leur intérêt pouvaient découler de nombreux autres contrats avec des compagnies nantaises. Lefebvre appréciait le bon sens et l'esprit vif de son employé. Chacun à sa façon inspirait à leurs clients cette confiance sur laquelle la renommée de Veritas se bâtissait peu à peu.

---

<sup>2</sup> Personne qui loue un navire. Un armateur peut être propriétaire du navire ou simplement affréteur.

<sup>3</sup> Propriétaires de la cargaison d'un navire.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Fortuné expliqua en détail à ses interlocuteurs les méthodes de travail du Bureau et la façon nouvelle dont ses experts attribuaient à chaque navire une « cote » de confiance (3/3, 5/6, 3/4, 2/3, 1/3, 1/4, etc.) à partir de sa structure, de la qualité de ses matériaux, de son âge, des accidents qu'il avait subis et de son état de conservation et d'entretien. Il leur dit aussi la signification des lettres que l'on voyait dans le Registre associées à chaque cote, correspondant au type de navigation : L pour Long cours, A pour Atlantique, G pour Grand cabotage, P pour Petit cabotage, R pour Rades, I pour Intérieur (les canaux et rivières) et Y pour Navigation de plaisance.

En allant retrouver Théodore pour dîner, Fortuné se dit que, autant il se sentait à l'aise et compétent dans ses fonctions d'agent du Bureau Veritas, autant il lui semblait maîtriser peu de choses dans l'enquête sur la disparition de Corinne. Depuis samedi soir, Théodore et lui n'avaient guère progressé. Il craignait de s'être embarqué dans cette histoire sans être de taille à faire réellement avancer les choses.

Pendant le dîner, il dépensa encore beaucoup d'énergie à soutenir le moral de Théodore. Ils cherchèrent ce qu'ils pourraient faire sans dépendre de Vidocq. Interroger à nouveau Champoiseau ? Questionner d'autres clients de Baratte ?... La piste principale était celle de l'homme à la mèche blonde et ils ne pouvaient la remonter seuls. Vidocq, avec son expérience, sa connaissance du milieu et ses relations à la Préfecture, serait précieux et efficace. Quant à partir en quête de parents ou d'amis proches de Corinne, c'était une tâche qui demandait du temps et que Fortuné laissa pour le moment entre les mains de Théodore. Sans doute que sur ce terrain-là également, Vidocq pourrait obtenir des renseignements. Pour finir la soirée, Théodore n'avait pas le cœur d'aller au théâtre sans Corinne. Fortuné proposa de passer impasse du Doyenné. On était fin juillet et

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Labrunie et Rogier faisaient table ouverte tous les soirs. Ils avaient bien dit qu'ils souhaitaient revoir sans tarder « *Théo et son ami* », non ? Sans compter, espérait secrètement Fortuné, que la mystérieuse Cydalise serait peut-être présente.

Vers neuf heures, les deux amis franchirent la porte de l'appartement du 3 impasse du Doyenné. L'ambiance était plus calme que vendredi et la compagnie moins nombreuse. Labrunie était parti au théâtre avec plusieurs autres. On donnait ce soir-là, au Gymnase Dramatique, la première d'une comédie-vaudeville, « *La fille mal élevée.* »

Rogier et quelques autres jouaient au whist. L'absence de Gérard expliquait peut-être qu'il manquait cette touche de fantaisie et de poésie qui, d'ordinaire lors de ces soirées, poussait naturellement les gens les uns vers les autres.

Cydalise salua les deux amis. Son regard s'étant attardé une fraction de seconde sur Fortuné, il y sentit comme une attention particulière. Il se joignit avec Théodore à une équipe de deux joueurs en se disant que c'était du temps perdu, mais que cela lui offrirait peut-être la possibilité de se rapprocher de Cydalise. Les joueurs étaient répartis autour des tables quatre par quatre. Cydalise jouait en équipe avec un André que Fortuné ne connaissait pas. Ils ramassaient tous deux le plus grand nombre de levées et Fortuné entendait régulièrement la jeune femme s'écrier « *Oh, André !* » dans des éclats de rires qui commençaient à l'énerver. D'où le connaissait-elle ?

Théodore et Fortuné ayant eux aussi assez de réussite et les couples de joueurs tournant de table en table au fil des parties, les deux amis se retrouvèrent après une heure face à Cydalise et André. Le jeu commença. Par gêne ou passion du jeu, la jeune femme restait plongée dans ses cartes et n'échangeait des sourires qu'avec son partenaire, ce qui termina de rebuter Fortuné. Elle réussissait parfaitement, gardant une bonne mémoire des cartes jouées. Fortuné ne prenait aucun plaisir, se

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

raidissait et avait l'impression d'être un triste compagnon de jeu. Se faire battre froidement par une femme qui l'impressionnait l'anéantissait. Les vingt minutes que dura la partie lui furent pénibles. La conclusion allait le faire souffrir encore davantage. Cydalise s'adressa pour la première fois directement à lui en disant :

– La fortune n'était pas avec vous ce soir, cher ami !

Il allait ouvrir la bouche pour répondre, lorsqu'André ajouta dans un éclat de rire en s'adressant à lui, mais en regardant la jeune femme :

– Heureusement que nous ne jouions pas à Colin...  
Maillard !

Le rire de Cydalise résonna en écho à celui du beau parleur et continua de résonner une partie de la nuit dans les oreilles de Fortuné qui avait remercié les autres avec un sourire de politesse et s'était retiré sans demander son reste. La journée s'était aussi mal terminée qu'elle avait bien commencé.

Il dormit très mal et fut à son poste à Veritas tôt mercredi matin. Il tenta de s'absorber dans son travail, mais n'y parvint qu'en partie. Théodore ne lui fit pas signe de la journée.

Fortuné savait bien qu'à ces périodes de vague à l'âme qui duraient chez lui parfois deux ou trois jours succédait toujours un regain d'enthousiasme et d'énergie. Peut-être était-ce là la chimie normale du corps et de l'esprit. Mais il y voyait surtout l'action discrète et fidèle d'un ange gardien qui n'était pas pour rien dans sa croyance en un Dieu bienveillant.

## 20 rue du Pont Louis-Philippe

Jeudi matin, Fortuné et Théodore furent fidèles au rendez-vous. En face d'eux se tenait un homme de soixante ans, au large front, à la mâchoire solide et à l'air à la fois assuré et inquiétant,

dont la présence remplissait toute la pièce. Il était calme, mais d'un calme qui pouvait cacher une tempête à venir.

Lorsqu'Eugène-François Vidocq n'enfouissait pas le haut de son visage dans ses mains dans un geste de grande concentration ou de fatigue, Théodore tentait de lire ses sentiments, comme s'il s'attendait à ce que l'ancien chef de la Sûreté s'exclamât : « *Bon sang, je sais où la trouver !* » ou « *Un visage comme celui-là ne peut que mentir* », ou au contraire « *Une telle femme ne peut être infidèle !* » Mais les traits du détective ne trahissaient aucune pensée particulière.

Il tenait devant lui le portrait de Corinne dessiné par Gautier. Vingt minutes plus tôt, Théodore et Fortuné avaient été introduits dans son « *Bureau de renseignements* » situé au 20 rue du Pont Louis-Philippe. Il était onze heures du matin, ce 23 juillet 1835. Vidocq avait lu avec gourmandise le petit mot de Balzac. Les deux amis venaient de brosser à grands traits l'histoire de la disparition de Corinne.

Vidocq demanda à Théodore :

- Savez-vous quels sont les revenus de Mademoiselle... Corinne Prévost ?
- Je crois qu'ils proviennent principalement de cours de musique qu'elle donne.
- Avez-vous été généreux avec elle ?
- Oui, autant que ma fortune me le permet.
- Se pourrait-il qu'elle ait fui ?... Qu'elle ait été enlevée ?

Théodore et Fortuné restèrent silencieux.

- Messieurs, voici ce que je vais faire, reprit Vidocq en les fixant de ses yeux bleus-gris. Je vais interroger, avec la délicatesse qu'il se doit, la femme de chambre de Melle Prévost, afin d'en apprendre davantage et de savoir précisément ce qui s'est produit ce dernier soir où vous l'avez aperçue, entre son retour dans son appartement, après souper, et le moment où l'on ne l'a plus revue. Vous

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

ne lui connaissez pas de famille proche, mais nous essaierons tout de même de trouver trace de parents et d'amis. Nous irons les chercher en province s'il faut, afin d'en savoir davantage sur son passé, ses revenus, ses relations dans Paris. Nous irons questionner également Pierre Champoiseau.

- Mais il nous a dit tout ce qu'il savait ! s'étonna Théodore.
- Merci de me laisser juger par moi-même, répondit Vidocq sans lever les yeux, tout en continuant de noter des instructions sur différents papiers. Un homme n'a jamais dit tout ce qu'il savait tant qu'il n'a pas été interrogé par moi... Nous allons enfin rechercher cet homme brun à la mèche blonde, que votre amie souhaitait apparemment cacher à votre connaissance... Je connais un homme qui correspond à cette description, continua Vidocq en relevant les yeux.
- Qui est-ce ? demanda aussitôt Théodore.
- Je ne souhaite pas vous le dire aujourd'hui. Laissez-moi trois jours. C'est un républicain de la société des Droits de l'Homme. Je vais le faire rechercher.
- Où trouve-t-on ces républicains ? interrogea Fortuné.
- Vous savez que cette société est maintenant interdite. Ses membres se font discrets. Beaucoup de chefs ont été arrêtés fin 1833-début 1834. Certains rejoignent la « *société des Familles* » de Barbès et Blanqui. Il y a à Paris des dizaines de sociétés secrètes qui complotent contre le régime. Ne cherchez pas à les rencontrer. La dernière chose à faire serait d'aller sonner à leur porte pour leur présenter le portrait de Melle Prévost.

Théodore jeta un regard ironique à Fortuné. Vidocq reprit la parole.

- Ce n'est du reste qu'une hypothèse, je le répète. Il ne s'agit peut-être pas de notre homme. Mais nous le saurons

bientôt. Je vais également tenter de découvrir si, dans le fichier de la Préfecture de police, figurent des hommes bruns possédant une mèche blonde. Qui ne tente rien n'a rien !

Fortuné se pencha en avant.

- Vous parliez d'enlèvement. Se pourrait-il que Corinne ait été enlevée par ces républicains ?
- C'est peu probable, répondit Vidocq. Ces sociétés secrètes sont très surveillées. Je ne vois pas pourquoi ils auraient enlevé une jeune femme comme votre amie...

Suivirent deux minutes de silence pendant lesquelles on n'entendit que la plume de Vidocq courir sur le papier et que Théodore interrompit :

- Monsieur Vidocq, quel est votre sentiment sur cette disparition ? Votre expérience doit bien vous suggérer une explication plutôt qu'une autre ?
- Je vous dirais qu'il faut prendre cela au sérieux. Que, même s'il s'y mêle une histoire de cœur, cela n'est pas une raison suffisante pour qu'une personne équilibrée disparaisse de son plein gré. Melle Prévost n'est pas votre femme. Il n'y a pas matière à scandale. Je ne pense pas non plus que votre lettre de rupture ait provoqué sa disparition. Je pencherais plutôt pour une raison inconnue mais pressante qui aurait poussé votre amie à vouloir se faire oublier quelque temps.
- Une raison liée à l'existence de l'homme à la mèche blonde et des sociétés républicaines ? demanda Fortuné.
- C'est possible... Lui connaissez-vous des amitiés chez ces gens-là ?

C'est aussi la question que se posait Fortuné depuis quelques minutes.

- Je ne lui en connais pas, répondit Théodore. Mais, ajouta-t-il en regardant par terre, je crois qu'en réalité, je sais sur

elle de moins en moins de choses...

Vidocq ne commenta pas cette dernière réflexion et poursuivit :

– Connaissez-vous vous-même des saint-simoniens, des fouriéristes ou des républicains ?

– Non, je n'en connais pas, répondit Théodore.

Vidocq se leva.

– Bien, Messieurs, à moins que vous n'ayez d'autres questions ?... Je dois vous dire que, bien sûr, je m'assurerai à la morgue qu'aucun corps correspondant à celui de Melle Prévost n'aurait été découvert ces derniers jours.

Fortuné et Théodore se levèrent et serrèrent la main de l'ancien policier. Vidocq retint celle de Théodore dans la sienne.

– Ah... Une dernière question, Messieurs : accepteriez-vous de me laisser quelques jours le portrait de Melle Prévost ? Je souhaiterais le montrer en toute discrétion à quelques-uns de mes collaborateurs.

Fortuné ressortit le dessin de la poche de sa redingote et le posa sur le bureau. Il demanda à Vidocq s'ils devaient avertir la Préfecture de la disparition de Corinne. Vidocq répondit que les commissaires de la Préfecture n'étaient pas recrutés pour leurs compétences, mais pour leurs relations avec les hommes déjà en place, et que, si l'on portait l'affaire à la connaissance de la rue de Jérusalem<sup>4</sup>, on pouvait craindre qu'elle ne le soit aussi à celle de la police politique dont l'obsession était la chasse aux sociétés secrètes. Et là, on ne maîtrisait plus rien.

Fortuné et Théodore versèrent un acompte à Vidocq et le quittèrent, après avoir convenu que ce serait lui qui reprendrait contact avec eux dans deux ou trois jours.

– Fortuné, je connais des fouriéristes.

Théodore était attablé en face de son ami dans un restaurant de la rue Saint-Antoine. Fortuné avait obtenu de Charles Lefebvre une autorisation de sortie pour la matinée. Fortuné sollicitait

<sup>4</sup> Siège de la Préfecture de police.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

rarement de telles faveurs. Lefebvre, en bon meneur d'hommes, savait les lui accorder.

- Enfin... un fouriériste...
- Un dandy comme toi, tu fréquentes des socialistes !

Fortuné éclata de rire.

– Tais-toi donc, Fortuné ! Ne peux-tu pas être plus discret ? Théodore jeta un œil paniqué autour de lui, mais les clients du restaurant ne semblaient pas leur prêter attention.

- Pourquoi ne l'as-tu pas dit à Vidocq ? demanda plus bas son camarade.
- Il n'a pas à savoir qui sont mes amis. Il a ses indicateurs et ses agents, qu'il les fasse travailler ! Et il déteste les républicains et les socialistes. Tu sais bien que, lorsqu'il a repris du service à la Préfecture en 1832, il n'a pas été le dernier à poursuivre les émeutiers de juin.
- ... Et qui est cet ami fouriériste ?
- Un polytechnicien que tu as peut-être connu, Allyre Bureau. Il a quitté l'armée il y a deux ans pour suivre les idées de Fourier. Il vient de se marier. Il donne des cours de musique et de mathématiques et met en musique des textes de Gautier et d'autres poètes. Il se trouvait impasse du Doyenné le 17 juillet, lors de ta première apparition. Il aime beaucoup discuter avec Gautier, mais ne croit pas que l'art se suffise à lui-même. Il pense au contraire que la musique doit permettre d'accompagner les ouvriers vers un avenir meilleur... hum ! Tu imagines les discussions qu'il peut avoir avec Gautier, qui le nomme l'« *utilitaire républicain* » ! Quand tu sais que l'adjectif « *utile* » est celui que Gautier méprise le plus... En revanche, Labrunie me semble plus séduit par les arguments d'Allyre. Ce sont deux grands utopistes...
- Comment as-tu connu Bureau ?
- Par Labrunie, Gautier et la bande du Doyenné.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Il est introduit dans les clubs républicains ?
- C'est la prochaine question que je compte lui poser. Et j'aimerais bien que vous fassiez connaissance, tous les deux.
- Avec plaisir... Mange un peu, Théo. Il n'est pas bon de ne faire que boire.

Mais Fortuné n'avait pas non plus beaucoup le cœur à manger. C'était la première fois qu'il se trouvait confronté à l'absence inexplicquée d'une personne proche et, tout comme Théodore, même si d'avoir confié la recherche de Corinne au meilleur limier de France le rassurait, il n'était pas convaincu que les démarches qu'ils entreprenaient les rapprochassent d'elle, ne serait-ce que de quelques pas. Il manquait d'expérience pour juger de ce qu'il fallait faire et ne pas faire. La perspective de la visite de Vidocq à la morgue les glaçait tous deux d'effroi. Ils avaient pensé que Corinne pouvait être morte, mais entre songer à cette éventualité et l'entendre exprimée par un tiers..., il y avait un écart aussi important... qu'entre la vie et la mort.

### Allyre et Zoé

De retour place de la Bourse, Fortuné eut du mal à se concentrer sur son travail pendant tout l'après-midi. Il s'en voulait de ne pas avoir pensé à interroger la femme de chambre de Corinne. Maintenant que Vidocq s'en chargeait, mieux valait le laisser faire. Il écrivit quelques lignes à « *Pierre Champoiseau, écrivain public, Palais-Royal* » pour le prévenir que Vidocq ou l'un de ses hommes allait venir le questionner.

Puis, jetant un œil sur le portrait qu'en avait fait Gautier et que Fortuné conservait dans un tiroir de son bureau, il repensa à Cydalise, essayant d'effacer de ses pensées l'épisode désagréable de leur dernière rencontre. Pourquoi s'était-elle approchée lorsque Théodore avait sorti son paquet de lettres, le 17 juillet

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

au soir, impasse du Doyenné ? Avait-elle deviné que ces lettres étaient de Corinne ? Que savait-elle à son sujet et sur sa disparition ? Malgré le malaise que cette perspective suscitait en lui, Fortuné devait retourner impasse du Doyenné, en espérant que Cydalise s'y trouverait à nouveau et qu'il pourrait l'entretenir discrètement avec Théodore.

Une autre préoccupation agitait son esprit : il devait quitter Paris prochainement pour se rendre à Brest plusieurs jours afin d'y rencontrer des armateurs et les experts du Bureau Veritas. Il attendait depuis plusieurs semaines de retrouver sa Bretagne natale. Mais, depuis ce 17 juillet, il appréhendait de laisser Théodore seul dans la capitale, surtout s'ils restaient sans nouvelles de Corinne. Il n'avait pas encore osé lui parler de ce voyage.

En fin d'après-midi, un mot de Théodore lui apprit qu'ils étaient tous deux attendus à dîner chez les Bureau.

Ce n'est qu'au milieu du repas que la ravissante Zoé, 21 ans, qui venait de devenir Madame Bureau, osa poser à Fortuné une question qui la démangeait :

- Excusez-moi, Monsieur Petitcolin... Votre nom n'est-il pas un peu dur à porter ?
- Il est vrai, Madame, que je le supporte plutôt que je ne le porte. Mes parents ont essayé de le compenser par un prénom plus léger... que je préférerais vous voir utiliser, si vous en êtes d'accord.

Allyre acquiesça.

- Cessons de nous appeler Monsieur et Madame comme des bourgeois ! D'autant plus qu'entre anciens polytechniciens, nous sommes plus ou moins apparentés !
- D'accord, Allyre, enchaîna Fortuné. Ainsi donc, vous êtes polytechnicien et vous avez quitté l'armée pour devenir musicien et révolutionnaire ?
- J'étais déjà révolutionnaire à l'École Polytechnique,

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

comme beaucoup d'élèves, répondit Bureau avec un sourire qui éclaira son visage fin et intelligent... Certains en ont été chassés pour cela, moi pas. J'ai monté des barricades avec mes camarades en juillet 1830. Et, comme beaucoup d'autres, j'ai ensuite vite compris que notre révolution avait été récupérée par Louis-Philippe et ses ministres, qui n'ont qu'un but : permettre aux plus riches de s'enrichir. Notre jeunesse ne supporte plus d'être contrainte à l'inutilité, à la pauvreté parfois. Nos grands-pères et nos pères ont mis fin à l'Ancien Régime. Ils se sont battus pour une République qu'ils n'ont fait qu'entrevoir dans les années 1790. Ils ont répandu en Europe les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. Et nous supportons depuis cinq ans une monarchie constitutionnelle qui piétine chaque jour ces grandes idées, sous la gouverne d'un monarque qui joue le roi bon et proche du peuple !... Depuis des années, le coût de la vie ne cesse d'augmenter et les salaires ne cessent de baisser. Est-ce pour cela que nos pères se sont battus ?

Supprimer la misère, ajuster le salaire au travail, partager la propriété, éduquer le peuple et lui redonner le pouvoir... Ces grands idéaux n'étaient pas une découverte pour Fortuné. Lorsqu'il y était élève, il avait eu l'occasion d'en discuter avec d'autres étudiants de l'École Polytechnique, où les saint-simoniens avaient fait du prosélytisme avec un certain succès, jusqu'à ce que leurs dérives sectaires et leurs condamnations judiciaires ne leur fassent perdre une partie de leur prestige. Mais cela avait eu le temps de semer suffisamment de graines dans l'esprit de Fortuné pour qu'il choisisse de travailler au développement des moyens de transport par la mer, se conformant ainsi à un principe saint-simonien qui voulait que l'essor de l'industrie et des réseaux de communication entraîne une transformation sociale et politique. Fortuné avait trouvé là une ambition qui rejoignait son goût pour la navigation et les

aventures maritimes. Pour le reste, il était un peu trop jeune en 1830 pour avoir eu envie de monter sur des barricades. De toute façon, il se trouvait alors en Bretagne et non à Paris. Et lorsqu'il se rendait aujourd'hui dans un cabinet de lecture, c'était davantage pour parcourir des récits de voyages autour du monde et les articles de la revue *La France maritime*, que pour lire la presse politique et les échos du procès des émeutiers de 1834. Il avait toutefois bien repéré qu'un certain Fulgence Girard, dont il appréciait beaucoup les textes dans *La France maritime*, venait de témoigner devant le tribunal en faveur des canuts lyonnais, évoquant avec conviction de grands principes républicains.

Le discours d'Allyre ramenait Fortuné à ces questionnements qu'il avait un peu oubliés depuis, pris par sa passion d'en apprendre toujours davantage sur la construction navale, sur le commerce maritime et sur les hommes qui investissaient dans ces activités toute leur énergie et souvent leur fortune.

Il demanda à Allyre :

- Combien êtes-vous à Paris à raisonner comme vous ? J'y travaille et m'y promène tous les jours et je n'entends jamais rien de la sorte. Je sais bien que, par les temps qui courent, les gens ne vont pas aller crier sur les toits leur haine du roi et du gouvernement, mais j'ai tout de même le sentiment que, soit chacun est résigné, soit il entend tirer un jour ou l'autre son épingle du jeu.
- Fortuné, quand vous voulez, Allyre vous emmène dans le Faubourg Saint-Antoine, répondit Zoé. Les barricades sont démontées depuis plusieurs mois, mais vous verrez si les ouvriers se résignent, si, quand une crise met en faillite leur entreprise, ils espèrent encore un avenir meilleur. Dans ce quartier comme dans d'autres, les hommes et les femmes travaillent douze heures par jour pour un salaire de misère.
- La foudre a tonné en 1831 à Lyon, ajouta Allyre, en juin 1832 à Paris et encore l'an dernier à Lyon, à Paris et

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

ailleurs. Je ne suis pas sûr que l'insurrection soit le meilleur moyen d'aller vers plus de justice sociale, mais elle peut éclater à nouveau. Tous les humbles n'ont pas la patience des saint-simoniens, pour qui tous les « producteurs », qu'ils soient banquiers ou ouvriers, ont les mêmes intérêts.

La détermination et l'assurance tranquille des jeunes époux impressionnaient Fortuné. Ils renonçaient à une existence confortable que leur avait promise la réussite d'Allyre pour se conformer à une vie simple, plus en accord avec leurs convictions. Si le mariage et le fouriérisme conduisaient à une telle union de cœur et d'esprit, Fortuné se convertissait tout de suite !

Théodore changea de sujet.

- Fortuné, j'ai dit cet après-midi à Allyre et à Zoé ce qui nous amenait chez eux. En réalité, Allyre ne voit pas bien comment trouver une mèche blonde dans une meule de républicains. Il connaît quelques membres de la société des Droits de l'Homme, mais il ignore pour l'instant comment procéder...
- En effet, poursuit Allyre, ces sociétés secrètes ont pour but l'avènement de la république par l'insurrection. Elles infiltrent les corps de métiers, les corporations, l'armée, pour les convertir à leurs idées et afin que, le moment venu, ils se rallient à leur cause. Elles étendent petit à petit leur toile – sauf quand la police et la justice les déciment – mais d'une manière très prudente qui leur permet de préserver leur clandestinité. Chacun de leurs membres n'en connaît pas plus de vingt autres. Si l'on interroge l'un ou l'autre, même parmi ceux que je connais, il se méfiera. Dites-vous bien que si un républicain parle, c'est qu'il ne sait rien ou alors qu'il travaille pour la police de Louis-Philippe.
- Je vois..., dit Fortuné. Je repense à Corinne... A-t-elle

selon vous de la sympathie pour les idéaux républicains ?

- Je n'en ai jamais vraiment parlé avec elle. Elle est discrète sur ses opinions politiques, mais je ne dirais pas qu'elle n'en a pas. Et l'on peut être membre d'une société secrète sans que son entourage ne s'en doute. C'est tout l'intérêt de la chose...

Fortuné se tourna vers Théodore :

- Théo, as-tu entendu un jour Corinne faire une remarque sur les républicains ou les sociétés secrètes ?
- Non, rien dont je me souviens.

Fortuné s'adressa à ses trois interlocuteurs :

- Est-elle proche de la Cydalise qui se trouvait il y a trois jours impasse du Doyenné ? Et cette Cydalise aurait-elle des opinions républicaines ?

Pour une fois, ce fut Théodore qui répondit le premier :

- Elle s'appelle en réalité Héloïse, Fortuné. Oui, ce sont deux très bonnes amies. Je devine qu'Héloïse sait sur Corinne beaucoup de choses que j'ignore. Elles passent parfois des heures à discuter.

Fortuné sursauta en entendant son ami prononcer pour la première fois depuis longtemps le prénom de la disparue.

- Héloïse aime bien provoquer par des paroles inattendues dont on ne sait jamais si elle les pense vraiment, poursuivit Théodore. Je l'ai entendue plusieurs fois souhaiter la mort du roi.
- Mais il me semble qu'elle n'a jamais fait état d'affinités républicaines particulières, enchaîna Allyre. Mon avis est qu'elle est surtout impulsive et séductrice. Mais elle est bonne musicienne et c'est une femme magnifique !

Zoé ne sembla aucunement blessée par ce compliment adressé à une autre qu'elle. Fortuné hocha la tête d'un air songeur. Il aurait encore plusieurs informations nouvelles à noter dans son carnet ce soir. Il essayait de les recouper au fur et à mesure avec ce que

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Champoiseau et Vidocq avaient dit par ailleurs, tout en observant l'intérieur de l'appartement des Bureau, lorsque Théodore l'arracha à ses pensées :

- Allyre est un grand compositeur. Donne-lui un violon et il t'emmènera ailleurs. Il aurait été dommage qu'il fasse carrière aux armées !
- Allyre a déjà mis en musique des textes d'Hugo et de Gautier, ajouta Zoé avec un sourire en direction de son mari.

Fortuné, pourtant peu doué en solfège, était curieux de découvrir ce que pouvait donner un texte de Gautier mis en musique par un artiste fouriériste.

- Où pourrai-je trouver vos compositions ? demanda-t-il.
- Chez Catelin, 26 rue Grange-Batelière.
- Je connais sa boutique ; j'habite cette rue. Je ne manquerai pas d'y faire un tour très prochainement.
- Pourquoi avez-vous choisi la musique, Allyre ?
- Par le genre de désenchantement qui, je suppose, a mené d'autres vers les sociétés secrètes depuis 1830.

Zoé se permit d'intervenir après avoir guetté l'approbation muette de son mari :

- Il est une chose d'asticoter le bourgeois et de se retrouver pour cela en cellule pour deux nuits. C'est autre chose que de s'engager profondément et durablement dans le changement de la société. Ce temps viendra un jour pour Allyre et moi.

La conversation roula encore sur divers sujets, dont le rôle joué par Allyre en juillet 1830 sur les barricades, et Fortuné fut étonné de découvrir la témérité et le sang froid dont cet homme avait fait preuve. Lorsqu'ils évoquèrent à nouveau l'inconnu à la mèche blonde, Allyre promit d'interroger deux ou trois républicains de sa connaissance. À onze heures, Fortuné

demanda l'autorisation de se retirer. Théodore l'accompagna un bout de chemin et ils convinrent de se retrouver le lendemain soir impasse du Doyenné, dans l'espoir d'y trouver Héloïse et peut-être aussi de pouvoir questionner un ou deux autres habitués du lieu.

## **Tout n'est que ruines**

Vendredi matin, un mot de Vidocq arriva au Bureau Veritas, annonçant à Fortuné qu'il n'y avait rien à la morgue qui ressemblât à Corinne. Il proposait un nouveau rendez-vous le lendemain à quatre heures de l'après-midi. Cela obligerait Fortuné à quitter son bureau plus tôt que d'habitude, mais Charles Lefebvre lui accorderait sans doute cette nouvelle faveur.

Vers sept heures du soir, Fortuné retrouva Théodore impasse du Doyenné. Son ami l'observa d'un air curieux :

- Dis donc, l'autre soir, tu n'es pas parti d'ici un peu rapidement ?
- C'est possible, répondit Fortuné. Je devais être fatigué.
- Ce n'est pas plutôt cette Héloïse qui aurait blessé ton amour-propre ?
- C'est possible, admit à nouveau le jeune homme.
- Je n'apprécie pas non plus cet André avec qui elle jouait et qui a le mépris facile... Dis, tu ne serais pas amoureux d'elle ?

Fortuné jeta à son ami un coup d'œil amusé. En même temps, ses entrailles commençaient à se retourner.

- Non.
- Alors pourquoi rougis-tu ?
- Je trouve stupide de sa part de s'être comportée ainsi...

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

J'avoue que, oui, elle m'a blessé.

- Tu n'éprouves donc rien pour elle ? insista Théodore d'un air enjoué.
- Non.
- Alors pourquoi as-tu boutonné ton gilet de travers ? demanda-t-il en riant.

Fortuné regarda son gilet. Comment avait-il pu se promener dans Paris habillé de telle manière ? Cela ne lui était jamais arrivé. Entre confusion et rire, il était en train de corriger son erreur lorsque Labrunie, Rogier et d'autres arrivèrent en bas du grand escalier, chargés de paniers, de tissus et d'ustensiles. Ils se saluèrent. Tout le monde allait dîner dans les ruines de l'ancienne église Saint-Louis du Louvre. Le joyeux groupe d'une vingtaine de personnes se dirigea vers le fond de l'impasse. Héloïse salua discrètement les deux amis ; Zoé et Allyre le firent de façon plus bruyante. Il n'y avait pas d'André en vue. Porté par la gaieté générale et l'absence de ce rival, Fortuné se sentit d'un coup un peu mieux.

Une vieille fille mal habillée et à l'allure simiesque se précipita dans son immeuble en les voyant, ce qui fit rire Labrunie :

- Ah ah ! Nous effrayons encore notre petite voisine. Pas de danger qu'elle se joigne un jour à nous, celle-là !

Deux ou trois silhouettes alertées par le bruit apparurent aux fenêtres des immeubles. Rogier fit signe à l'une d'elles qui rejoignit aussitôt le cortège. Fortuné vit aussi, au numéro 6, une femme saluer Gautier discrètement.

- C'est Mme Prunaise, la femme du secrétaire du commissaire de police des Tuileries, expliqua Théodore. Gérard, Théo et Camille n'arrêtent pas de lui adresser des œillades coquines depuis leurs fenêtres.

Pendant qu'ils parcouraient les dizaines de mètres qui les séparaient du fond de l'impasse, Fortuné apprit à son compagnon que Vidocq n'avait heureusement rien trouvé à la morgue. Théodore regarda son ami d'un air mystérieux et dit :

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Oui, je sais qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là, parce qu'il m'a fait parvenir la même information... et aussi parce que j'ai reçu une lettre de Corinne !
- Comment ! Que dis-tu ?!

Fortuné avait presque crié et Zoé ainsi que deux jeunes femmes à ses côtés lui lancèrent un regard effrayé. Il s'excusa avec un petit sourire et s'adressa tout bas à Théodore :

- Corinne t'a écrit ? Quand donc ?

Théodore fouilla dans sa redingote. Ils franchissaient en même temps une porte en mauvais bois qui ouvrait sur l'ancien Gymnase des pages et sur les ruines de la vieille église. Au moment où Théodore allait sortir une lettre, Héloïse se porta au-devant d'eux. Fortuné eut juste le temps de glisser à l'oreille de son ami de n'en parler à personne, que la jeune femme était déjà sur eux. Quel don avait-elle pour s'interposer dès que l'on sortait une lettre de sa poche ?!

- Mes amis, dit-elle, avez-vous des nouvelles de Corinne ?

Son air préoccupé ne semblait pas feint. Elle arborait un sourire de politesse. Théodore, pris de court par la consigne de Fortuné et par la question de la jeune femme, ne put répondre qu'un « *euh... non* » qui signifiait tout le contraire.

- Bonjour Mademoiselle Cydalise, répondit Fortuné d'un ton ni chaleureux ni hostile. Non, nous n'avons pas de nouvelles, ni bonnes, ni mauvaises. Et vous, en avez-vous ?
- Comment en aurais-je, Monsieur Colin ?
- ... Petit... Petitcolin... S'il vous plaît, appelez-moi Fortuné, implora-t-il.

Le faisait-elle exprès ? Était-ce de l'indifférence, du mépris, de la moquerie, de la provocation ? Dans un sens comme dans l'autre, cela ne jouait pas en la faveur de Fortuné. Et, en dix secondes, elle avait détruit les défenses du jeune employé de Veritas.

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Oh ! Excusez-moi ! Je suis désolée. Et ne m'appellez pas Cydalise, demanda-t-elle doucement. La vraie Cydalise est l'amie de Rogier.
- Puis-je alors vous appeler autrement que « ma chère et tendre » ? soupira Fortuné.
- Si vous ne pouvez pas prononcer « ma chère et tendre », vous pouvez essayer « Héloïse », car c'est mon vrai prénom.

Elle portait un chapeau jaune et, sur un corsage, une robe de batiste écrue qui laissait voir la blancheur de ses épaules et s'accordait parfaitement avec ses cheveux noirs et ses yeux couleur d'eau.

Gautier s'était assis un peu à l'écart et avait saisi un carnet et un crayon. Dessinait-il ? Écrivait-il ? Labrunie sortait des bouteilles de vin d'un panier et les distribuait à ses amis qui avaient commencé à installer des nappes sur l'herbe ou sur des tables – en réalité de gros blocs de pierre abandonnés ici depuis plusieurs années. Des pains, des pâtés, des viandes, des desserts commençaient à surgir d'autres paniers.

- Fort bien, répondit Fortuné, à condition que vous vous asseyiez un moment avec nous.
- Avec plaisir, répondit-elle en associant le geste à la parole.

Fortuné espérait qu'elle n'allait pas trop faire usage de ses sourires qui l'avaient beaucoup charmé il y a quelques jours. Il ne savait plus à quoi s'en tenir avec elle et, dans cette ignorance, souhaitait avant tout garder la tête froide et pouvoir raisonner sereinement. Il aurait voulu parler avec elle, seul à seule, mais le pourrait-il un jour ? Le soleil apparaissait et disparaissait derrière les nuages, dorant les pierres, les arbres et les épaules d'Héloïse.

- Héloïse, commença-t-il, nous sommes confiants que Corinne va revenir à Paris très prochainement. Mais, en attendant, elle nous laisse dans l'ignorance de sa situation,

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

et nous essayons de comprendre son étrange comportement. La connaissez-vous bien ?

- Oui. Nous nous rencontrons plusieurs fois par semaine, chez elle ou chez moi.
- Vous a-t-elle prévenue de son absence ?
- Non, et cela m'inquiète. Ce n'est pas dans son caractère de disparaître ainsi sans prévenir ses amis.
- Vous a-t-elle fait parvenir des nouvelles depuis deux semaines ?
- Aucune.
- Que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ?
- Je ne m'explique pas son absence. Je crois que quelqu'un ou quelque chose l'a contrainte à se cacher ou la retient contre son gré.
- Pensez-vous à quelqu'un en particulier ?
- Non, je ne vois pas.
- Théodore et moi nous demandons également si une affaire de cœur aurait pu la pousser à quitter Paris pour se faire oublier ?
- Que voulez-vous dire ? demanda Héloïse.
- Corinne aurait-elle, à votre connaissance, renoué avec un ancien amant, ou se serait-elle liée à un nouveau ?
- Je ne lui connais aucun autre amour que Théodore, répondit Héloïse en regardant celui-ci dans les yeux. C'est ce qu'elle m'a toujours affirmé et je la crois.

Fortuné, Héloïse et Théodore interrompaient leur conversation lorsque quelqu'un venait déposer des mets et des boissons sur leur nappe. Il leur fallait parfois éloigner une chèvre ou une poule qui appartenait à la gardienne d'un immeuble voisin et s'aventurait entre les convives en quête de nourriture.

- Permettez-nous une dernière question, Héloïse, dit Fortuné. Que savez-vous sur les amitiés de Corinne au

sein des sociétés secrètes républicaines ?

La jeune femme sursauta :

– Quel rapport cela a-t-il avec son absence ?

Fortuné et Théodore échangèrent un signe d'acquiescement discret. Ce fut le second qui répondit :

– Il semble que Corinne rencontre régulièrement un membre de la société des Droits de l'Homme. Je l'ai appris par hasard car elle ne m'en a jamais fait part. Vous en a-t-elle parlé ?

Héloïse ne s'exprima pas tout de suite. Elle avait peut-être besoin de rassembler ses souvenirs, ou bien elle hésitait à révéler ce qu'elle savait.

– Je crois que Corinne a fait partie d'une section de la société des Droits de l'Homme, entre l'été 1832 et jusqu'à son interdiction l'an dernier, finit-elle par dire.

Les deux compagnons n'en furent pas surpris.

– C'est elle qui vous l'a dit, ou avez-vous rencontré des républicains qui en ont été membres ? demanda Théodore.

– Elle me l'a dit, je ne sais plus à quelle occasion. Mais je n'ai jamais rencontré aucun membre de cette société.

– Aurait-elle rejoint cette société au lendemain de l'insurrection de juin 1832 ? questionna Fortuné.

– Oui. Il me semble que la violence de la répression qui a suivi l'a bouleversée.

– Vous a-t-elle parlé d'un républicain brun avec une mèche blonde ? poursuivit Fortuné.

– Non, je ne crois pas.

– Et savez-vous avec qui elle a dîné à plusieurs reprises au restaurant Baratte, rue aux Fers ?

– Non, je ne sais rien de ces dîners.

– Pensez-vous possible que l'absence de Corinne soit liée à ses relations avec des républicains membres de sociétés secrètes ? demanda Fortuné.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Je n'en ai aucune idée. La seule chose que je sais est que certains de ces hommes sont dangereux. Ils sont prêts à tout pour faire aboutir leurs projets. Prenez garde à vous, mes amis, si vous les approchez de trop près, conclut Héloïse.

Ayant dit cela, les trois convives prirent le temps de se restaurer. Ils remplirent leurs assiettes et leurs verres et savourèrent le repas. Une demi-douzaine d'autres le rejoignirent. Théodore prit Fortuné à part et lui dit :

- Tout le monde va nous demander des nouvelles de Corinne. Devons-nous mentir à tous ?

Fortuné reconnut qu'ils pouvaient difficilement éluder les questions sur Corinne. Ils convinrent, comme ils l'avaient fait avec Héloïse, de rassurer chacun tout en n'évoquant pas la lettre – que Fortuné, du reste, brûlait toujours de lire.

- Ne dirait-on pas une toile de Watteau ? demanda une voix derrière lui.

C'était Labrunie, qui désignait les alentours d'un geste large. Fortuné se retourna vers lui :

- Oui, cette lumière sur les ruines est magnifique. Il ne manque plus qu'un berger et une bergère. Nous avons déjà les animaux !
- Savez-vous que ce quartier est en chantier depuis des années ? poursuivit celui que tous appelaient « Gérard ». Bonaparte a détruit des immeubles entiers il y a trente ans et on ne se décide ni à tout raser ni à reconstruire. C'est à l'image de notre époque : nous vivons au milieu de ruines et de chantiers qu'il faudrait achever, et nous restons dans l'immobilisme et le laisser-faire. Notre jeunesse rêve de briller comme ses pères mais n'a comme occupation que l'ennui et des distractions futiles. Regardez ces compagnons autour de nous. Combien d'entre eux feraient des savants, de grands chefs d'industrie, de grands meneurs d'hommes, si on le leur demandait ? Mais on ne

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

le leur demande pas et on leur en ôte même le désir et les moyens.

- J'en connais quelques-uns qui sont de grands navigateurs, osa Fortuné.
- J'aimerais qu'il y en ait davantage, Fortuné ! répondit Gérard. Choisir la mer, c'est choisir l'immense et l'incertain. L'idéal que nos dirigeants nous proposent, c'est de respecter le roi et l'ordre, de craindre l'anarchie, de rester des « *honnêtes gens* » et de devenir des boutiquiers et de travailler à la « *prospérité* ». Mais quelle prospérité ? On ne rêve plus, on n'espère plus, on calcule... jusque dans l'amour ! On ne sait plus aimer.

La voix de Gérard portait loin. Deux silhouettes s'étaient détachées d'un autre groupe pour se mêler à leur discussion. C'était Allyre et – Fortuné l'apprendrait plus tard – un nommé Victor Loubens dont le maintien et l'apparence indiquaient qu'il était très certainement polytechnicien, lui aussi. Il ne portait pas de favoris, mais une moustache et un bouc, et ses yeux pétillaient de curiosité. Lorsqu'il les vit approcher, Labrunie s'écria :

- Voilà deux messieurs qui partagent mes utopies, et qui prévoient même de les réaliser ! Quand pourrons-nous venir les visiter, mes amis ?

Allyre répondit le premier :

- Si c'est notre projet de phalanstère que vous évoquez, Gérard, nous n'avons pas encore trouvé un riche mécène pour nous aider à le créer.

De leur discussion la veille avec les Bureau, Fortuné avait retenu que, plutôt que dans la lutte des classes décrite par Saint-Simon ou dans l'insurrection, les disciples de Fourier fondaient leurs espoirs sur la création de « *phalanstères* », des communautés de travail et de vie qui transformeraient la société par l'exemple, de proche en proche.

Loubens, qui, lui aussi, était partisan des théories fouriéristes –

décidément, ce groupe du Doyenné recelait des personnalités surprenantes – enchaîna avec un sourire :

- Vous parliez de savoir aimer, Gérard. Que pensez-vous de ce nouveau monde amoureux que Fourier imagine allant de pair avec un nouveau monde industriel ?... Nos publications fouriéristes sont assez silencieuses à ce sujet, d'ailleurs.

Il adressa un clin d'œil à Allyre qui lui retourna un regard noir. Labrunie exprima le désir d'en savoir davantage.

- Nous gommons souvent cet aspect du projet de Fourier, expliqua Loubens, car il heurte parfois trop les consciences... Fourier est conscient que l'homme est imparfait. À ses yeux, le phalanstère doit proposer une « *association attrayante* » au sein de laquelle les hommes et les femmes rechercheront l'harmonie non en sacrifiant leurs passions – bonnes ou mauvaises –, mais en les combinant au mieux par l'intermédiaire d'une « *Bourse du travail* » – pour ce qui est de l'activité productive – et d'une « *Bourse des inclinations* » – pour gérer au mieux nos désirs et nos passions.

Allyre leva les yeux au ciel. Au moins, son opinion sur le sujet était claire ! Cela amusa Fortuné.

Le visage de Gérard s'illumina.

- Dites à votre Fourier de venir impasse du Doyenné dès qu'il aura une minute. Nous l'avons réalisé, son phalanstère, et notre Bourse des inclinations fonctionne à merveille ! déclara-t-il sans parvenir à contenir son rire.

Une autre personne avait suivi la discussion avec intérêt : Héloïse, qui retrouva son air malicieux pour demander :

- Mieux que dans ton « *camp des Tartares* », Gérard, il n'y a pas si longtemps ?

L'éclat de rire fut général, et Gérard ne répondit point, tout occupé qu'il était à reprendre son souffle. Même Théodore rit de bon cœur, expliquant à Fortuné que Labrunie, Gautier et

quelques amis s'étaient retirés, à l'été 1831, dans une maison de Montmartre et, la saison étant chaude, avaient décidé de vivre nus sous des tentes dans le jardin. Cela avait duré quelques semaines, avant que le commissaire de police ne leur ordonnât de mettre des caleçons. L'hiver mit fin à cette belle expérience. Ils avaient eu la chance d'éviter le tribunal.

- Savez-vous aussi que selon Fourier, continua Héloïse, le degré d'émancipation de la femme est la mesure de l'émancipation de la société en général ?
- Ah ! Vous connaissez cela ?!..., s'étonna Allyre.
- Je lis les journaux fouriéristes, répliqua-t-elle.
- Vous nous impressionnez toujours, chère Héloïse, sourit Gérard. Alors, à vous connaître, on peut penser que notre société est bien émancipée...
- Dites-moi, demanda Héloïse à Loubens, ignorant la réflexion de Labrunie, l'individu conservera-t-il sa liberté dans votre phalanstère, ou devra-t-il suivre le rythme de la communauté ?
- Tout y sera conçu pour une vie selon le goût et la liberté de chacun. À côté des salles où travailleront ceux qui le veulent – les tâches les plus rebutantes et les plus pénibles seront les mieux rémunérées – des cabinets seront aménagés pour des petites réunions ou pour ceux qui désirent s'isoler.
- Cela me va ! déclara Héloïse.

Labrunie resservit du vin à chacun pour fêter cette heureuse conclusion.

- Avez-vous lu la presse ces jours-ci ? interrogea Loubens après un moment.
- Ça y est, il va nous gêner la soirée ! dit Allyre en aparté.
- On juge les émeutiers républicains de l'an dernier, tout juste cinq ans après que le peuple ait chassé les Bourbons ! poursuivit Loubens. Ceux qui ont pris le pouvoir en juillet

1830 ont trahi leurs engagements ! Et le roi va passer la Garde nationale en revue mardi. Quelle fumisterie ! Il flatte la Garde pour qu'elle ne se retourne pas contre lui ! Il n'y a pas un bal de légion où il n'apparaisse pas ! Il veut faire croire que ce ramassis de boutiquiers est « *le bon peuple* », le vrai, celui qui « *entoure le trône* », et que les ouvriers et les artisans n'en sont que la lie. On a vu de quel côté se rangeait la Garde en juin 1832 : du côté de l'ordre public, quitte à verser le sang du peuple. Certains espèrent que notre roi aura droit mardi à un bon coup de fusil en pleine poire !

- Eh bien, mon ami... Tu n'y vas pas de main morte ! dit Gérard, le rire toujours aux lèvres.
- En tout cas, ajouta Héloïse, d'ici, il n'y aurait pas loin à aller pour le descendre de son trône. C'est tout droit après le bout de l'impasse !

Comme personne ne poursuivait, Labrunie se tourna vers Théodore :

- Avez-vous des nouvelles de notre chère Corinne ?
- En réalité, oui... Sa femme de chambre, inventa Théodore, nous a appris qu'un événement familial l'avait contrainte à partir précipitamment en province et...
- Sans prévenir ses amis ? demanda Gérard.
- Sans prévenir ses amis..., continua Théodore, et qu'elle serait de retour la semaine prochaine.

Héloïse lui jeta un regard surpris. Fortuné lui adressa un clin d'œil.

Depuis un moment, quelques-uns avaient rassemblé des branchages et des morceaux de planches et allumé un petit feu qui commençait à crépiter sagement.

Tout à coup, alors qu'il était en train de porter un morceau de pain à sa bouche, Fortuné arrêta son geste à mi-course et

demeura la mâchoire ouverte et les yeux dans le vide.

« *De retour la semaine prochaine* »... la revue de la Garde nationale, mardi... « *un bon coup de fusil en pleine poire* »...

Bon sang ! Se pourrait-il que Corinne soit mêlée à un projet d'attentat qui viserait mardi la personne du roi ? Fortuné sentit sa poitrine se comprimer. Si tel était le cas, reverraient-ils Corinne vivante ?...

Non, cela n'était pas possible... Il divaguait...

Un grand silence s'était peut-être fait après les derniers mots de Théodore, ou bien Fortuné n'avait-il rien entendu des paroles de ses camarades. Toujours est-il que lorsqu'il reprit conscience de l'endroit où il se trouvait, celles et ceux qui l'entourait étaient en panne de discussion. Il ne trouvait rien à dire lui non plus et adressa un regard sans expression à Gérard, qui frappa dans ses mains :

- Bon, je crois que nous avons tous besoin d'un petit air entraînant. Je vais voir où en sont nos musiciens. Allyre, tu prends ton violon ?

L'intéressé ne se fit pas prier et se leva, son étui à violon sous le bras :

- Y allons-nous pour une Saint-Simonienne<sup>5</sup> ? demanda-t-il.

Les rires et les huées fusèrent de tous côtés.

La nuit était tombée et des lampes à huile avaient été disposées sur des pierres et accrochées à des branches. Des petits groupes se formaient et se déformaient au gré des danses et des discussions. Après un moment, Théodore et Fortuné purent enfin se retrouver à l'écart. Fortuné demanda à lire la lettre, puis jeta un regard circulaire autour d'eux. L'apparition attendue ne se fit pas prier. Héloïse ne les avait sans doute pas quittés des yeux de toute la soirée. Elle s'assit à côté d'eux sans leur demander leur avis. Fortuné et Théodore, à la fois résignés et, d'une certaine manière, heureux de sa présence, la laissèrent

---

<sup>5</sup> Figure de contredanse dans laquelle le danseur change de partenaire.

**La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin**

faire. Elle découvrit la lettre de Corinne en même temps que Fortuné et eut un hochement de tête, comme pour dire : « *Hum, vous n'aviez pas de nouvelles, c'est bien ça ?...* »

*Théodore adoré, mon unique amour,  
J'apprends que tu as demandé à Vidocq de me  
retrouver. Ne t'inquiète pas, je me porte bien. Un  
événement imprévu m'a forcée à m'éloigner de  
Paris pour quelques jours, mais je serai de retour la  
semaine prochaine, telle que tu me connais et  
davantage apaisée, pour des raisons que je  
t'expliquerai.*

*Prie donc Vidocq de cesser ces recherches  
immédiatement. Merci de rassurer sur mon sort  
celles et ceux que tu verras.*

*Excuse-moi de t'avoir quitté si brutalement et de  
t'avoir laissé sans nouvelles. Je ne peux t'indiquer  
d'adresse où m'écrire car je suis contrainte de  
voyager un peu chaque jour.*

*Je te demande de me faire confiance et j'attends de  
tout cœur de me retrouver dans tes bras, comme le  
25 mai 1832 où tu sais.*

*Tu es mon doux, mon tout,*

*Corinne*

Fortuné relut la lettre puis regarda son ami :

- Comment sais-tu que Corinne en est bien l'auteur ?
- C'est son écriture. Et seuls elle et moi savons ce qui s'est passé le 25 mai 1832, ajouta-t-il en avalant sa salive.

Fortuné ne savait si son camarade évoquait ce souvenir avec joie ou avec tristesse. Il était à la fois rassuré de lire ces lignes apparemment écrites entre hier (date de leur rendez-vous avec Vidocq) et aujourd'hui, et aussi inquiet d'y trouver peu d'explications. Corinne l'avait-elle écrite en toute liberté ou sous

la contrainte ? Elle ne disait pas pourquoi elle s'était absentée sans prévenir personne, ni comment l'on pouvait la joindre, ni la date précise de son retour. Et elle ne parlait ni des lettres que Théodore avait découvertes dans son appartement, ni des dîners avec l'homme à la mèche blonde, alors qu'elle savait que Théo devait en être bouleversé. Craignait-elle d'en écrire trop si sa lettre tombait en de mauvaises mains ? Était-ce prudence de sa part ? Cette lettre avait un objectif précis : faire cesser les investigations de Vidocq, que Corinne semblait redouter. Fortuné réalisa que cela cadrerait parfaitement avec le soupçon qui avait surgi plus tôt dans son esprit et dont il ne savait que faire : l'idée que Corinne pût être partie prenante d'un complot contre Louis-Philippe.

Avant d'aller plus loin, il lui fallait éclaircir une question. Dans la lumière vacillante de la lampe à huile, indifférent à la musique et aux sons joyeux qui les entouraient, Fortuné fixa intensément ses deux amis :

- Par qui Corinne a-t-elle appris que nous avons lancé Vidocq à sa recherche ?

Théodore réfléchit tout haut :

- Qui sait que nous avons rencontré Vidocq ?

Fortuné regarda Héloïse. Elle n'exprimait aucun sentiment, ni de surprise (d'apprendre, par exemple, que Vidocq était maintenant concerné par cette histoire), ni de satisfaction (de constater que Fortuné et Théodore la mettaient dorénavant dans la confiance), ni d'autre sorte. Elle paraissait simplement calme et déterminée. Fortuné décida qu'il pouvait lui faire confiance, sans être sûr d'avoir vraiment le choix, et se mit à compter sur ses doigts :

- Gautier, les frères Roquebère,... Ba... Madame Durand, les personnes que Vidocq et ses hommes ont interrogées : Champoiseau, la femme de chambre, peut-être d'autres personnes de l'entourage de Corinne – avez-vous été interrogée par un homme de Vidocq, Héloïse ?

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Non, répondit-elle.
- ... Ajoutons Vidocq et ses hommes... et toute autre personne à qui ils ont pu parler et que nous ne connaissons jamais ! Il se peut aussi qu'une de ces personnes en ait parlé à une autre...

Cela pouvait faire finalement pas mal de monde. Fortuné reprit :

- Sans doute pouvons-nous rayer de la liste les frères Roquebère et Madame Durand, qui n'ont jamais vu Corinne et ne la connaissent pas... Restent Gautier, Champoiseau, la femme de chambre, et d'éventuels parents, voisins ou amis de Corinne que Vidocq aurait interrogés. Je ne crois pas Gautier malhonnête. Ou alors il faudrait vraiment qu'il entretienne avec Corinne des relations particulières pour nous tromper ainsi, et je ne le crois pas non plus.

Ils furent distraits par une agitation qui se transmettait d'un petit groupe à un autre, se rapprochant d'eux rapidement. Tout à coup, une forme humaine apparut dans le cercle de lumière que dessinait la lampe et s'affala à leurs côtés. C'était Champoiseau.

### Le piège est tendu

Il était plus de onze heures du soir. La nuit était là, mais la bande du Doyenné ne perdait pas de son entrain. Un feu de bois crépitait, à la lumière duquel certains dansaient encore. Gautier faisait partie des plus endiablés. Fortuné se demandait combien de temps les habitants de l'impasse du Doyenné allaient continuer à supporter ce tintamarre.

Champoiseau était assis sur un bloc de pierre taillée.

À ses pieds, son chien n'était troublé ni par l'ambiance, ni par les poules et les chèvres. Le vieil homme semblait bien fatigué, même si son sourire et son regard brillant, qui semblait pouvoir

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

à la fois suivre d'un œil les danseurs et regarder de l'autre ses interlocuteurs, manifestaient tout le plaisir qu'il avait d'être là.

Théodore était allé lui chercher du ravitaillement. Il fallait bien tout ce temps pour que lui et Fortuné se remettent de leur saisissement. Champoiseau était la dernière personne qu'ils s'attendaient à voir ici. La réapparition de Corinne les aurait peut-être moins surpris.

C'est par Caboche, l'imprimeur du journal de Labrunie, que Champoiseau avait découvert l'adresse de l'impasse du Doyenné. Comment avait-il trouvé Caboche ? Par Charles Lefebvre, qu'il était allé dénicher au Bureau Veritas. Lefebvre connaissait Caboche et ses liens avec Labrunie. Champoiseau avait tenté sa chance impasse du Doyenné avec succès...

– Monsieur Champoiseau, pourquoi nous cherchez-vous à cette heure tardive ? lui demanda Fortuné.

La question fit lever un œil au chien gris. Champoiseau regarda Héloïse, puis Fortuné et Théodore, comme pour demander s'il pouvait parler devant elle. Ils avaient été présentés l'un à l'autre quelques instants plus tôt, mais le vieil homme voulait être sûr de savoir à quoi s'en tenir. Un signe de Fortuné le rassura.

– Un homme de Vidocq est venu m'interroger, comme vous me l'aviez annoncé, répondit-il.

– Que lui avez-vous appris ? interrogea Théodore.

– Rien qu'il ne savait déjà, et ceci bien qu'il m'ait proposé de m'acheter toute information nouvelle concernant Melle Prévost.

– Quand vous a-t-il interrogé ? questionna Fortuné.

– Ce soir, il y a deux ou trois heures, chez Baratte.

– Et c'est donc ce que vous êtes venu nous annoncer ? poursuivit Fortuné. Cela pouvait attendre demain...

– Ce n'est pas tout. Quelqu'un dans le restaurant a dû entendre notre conversation, car on a jeté ceci sur ma

table.

Il déplia une boulette de papier sale sur laquelle était inscrit : « Tu revan<sup>6</sup> tro, vieil homme. Ferme ta gueule, sinon nous la fermeron pour toi. »

- Si jamais il m'arrivait malheur, ajouta Champoiseau, je voulais que vous sachiez que les murs de Baratte ont des oreilles et que l'homme à la mèche blonde y a des amis.
- Faut-il prendre ces menaces au sérieux ? demanda Héloïse.
- Vous savez, Mademoiselle, j'ai reçu plusieurs fois des menaces comme celles-ci, rétorqua l'intéressé. Je les ai toujours prises au sérieux mais elles ne m'ont jamais détourné de mon chemin. J'ai reçu des coups et j'en ai donné – il montra sa lourde canne dont le sommet ressemblait à une massue – et cela m'a rarement empêché de dormir. La nuit, mon chien veille sur moi.

L'animal en question se reconnut. Il releva la tête et regarda son maître.

- Pour le reste, conclut Champoiseau, je veillerai à éviter dorénavant ces messieurs de Vidocq. D'ailleurs, sauf votre respect, je ne les apprécie guère.

Fortuné commençait à se demander pourquoi les frères Roquebère et Gautier leur avaient recommandé si chaudement Vidocq. Représentait-il réellement un moindre mal par rapport à la Préfecture de police ?

- Dites-moi, Monsieur Champoiseau..., enchaîna Fortuné. Je vous l'ai déjà demandé, mais... pourquoi faites-vous tout cela pour Melle Prévost et nous ?

Le vieil homme demanda un verre de vin et s'empara d'un morceau de pain et d'une tranche de pâté qui traînaient encore sur la nappe. Il essaya deux fois de commencer une phrase. La troisième tentative fut la bonne :

---

<sup>6</sup> Revendre, dans l'argot de l'époque, signifie répéter à d'autres ce que l'on a appris d'une personne.

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Ma fille unique a été tuée par l'armée en juin 1832. Elle avait l'âge de votre amie. Elle n'a jamais été capable de porter une arme ni d'en vouloir à quiconque. Elle soignait des républicains retranchés rue Saint-Martin et a été fusillée dans une cour lorsque les soldats ont investi les lieux. À chaque fois que j'ai vu votre amie chez Baratte, j'ai cru revoir ma fille. Elles se ressemblent comme...

L'émotion empêcha Champoiseau d'achever sa phrase.

Les trois amis restèrent quelques instants sans dire un mot.

Fortuné obligeait son esprit à continuer de fonctionner, malgré la torpeur qui commençait à l'envahir. Qui avait donc alerté Corinne de l'enquête de Vidocq ? Il lui semblait peu probable que ce fût Champoiseau – ou alors, l'homme était un sacré menteur ! Théodore avait reçu la lettre de Corinne en fin d'après-midi, ce qui mettait hors de cause la personne qui, ce soir chez Baratte, avait écrit la boulette de papier. Cela réduisait donc le cercle des individus qui auraient pu prévenir Corinne – sauf à l'élargir en y introduisant d'autres personnes dont Vidocq leur apprendrait l'existence demain. Parmi les personnes susceptibles de l'avoir alertée, restait sa femme de chambre.

Fortuné insista auprès de Champoiseau pour qu'il retourne dormir chez lui au plus vite. Il alla chercher Allyre qui accepta de le raccompagner jusqu'au Palais Royal. Puis il exposa à Théodore et Héloïse ses réflexions sur le motif possible de la disparition de Corinne. Tous deux se récrièrent d'abord. Puis ils convinrent que cette hypothèse avait au moins le mérite d'expliquer l'étrange comportement de la jeune femme.

- Sans le savoir, poursuivit Fortuné, je crois que tu avais raison en parlant de la femme de chambre, Théo. C'est peut-être elle qui a prévenu Corinne que Vidocq était sur sa piste. Il y a un moyen de le savoir, en tout cas... Oui... Je pense que nous pouvons essayer de provoquer une réaction de sa part.

Comme ses deux compagnons le regardaient avec de grands yeux, il enchaîna :

- Théodore, acceptes-tu de signer une lettre pour Corinne, que tu remettras demain matin à sa femme de chambre sans autre explication ? Dans cette lettre, tu proposeras à Corinne un rendez-vous dimanche soir – laissons lui le temps de venir jusqu'ici si elle n'est pas à Paris – dans l'appartement du Doyenné, sans quoi – dis-lui bien – nous dénoncerons à Vidocq le complot dont elle fait partie.
- Pourquoi au Doyenné ? demanda Théodore.
- Parce que c'est un terrain neutre, qu'elle connaît et que nous connaissons, où l'on peut se retrouver tard le soir sans gêner grand monde et où elle et nous comptons de nombreux amis.
- Et si nous essayions plutôt de faire parler la femme de chambre ? poursuivit Théodore. Si ce que tu dis est vrai, elle sait où se trouve Corinne...
- Pas forcément, répondit Fortuné. Peut-être n'a-t-elle que le moyen de lui faire passer des messages par un intermédiaire. Et sans doute que, par fidélité à sa maîtresse, elle ne répondrait pas à nos questions. Non... Si nous voulons provoquer une réaction, je crois que nous devons tenter cette démarche. Le temps presse.
- Fortuné, tu as raison... Théodore réfléchissait tout haut. Nous ne devons pas dépendre de Vidocq. Prenons l'initiative, nous aussi, tant que cela ne met en jeu la vie de personne.

Fortuné alla interrompre Gautier au milieu d'une danse effrénée et lui demanda une feuille de papier, qu'il tendit à Théodore. En deux minutes, ils avaient rédigé un bref message que Théodore fit disparaître dans sa veste. Fortuné laissa le soin à son ami de raccompagner Héloïse chez elle lorsqu'elle le désirerait. Il les salua et regagna son appartement de la rue Grange-Batelière.

Sa nuit fut agitée. Il rêva d'Allyre combattant sur les barricades en juillet 1830. À ses côtés se tenait une femme symbolisant la Liberté guidant le peuple, telle qu'il l'avait admirée sur le tableau de Delacroix au Salon de 1831. La Liberté avait les traits d'Héloïse. Mais Fortuné ne se vit nulle part près d'elle.

Lorsqu'il se réveilla, il pressentit que Théodore et lui pourraient bien avoir davantage besoin des compétences d'Allyre dans cette histoire et qu'il serait utile de le mettre rapidement dans la confiance. Champoiseau aussi, d'ailleurs. Quant à Héloïse, ils lui demanderaient de rester sagement chez elle dimanche soir.

## **Retour rue du Pont Louis-Philippe**

Ce 25 juillet à quatre heures de l'après-midi, Vidocq ouvrit aux deux amis la porte de son bureau. Visiblement, il avait des choses à leur apprendre. De leur côté, Théodore et Fortuné avaient décidé de ne rien lui révéler au sujet de la lettre de Corinne et du rendez-vous qu'ils lui avaient fixé demain soir. Il serait toujours temps de le prévenir plus tard.

Après avoir demandé aux deux hommes s'ils avaient obtenu de nouvelles informations et s'être fait répondre par la négative (de même que lorsqu'il leur demanda s'ils avaient tenté de rentrer en contact avec des sociétés républicaines), Vidocq leur fit un point détaillé sur son enquête, en ne jetant un œil sur ses notes qu'à de brefs moments. La femme de chambre n'avait rien révélé à ses hommes – excepté le fait que sa maîtresse avait disparu de son domicile le soir où elle avait lu le mot de Théodore. Ils n'avaient pour l'instant pas plus d'informations sur l'existence que menait Melle Prévost, ni découvert de parents à elle – bien qu'ils sachent que sa famille était lyonnaise. Vidocq avait envoyé un homme se renseigner à Lyon. Il n'avait pas encore eu le temps de faire interroger les amis de Melle Prévost qui fréquentaient

l'appartement de MM. Rogier et Labrunie impasse du Doyenné. Il n'avait pas trouvé trace d'un homme à la mèche blonde dans le fichier de la Préfecture. En revanche, Pierre Champoiseau avait confirmé une description de l'homme qui correspondait à celle du républicain que connaissait Vidocq. Il s'agissait d'un nommé Damaisin, ami de Bergeron, un chef de section de la société des Droits de l'Homme accusé (puis finalement innocenté) d'avoir tiré sur Louis-Philippe en novembre 1832. Vidocq savait que Damaisin vivait à Paris dans une semi clandestinité, mais ignorait la nature précise de ses activités.

- Cet homme est-il dangereux et capable de ?..., commença Théodore avant qu'un signe de Fortuné ne l'interrompe.
- Capable de commettre un attentat le jour de la revue de la Garde nationale par exemple, M. Bonnefoy ?...
- Oui, ce genre de chose..., répondit Théodore en regardant ailleurs.

Vidocq réfléchit un instant, sembla se raviser et reprit son exposé :

- Si la femme de chambre est restée muette comme une carpe, notre visite au domicile de Melle Prévost n'a cependant pas été inutile. Dans ses latrines, nous avons trouvé ceci.

Il sortit d'une grande enveloppe un paquet de feuilles qu'il étala sur le bureau. Des tracts républicains.

- La plupart étaient en triste état. Quelques-uns sont encore à peu près intacts.
- Où avez-vous trouvé cela, dites-vous ? demanda Fortuné.
- Nous avons vidangé la fosse d'aisance de Melle Prévost, si vous voulez savoir. C'est une tâche que je recommande à mes hommes chaque fois que nous devons fouiller un domicile. Elle les force à prendre un bon bain ensuite, et cela ne leur nuit pas, je peux vous l'assurer... Bref, il apparaît que Melle Prévost a eu le temps de jeter quelques

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

papiers compromettants, très probablement lorsqu'elle est revenue chez elle, le soir du 11 juillet, après que M. Bonnefoy l'a surprise à la sortie de Baratte.

– Permettez ?...

Fortuné retourna quelques documents d'un doigt prudent.

– Nous les avons nettoyés comme nous avons pu, précisa Vidocq.

Fortuné et Théodore avaient sous les yeux ce qui ressemblait à un ancien ordre du jour adressé, sans doute en 1833, aux sections de la Société des Droits de l'Homme. On pouvait y lire : « La République a pris racine en France, et toutes les forces de nos aristocrates de bas étage ne suffiront pas à l'ébranler. Il y a un an, elle a été vaincue, aujourd'hui elle est plus puissante qu'avant le combat, car elle a acquis la force d'unité et de discipline qui lui manquait. Le gouvernement ne tend qu'à renfermer et resserrer les existences dans les limites que leur ont assignées les hasards ou les infamies de notre organisation sociale ; aux uns, la richesse, aux autres, la misère ; aux uns le bonheur oisif... » Fortuné tourna légèrement la tête vers Théodore, plongé lui aussi dans une lecture attentive. « ... aux autres la faim, le froid et la mort à l'hôpital ! Les larmes ne sont pas pour nous, elles sont pour nos ennemis ; car, après leur mort, il ne subsistera plus rien d'eux, qu'un souvenir de malédiction. Bientôt le bras du souverain s'appesantira, terrible, sur leur front ; alors, qu'ils n'espèrent ni grâce ni pardon ! Quand le peuple frappe, il n'est ni timide ni généreux, parce qu'il frappe non pas dans son intérêt, mais dans celui de l'éternelle morale, et qu'il sait bien que personne n'a le droit de faire grâce en son nom. Salut et fraternité. »

Vidocq eut un soupir mauvais :

– Vous imaginez ce qu'un tel texte, proclamé par un bon orateur, peut produire comme dégâts chez des esprits faibles ! Ces sociétés secrètes sont de vraies machines à émeutes ! Sous prétexte de l'intérêt des ouvriers, ces gens

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

mènent les entreprises à la faillite et les naïfs à la guerre civile !

Un autre document était un exemplaire de *L'Écho de la Fabrique*, journal des ouvriers de Lyon, en date du 4 mai 1834, juste après les émeutes sanglantes qui avaient secoué la ville. Le ton d'un passage était tout aussi décidé mais moins violent : « Nous avons assez souvent dit que ce n'est point d'une lutte permanente entre les différentes classes qui composent la grande famille sociale que doit sortir le triomphe de la cause des travailleurs [...]. Organes des ouvriers, si nous nous sommes souvent révoltés contre toutes les misères qui les assiègent, nous n'avons pas du moins cherché de remède contre ces misères en leur montrant les riches comme des ennemis à combattre jusqu'à ce que victoire s'ensuive. Les victoires achetées par le sang des citoyens, quel que soit le vêtement sous lequel le fer et le plomb des guerres civiles le fassent couler, le seraient trop chèrement pour nous. Loin donc que nous appelions la haine des travailleurs sur ceux que le hasard a faits leurs maîtres, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, nous les appellerons tous à une conciliation forte et durable ; nous leur dirons que pour tous il y aura paix et sécurité dès le jour où, comprenant enfin les droits et les besoins de l'homme social, de meilleures relations et une plus juste répartition des charges et des bénéfices de la production se seront établies entre les hommes de travail et les possesseurs de capitaux. »

Vidocq commença à s'impatienter. Son bureau n'était pas un cabinet de lecture.

- Ce que nous apprennent ces documents ainsi que la confirmation de l'identité de l'homme à la mèche blonde, messieurs, c'est que la piste républicaine semble la bonne, commenta Vidocq.
- Savez-vous où trouver Damaisin ? questionna Théodore.
- Mes hommes le recherchent activement, mais, curieusement, il est devenu invisible depuis quelques

jours.

- Que peut signifier la disparition de Melle Prévost, dès lors qu'il se confirme qu'elle est en relation avec des membres – ou des anciens membres – de la Société des Droits de l'Homme et qu'elle semble avoir pris la clandestinité en même temps que l'un d'eux ? demanda Fortuné, conscient qu'il s'aventurait en terrain dangereux. Et pourquoi disparaître juste après avoir découvert la lettre de Théodore ?

- Je l'ignore, répondit Vidocq.

Puis il ne dit plus rien pendant une minute. Il attendait sans doute que l'un de ses interlocuteurs fasse un faux pas. Il reprit enfin la parole :

- Messieurs, j'ai l'impression que vous souhaitez me révéler une information importante. Je vous en prie...

Son regard pénétrant était à l'affût du moindre geste. Les deux amis s'étaient mis d'accord à l'avance : si Vidocq cherchait trop à les questionner, ils ne lui révéleraient rien. Ils avaient convenu de ne pas lui demander lesquels de ses hommes étaient sur l'affaire et à qui précisément ceux-ci avaient parlé de Corinne. Vidocq aurait aussitôt deviné que Corinne les avait contactés.

L'ancien policier répéta :

- Disposeriez-vous d'un élément nouveau qui pourrait faire avancer nos recherches ?

Fortuné posa une autre question :

- Monsieur Vidocq, le portrait de Melle Prévost vous a-t-il été utile ?
- Non. Je pensais vous le rendre. Nous l'avons montré à quelques personnes sûres, dont certaines sont introduites dans des sociétés secrètes républicaines. Mais aucune d'elles n'a reconnu Melle Prévost et je préfère que son portrait ne soit pas trop divulgué. Cela pourrait avoir des effets contraires à ceux que nous souhaitons.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Comme ?..., demanda Fortuné.
- Comme de mettre Damaisin et ses complices sur leurs gardes, s'ils apprennent que quelqu'un s'intéresse à eux.

Vidocq sortit le portrait d'un tiroir de son bureau et le remit à Théodore. Fortuné n'était pas dupe. Il était sûr que Vidocq en avait conservé une copie. Ce dernier étendit ses bras sur le bureau.

- Messieurs, je viens de vous dire que j'ignorais toujours la raison de la disparition de Melle Prévost. En réalité, j'ai quelques doutes. En interrogeant leurs contacts, mes hommes ont appris que des républicains avaient été prévenus de se tenir prêts dans les prochains jours.
- Prêts à quoi ? s'obligea à demander Fortuné alors qu'il connaissait la réponse.
- À passer à l'insurrection armée si un coup fatal était porté contre Louis-Philippe. Cela signifie que certains envisagent un attentat prochain contre le roi ou d'autres personnalités de premier rang... sans doute mardi lors de la revue de la Garde. Il nous reste deux jours pour retrouver Melle Prévost, dont les sympathies républicaines sont maintenant évidentes, et Damaisin, avant qu'ils ne passent à l'action.
- Vous les croyez donc associés à un projet de complot ? demanda Théodore.
- De près ou de loin, oui, qu'ils poursuivent un but criminel lors du passage du cortège royal mardi, ou qu'ils aient un rôle plus en retrait concernant l'organisation de l'insurrection à Paris ou en province.

Théodore fixait le sol. Il releva la tête :

- Je ne crois pas Corinne capable de l'une ou l'autre de ces actions.
- Le contraire m'eut étonné, M. Bonnefoy. Mais je ne vois pas d'autre explication aux faits que nous avons

rassemblés.

- Que proposez-vous que nous fassions ? demanda Fortuné.
- D'abord, garder nos soupçons pour nous. Je vais me renseigner afin de savoir si la police possède des renseignements sur Melle Prévost.
- Allez-vous prévenir la Préfecture ?
- Je vous ai dit en quelle estime je la tiens. Elle ne nous sera d'aucune utilité dans un délai si court. Elle est au courant de rumeurs au sujet d'un attentat mardi et a reçu des lettres anonymes, mais elle ne possède à ma connaissance aucune information précise. Je peux essayer d'en savoir davantage, mais ce n'est pas ma priorité.
- ... Qui est ?..., poursuivit Fortuné.
- Qui est quoi ? l'interrogea Vidocq.
- Votre priorité : quelle est-elle ?
- Je vais mettre davantage de mes hommes sur la piste de Damaisin, promettre une belle récompense à ceux qui nous fourniront des informations sur un complot républicain et continuer d'interroger nos informateurs dans les sociétés secrètes.

Les trois hommes convinrent de se retrouver ici lundi matin à dix heures et se quittèrent, Vidocq ayant pris soin de se faire payer auparavant.

Après quelques dizaines de pas dans la rue du Pont Louis-Philippe, Fortuné se retourna, regarda derrière lui, puis s'adressa à son ami :

- Théo, il va falloir faire attention à nous. Vidocq se méfie.
- Que peut-il faire ?
- Je pense qu'il va prévenir rapidement la Préfecture, ne serait-ce que pour se couvrir. Et il va nous faire suivre.
- Et comment l'éviter ?

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Lorsque nous nous déplaçons, entrons quand nous le pouvons dans une boutique ou une cour à double issue et ressortons discrètement par une autre sortie.
- Bien. Je jouerai à ce petit jeu s'il le faut.
- Soyons sur nos gardes au moins jusqu'à demain soir. Il faut absolument éviter que Vidocq nous surprenne avec Corinne impasse du Doyenné... Peux-tu, demain, inviter Allyre et Champoiseau à se joindre à nous ?
- Avons-nous besoin d'eux ? demanda Théodore.
- Je ne pense pas que Corinne nous tendra un piège, mais on ne sait jamais ce qui peut se passer. Champoiseau, malgré son âge, est encore vaillant, surtout s'il a sa canne – dis-lui bien de venir avec sa canne. Dis-leur à tous deux de se tenir sur leurs gardes et de se méfier des hommes de Vidocq.
- Et si sa femme de chambre n'a rien à voir avec tout cela, nous attendrons Corinne en vain demain soir...
- Nous le saurons demain.
- Et Allyre et Champoiseau... Je leur dis quoi ?
- Ce que bon te semble, conclut Fortuné.

Les deux amis s'étaient quittés. Fortuné souhaitait retourner à Veritas traiter des courriers. Il était sûr d'y trouver encore Charles Lefebvre, avec qui il avait toujours plaisir à discuter une fois le gros des employés parti. Mais il n'eut pas le loisir d'arriver jusqu'à la place de la Bourse. Il s'entendit héler par une silhouette qui sortait du 2 rue Vivienne :

- Hep, jeune ami !

Gautier quittait la galerie Colbert, avec sa longue chevelure qui lui donnait un air ardent et farouche. Il salua Fortuné chaleureusement et l'invita à s'installer dans un café tout proche. Ce dernier connaissait bien la galerie Colbert qui exposait de nombreux peintres romantiques, dont un certain Achille Devéria

qui, en 1829, avait réalisé l'emblème de Veritas : une femme symbolisant la vérité sortant nue d'un puits. Ils parlèrent de Devéria, que Gautier fréquentait, et bien sûr de Corinne. Gautier s'excusa d'être resté à l'écart la soirée précédente. « J'avais besoin de dessiner », dit-il simplement. Il sourit aux anges en apprenant de quelle utilité avaient été son portrait de Corinne et son introduction auprès de Mme Durand. Il fut assez fasciné par le personnage de Champoiseau et posa plein de questions sur Vidocq, comme s'il se documentait pour en faire lui aussi un personnage de roman. Fortuné se garda de lui parler du rendez-vous fixé demain à Corinne. Un poète et artiste romantique était la dernière personne qu'il souhaitait convier à une telle rencontre.

### **Les morts du Doyenné**

Après une messe dimanche matin 26 juillet, Fortuné avait passé le début d'après-midi à écrire à sa famille, lui racontant ses rencontres avec Gautier, Labrunie, Balzac et Vidocq, tout en brochant autour une histoire pas toujours conforme à la réalité. Il avait rejoint en milieu d'après-midi sa salle de combat favorite, comme il le faisait souvent le dimanche. Il avait pratiqué la canne avec force et application, cherchant à trouver le juste équilibre entre concentration et débauche d'énergie qui l'aiderait à faire face à l'imprévu à venir. Avant de ressortir de chez lui en fin d'après-midi, il prit la précaution de regarder par sa fenêtre s'il apercevait un homme de Vidocq en faction. Beaucoup de monde passait dans la rue pour quitter le boulevard ou s'y rendre. Il ne distingua rien qui put ressembler à un homme de Vidocq. Il choisit dans son armoire une redingote et un chapeau qu'il portait rarement, sortit et prit la rue Grange-Batelière vers le boulevard, qu'il traversa pour rejoindre la place de la Bourse. Il emprunta la rue Vivienne, traversa la cour des frères Roquebère puis la galerie Vivienne jusqu'à la rue Neuve des

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Petits-champs. Certain de n'avoir pas été pris en filature, il retrouva Théodore dans un restaurant de la rue Saint-Honoré. Chez lui, Fortuné avait pris soin de charger un petit pistolet. Théo s'était muni d'une courte dague. Lui aussi pensait n'avoir pas été suivi.

Il était environ neuf heures du soir lorsque les deux amis retrouvèrent Champoiseau – armé, lui, de sa canne-bâton – et Allyre place du Carrousel. Un bref conciliabule, puis ils se séparèrent afin de contrôler les abords de l'impasse du Doyenné : Fortuné et Théodore emprunteraient la rue du Carrousel pour rejoindre le fond de l'impasse par le Manège des Écuries du Roi ; Allyre et Champoiseau suivraient la rue du Doyenné afin d'entrer dans l'impasse par sa voie naturelle. Dans la cour du numéro 3, ou plus sûrement dans l'appartement du premier étage, ils espéraient tous retrouver Corinne.

Théodore et Fortuné eurent beau avancer prudemment dans la rue du Carrousel, ils n'observèrent rien d'anormal, pas plus que dans l'ancien manège. Lorsqu'ils passèrent la tête dans l'impasse, ils virent d'abord un tombereau qui stationnait devant un bâtiment du côté pair et dont les conducteurs étaient occupés dans les étages à vider des fosses d'aisances.

Puis ils eurent deux surprises.

Tout d'abord, aucune lumière n'éclairait les grandes fenêtres du premier étage du numéro 3. Ensuite, parmi les rares passants qui déambulaient dans la lueur du jour tombant, ils aperçurent Champoiseau qui s'avavançait d'un pas traînant à l'autre bout, s'appuyant sur sa canne.

– Mais que fait le vieil homme ? s'interrogea Théodore. Où est Allyre ?...

Son compagnon le retint par la manche :

– Attends ! Regarde, Champoiseau nous a vus. Il ne nous fait pas signe. Il doit se passer quelque chose...

Arrivé à la hauteur du numéro 3, Champoiseau obliqua à droite

et disparut dans la cour.

Théodore sortit sa dague et dit :

– Je ne comprends rien à ce qui se passe, allons-y !

Fortuné ne relâcha pas la pression sur le bras de son compagnon :

– Théo, il y a des moments où il faut faire confiance à ses amis.

Mais le jeune homme, sa dague dissimulée dans sa manche, surgissait de sa cachette et s'engageait dans l'impasse.

– Réfléchis bien à ce que tu fais ! lui dit une dernière fois Fortuné.

Ne pouvant le laisser aller seul, il s'apprêtait à le suivre lorsque, tout à coup, Théodore fit demi-tour et regagna son abri sans un mot. Tous deux se remirent à l'affût. La lanterne municipale commençait à dispenser plus de lumière que le jour. Cela faisait trois ou quatre minutes que Champoiseau n'avait pas réapparu et Allyre restait invisible. Théodore regarda son ami :

– J'ai assez fait confiance. Maintenant, j'y vais.

Et il se dirigea vers le numéro 3.

Fortuné le retrouva aussitôt, lui enjoignant de marcher le plus près possible des bâtiments des numéros impairs :

– Si l'on nous observe de là-haut, dit-il en désignant le premier étage, au moins ne nous faisons pas trop remarquer !

Ils parvenaient juste au porche de la cour du 3 lorsqu'ils se heurtèrent à Champoiseau qui sortait et s'adressa aussitôt à eux :

– Chut ! La cour était surveillée. Mais maintenant, la voie est libre. Il n'y avait personne d'autre que cet énergumène.

Il pointa le menton en direction d'un corps étendu en bas des marches qui menaient à l'entrée.

– J'ai fouillé toute la cour et j'ai visité la cage d'escalier, précisa le vieil homme.

Allyre les avait rejoints. Après un rapide coup d'œil, il regarda ses trois acolytes avec un grand sourire :

- Champoiseau a flairé que quelqu'un pouvait nous attendre dans la cour. Il m'a convaincu qu'un vieux demi-solde<sup>7</sup> pouvait paraître assez inoffensif pour ne pas éveiller le soupçon et être assez robuste pour faire le coup de poing en cas de besoin.
- Champoiseau ! Vous avez servi sous l'empereur ! Vous cachez bien votre jeu ! s'exclama Fortuné.
- Comme la plupart de mes congénères, répondit le vieil homme en écartant son manteau. On distinguait dessous un ancien uniforme de l'Empire.

Il reprit :

- La cour m'a d'abord semblé vide. Je me dirigeais vers l'escalier quand une ombre a surgi de je ne sais où. L'homme m'a demandé où j'allais. Ma réponse l'a frappé d'abord à l'estomac puis à la nuque, ajouta-t-il avec un clin d'œil en montrant sa canne. Et j'ai trouvé ça glissé dans sa ceinture.

Il montra un poignard.

- Mais... s'il s'était agit d'un locataire de l'immeuble ? demanda Fortuné.
- À l'armée, j'ai appris qu'on frappe d'abord et qu'on pose les questions ensuite, répondit Champoiseau.

L'homme en question commençait à retrouver ses esprits. Le demi-solde sortit un grand mouchoir sale de l'une de ses poches et le lui enfonça profondément dans la bouche. Il réfléchit tout haut :

- Je pense que ce gars surveillait la cour. S'il avait vu entrer quelqu'un correspondant à la description de Monsieur Bonnefoy, il aurait immédiatement donné l'alerte à ses complices.

---

<sup>7</sup> Officier de l'armée de Napoléon, rendu à la vie civile après la chute de l'Empire.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Cela confirmerait donc qu'ils nous ont précédés et qu'ils nous attendent au premier étage, dans l'obscurité, dit Fortuné. À moins qu'ils n'aient allumé quelques chandelles. Mais on voit mal de la rue, et il est trop risqué d'aller observer depuis en face.

Il comprenait de moins en moins les intentions de Corinne et s'inquiétait sérieusement de ce qui allait advenir. Quelle surprise les attendait à l'étage ?

- Combien sont-ils à nous attendre là-haut ? demanda Théodore, pressant sa dague sous la gorge de l'homme. Si vous essayez de crier, vous n'en aurez pas le temps.

Champoiseau tira un peu sur le mouchoir. Les yeux de l'homme pleuraient de suffocation et peut-être aussi de peur. Il dit qu'il y avait un homme et une femme, mais qu'il ne les connaissait pas.

- Le gars est-il brun avec une mèche blonde ? interrogea Champoiseau.

L'homme réfléchit un instant. Il fit une grimace et du sang perla sur la lame effilée de la dague. Théodore avait donné un léger coup de poignet. L'homme fit oui de la tête.

- Sont-ils armés ? demanda Fortuné.

L'homme fit non de la tête. Lorsque la dague ouvrit une nouvelle blessure, il grommela quelque chose, les yeux paniqués.

- Quoi ? insista Fortuné.
- Damaisin a un couteau, répéta l'homme.

Fortuné et Théodore s'engagèrent prudemment dans l'escalier, laissant Allyre et Champoiseau faire le guet en bas, prêts à grimper en cas de nécessité. Fortuné marchait en tête. Il tenait par le collet l'homme encore un peu assommé et lui enfonçait légèrement sa dague dans le dos. L'obscurité gagnait rapidement du terrain. Heureusement ou malheureusement, Labrunie, Rogier, Gautier et leurs amis avaient sans doute envahi ce soir

un théâtre, un restaurant ou un bal public. Fortuné avait pensé trouver ici un terrain neutre et sûr pour leur rendez-vous. Au lieu de cela, un appartement plongé dans le noir les attendait.

Au premier étage, la porte n'était pas fermée. Une simple poussée la fit s'entrouvrir. Fortuné n'y voyait goutte, mais il connaissait maintenant les lieux. Tout en étant attentif au moindre bruit ou à la moindre clarté et en essayant de protéger son dos du mieux qu'il pouvait, il menait en silence l'homme vers le grand salon, lui rappelant par de petits coups de dague que sa vie ne tenait qu'à un fil.

À l'entrée de la vaste pièce, Théodore dit tout bas à Fortuné :

– Corinne est là, je sens son parfum.

En prenant garde de faire craquer le moins possible les lames du parquet, Fortuné passa la tête à travers la porte du salon. L'obscurité était entière et le silence impressionnant. Combien étaient-ils ? Où étaient-ils ? Où était Corinne ?

Par un mystère que l'on ne s'expliquait pas, Théodore possédait depuis l'enfance un odorat et une ouïe très aiguisés. Il avait à plusieurs reprises étonné Fortuné lorsqu'ils vivaient en Bretagne, parvenant par la patience et grâce à la finesse de ses sens à attraper à la main des taupes, des lapins et des chats sauvages qui échappaient aux autres enfants.

Théodore resta à l'affût. Fortuné craignit que l'homme n'en profite pour dévaler l'escalier. Il appuya plus fortement la dague, sur sa gorge cette fois.

On entendait seulement le tic-tac d'une pendule perchée quelque part dans la pièce. Cela faisait maintenant plus de cinq minutes qu'ils restaient ainsi, immobiles et silencieux tous les trois. Théodore se tourna lentement vers son camarade et chuchota d'une voix presque inaudible :

– Je crois qu'il y a du monde à droite.

Tout à coup, dans un léger bruit de tissu, une silhouette s'approcha de l'une des grandes fenêtres ouvertes, à gauche. La lanterne de l'impasse projeta sur elle une faible lumière. C'était

une femme. C'était Corinne.

Elle prononça doucement le prénom de son amant lorsqu'elle le vit se diriger vers elle et fit deux pas vers lui. Ensuite, tout alla très vite. Un homme apparut derrière Théodore et lui porta un coup à la tête. Théo demeura à moitié assommé, se retenant à la rambarde. Corinne s'accrocha à lui, mais un autre homme s'empara d'elle. Théo se redressa. Le premier homme lui porta un autre coup, cette fois-ci en plein visage et si violent que le jeune homme bascula sans un mot par la fenêtre. Corinne cria : « Théodore ! »

Fortuné ajusta la première silhouette avec son pistolet et fit feu. Sa main ne trembla pas. L'homme poussa un cri et tomba en avant, heurtant Corinne qui continuait à se débattre. L'autre, celui qui la maîtrisait, se débarrassa d'elle en lui portant un coup à la tête. En bas, on entendit Allyre crier « Fortuné ! » et grimper quatre à quatre les marches de l'escalier. Fortuné voulut se jeter sur l'homme près de la fenêtre, mais il fut violemment projeté sur sa gauche par un troisième qui avait surgi du côté droit et se précipita dans l'escalier, se heurtant violemment à Allyre. Fortuné se remit sur pieds et courut vers Corinne qui tremblait de tout son corps, mais ne semblait pas blessée. L'homme qui l'avait agressée n'attendit pas son reste, traversa le salon et le couloir en se repérant à la faible lumière qui grandissait depuis la cage d'escalier, et dévala lui aussi ce dernier. Fortuné se lança après lui. Il entendit une bousculade, une chute, des pas à nouveau, puis une voix forte crier :

– Rendez-vous, nous sommes armés !

Cette voix, il la reconnut. Ce n'était ni celle de Champoiseau, ni celle d'Allyre. C'était celle de Vidocq.

Quatre ou cinq coups de feu claquèrent au milieu de cris, puis un dernier cri et une dernière détonation. Fortuné, parvenu en bas, vit un corps étendu devant les marches et un autre plus loin.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Tous deux semblaient sans vie. Il mit les bras en l'air pour ne pas être pris pour cible et s'avança. Il apprendrait plus tard que l'homme devant la porte avait été tué par deux balles et que l'autre, seulement blessé, avait sorti un pistolet avant d'être achevé par Vidocq. Une mèche blonde se distinguait entre le sang et le brun de sa chevelure. Il était grand et fortement charpenté. Même mort, il semblait encore imposer la force et le respect.

Dans l'impasse, des lampes s'allumaient à différents étages. Plusieurs silhouettes s'approchèrent des corps et commencèrent à les fouiller consciencieusement, sous l'œil attentif de Vidocq. Celui-ci avait reconnu Fortuné, qui ne trouva pas d'autre geste que de serrer la main qu'il lui tendit. Il chercha des yeux Allyre et Champoiseau, qu'il ne vit pas. Ils étaient sans doute remontés trouver Corinne.

Sur le pavé de l'impasse, sous les fenêtres du numéro 3, un corps reposait, la tête fracassée, méconnaissable, baignant dans une mare de sang aux pieds de quelques personnes dont M. Marut de Lombre, commissaire de police du quartier des Tuileries, locataire du numéro 6, qui avait attendu que le quartier retrouve son calme avant de sortir dans la rue.

Fortuné s'approcha de l'attroupement et fut rejoint quelques instants plus tard par Vidocq, qui lui déclara, tout en évitant de s'approcher du commissaire :

- Je suis désolé pour votre ami Monsieur Bonnefoy. Je dois signaler son décès à la Préfecture, ainsi que celui des trois républicains qui ont trouvé la mort. Mes hommes viennent de visiter l'appartement et ont en effet trouvé un troisième cadavre. J'imagine que vos deux autres amis, le vieil homme et le polytechnicien, ont emmené la demoiselle à l'abri. Savez-vous où elle se trouve ?
- Non, je l'ignore.

Comment Vidocq savait-il qu'Allyre était polytechnicien ?  
Comment l'avait-il identifié ?

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Mes hommes ont fouillé tous les étages..., continua-t-il. Et je ne vois pas comment vos *amis* – il insista sur le terme – auraient pu sortir par l'impasse. Je les aurais vus... Je vous demanderai de passer avec Melle Prévost à mon bureau, demain à la première heure, afin de me faire le récit de cette soirée. Je serai obligé de faire un rapport à la Préfecture, bien que ces messieurs, tous aussi compétents que celui que vous voyez là – il désigna Marut de Lombre –, estiment que ce que je fais est de la « contre-police ». Ils vous interrogeront sur ce qui s'est passé là-haut. Si toute cette histoire couvrait un projet d'attentat contre le roi, ils voudront s'assurer qu'il n'y a plus aucun risque pour la revue de la Garde nationale après-demain. Je n'exclus pas qu'il reste des complices en liberté. Je vous fais confiance, Monsieur Petitcolin. Présentez-vous demain chez moi à la première heure, avec Melle Prévost.
- Bien, Monsieur Vidocq, nous y serons... C'est la femme de chambre qui vous a renseignés, n'est-ce pas ?
- Oui. Nous lui avons promis une récompense pour toute nouvelle information. C'est une méthode critiquable, mais vous lui devez une fière chandelle. Cette jeune écervelée nous a transmis une copie de votre dernier mot à sa maîtresse. On croit que ce qui fait la bonne police, c'est l'intelligence et la connaissance de l'être humain. On se trompe. C'est de savoir recruter et récompenser de bons indicateurs.

Plusieurs gardes nationaux étaient arrivés sur les lieux, ainsi qu'un sergent de ville et deux inspecteurs de la « Brigade du Château » qui protégeait les Tuileries, venus s'informer des événements. Le commissaire estima le moment venu de prendre les choses en main et commença à faire disperser les curieux et à organiser l'enlèvement des corps. Vidocq et ses hommes interrogeaient encore discrètement quelques voisins, en quête d'informations sur Corinne. Fortuné prit le temps de s'éloigner

pas à pas, et, après s'être assuré que personne ne le surveillait, fila en direction de l'escalier du numéro 3.

Il ne s'arrêta pas à l'étage de l'appartement de Rogier et Labrunie, mais à celui de l'étage supérieur, et frappa. La porte s'entrebâilla. Ce n'est pas la femme âgée qui habitait là qui lui ouvrit, mais un Allyre boitant un peu et arborant un beau coquard à l'œil gauche, sur lequel il pressait un tissu humide. Fortuné fut rassuré de le trouver vivant et en bonne santé.

Ils avaient pris la précaution, la veille, de frapper à cet étage et avaient convaincu la propriétaire, avec beaucoup de patience, de ronds de jambe et d'histoires abracadabrantes, de leur ouvrir la porte si d'aventure ils avaient besoin, tard ce soir, de trouver un endroit calme pour « une jeune amie de Gérard revenue d'un long voyage. » Comble de chance, la vieille dame était sourde. Elle ne se plaignait jamais du tumulte organisé par ses voisins du dessous, et ce soir, elle avait à peine entendu les coups de feu, les cris et les cavalcades dans l'escalier. Il faut dire aussi que Labrunie l'emmenait parfois au théâtre – où elle n'entendait pourtant guère mieux –, ce qui fait malgré tout qu'elle l'estimait grandement. Lorsque les hommes de Vidocq avaient frappé chez elle il y a quelques minutes, elle était allée leur ouvrir en robe de chambre et les avait poliment mais fermement mis à la porte. La joie de Fortuné fut à son comble lorsque, sur le canapé du petit salon, il aperçut Corinne qui tantôt pleurait, tantôt parlait, tantôt serrait contre son cœur l'homme qu'elle aimait : Théodore Bonnefoy.

## **Retrouvailles**

Corinne peinait encore à croire que l'homme qu'elle tenait dans ses bras était bien Théodore, mais Fortuné, lui, n'en doutait pas. Lorsque, dans la cour du numéro 3 il y a une heure environ, il avait vu l'homme de Damaisin retrouver ses esprits et se

redresser, celui-ci lui avait rappelé la grande silhouette de Théodore débarquant d'un cabriolet dans cette même cour, le soir du 17 juillet. Redoutant ce qui pouvait arriver à l'étage, Fortuné avait alors demandé à Théodore de se dévêtir, et à l'homme, sous la menace de son pistolet, de revêtir les habits et le chapeau de Théodore. Leur corpulence et leur stature étant semblables, on pouvait, dans l'ombre, se méprendre sur leur identité.

Quand, après avoir attendu plusieurs minutes dans l'obscurité et le silence à l'entrée du grand salon selon les instructions de Théodore, ils virent apparaître Corinne près de la fenêtre, Fortuné retint son ami d'un geste vif et, d'un léger coup de dague dans le dos, força l'homme à avancer vers elle. Dans la bousculade qui s'ensuivit, Théodore fut assommé d'un coup de poing dans l'estomac par Damaisin qui venait de projeter Fortuné contre un mur et qui, deux secondes plus tard, comme un oiseau de proie, tomba de tout son poids sur Allyre qui grimpait l'escalier.

Théodore venait sans doute de raconter ce qu'il savait à Corinne, car elle semblait commencer à croire réellement en sa « résurrection ».

Fortuné se laissa tomber dans un fauteuil comme une masse. Allyre était allé chercher à l'étage du dessous des choses à manger et à boire. Champoiseau avait disparu. Quand Allyre revint les bras chargés de victuailles, il apprit à Fortuné que, après avoir salué Corinne, le vieil homme avait préféré retourner chez lui, même à cette heure tardive, afin de dormir tranquille. Fortuné se dit qu'il était temps de faire de même, mais une extrême fatigue et une grande nervosité l'en empêchaient. Il avait déjà assisté à la mort brutale d'un homme, mais il n'en avait jamais encore été l'auteur. Malgré tout, il ne pensait qu'à deux choses : que le plus gros de cette histoire était maintenant terminé – même s'il restait des détails à éclaircir – et

qu'il se reposerait bien volontiers dans les bras d'Héloïse.

Il fut touché par la discrétion de Champoiseau, qui venait de se retirer alors qu'il s'était tant démené pour retrouver la trace de Corinne et de Damaisin. Il retournerait chez Baratte pour le remercier. Entre lui, le demi-solde, Théodore et Allyre, il sentait grandir la camaraderie particulière qui naît d'une épreuve traversée ensemble.

Allyre lui fit le récit rapide du moment où la bande de Vidocq, qui surveillait le numéro 3 depuis un moment, perchée dans l'immeuble d'en face, s'invita dans la partie et alla se présenter à Champoiseau qui reconnut sans grand plaisir l'homme qui l'avait interrogé chez Baratte. La situation ne se prêtait alors pas aux discours. Vidocq leur apprit qu'il y avait là-haut Corinne et trois hommes. Pour le convaincre de ne pas monter, Allyre – qui craignait que Vidocq ne déclenche un carnage – prétendit que Théodore était resté en embuscade dans l'escalier. Tous convinrent de se cacher dans les différents recoins de la cour afin de cueillir le gibier lorsqu'il redescendrait, ou d'être prêts à monter en cas de besoin. On connaît la suite.

Vidocq était-il déjà là lorsque Corinne, Damaisin et les deux hommes de main étaient arrivés ? Si oui, pourquoi ne leur avaient-ils pas sauté au collet ? Peut-être voulaient-ils voir comment les retrouvailles allaient se passer et était-ce le comportement de Champoiseau qui les avait décidés à intervenir ?

Corinne était brune comme Héloïse, mais avec des yeux marron et une peau plus mate.

Elle tira Fortuné et Allyre de leur discussion :

– Sont-ils morts ? Questionna-t-elle.

Une belle plaie ornait sa pommette gauche, fruit de la lutte récente à l'étage du dessous.

Fortuné la raccompagna jusqu'au canapé que Théodore n'avait pas quitté et s'assit en face d'eux.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Combien étaient-ils à vous accompagner ? interrogea-t-il doucement.
- Damaisin et trois autres hommes, répondit-elle.
- Ils ont été tués tous les quatre. Le premier par l'un de ses complices, le second par moi, le troisième et Damaisin par Vidocq et ses hommes.

Corinne s'écroula en sanglots. Sans doute que la tension et la fatigue accumulées ces derniers jours et ces dernières heures, ainsi que la mort brutale d'hommes qu'elle connaissait, avaient raison de ses dernières défenses.

- Pourquoi avez-vous prévenu Vidocq, alors que je vous avais priés de le tenir à l'écart ? demanda-t-elle après un moment avec un regard dur.
- Nous nous en sommes gardés, selon tes consignes, répondit Théodore. C'est ta femme de chambre qui l'a informé de notre rendez-vous en lui transmettant une copie de ma lettre.
- Ah ! La peste ! Je lui faisais confiance... Heureusement que je ne lui avais pas indiqué où je me cachais !
- Comment pouvait-elle alors vous joindre ? questionna Fortuné.
- Elle savait où trouver un messenger de Damaisin.

Corinne ne semblait pas encore prête à répondre aux nombreuses questions que Fortuné souhaitait lui poser. Il patienta un peu. Il fit bien, car elle voulait encore éclaircir une chose.

- Qu'avez-vous convenu avec Vidocq et avec la police ?
- Avec la police, rien, dit Fortuné, car je me suis retiré avant qu'ils m'interrogent. Je pense qu'ils remonteront ma piste jusqu'au bureau Veritas et que cela fera là-bas grande impression. Vidocq m'a demandé de passer demain à la première heure à son bureau. Il veut aussi vous voir.
- Et moi ?..., demanda Théodore.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Toi, tu n'es pour l'instant qu'un cadavre ! répondit Fortuné. Il faudra aller déclarer demain à la Préfecture que tu es bien vivant...

Il attendit un long moment avant de demander à Corinne :

- Quelles étaient vos intentions, à vos amis et vous-même, en nous retrouvant ici ?

Corinne se tourna vers Théodore :

- Damaisin n'était pas un ami, sanglota-t-elle. Jamais je ne l'aurais guidé ici si j'avais pu imaginer ce qu'il en résulterait. Il prétendait qu'il voulait seulement te parler. Il se disait convaincu que, si tu me retrouvais, tu abandonnerais ton projet d'aller trouver la police... Tout à l'heure, ne sachant pas bien combien vous étiez, il m'a demandé de t'attirer à la fenêtre afin qu'un de ses hommes t'assomme. Il restait caché dans l'ombre pour le couvrir...
- Il comptait peut-être te retenir prisonnier jusqu'à mardi, ajouta Fortuné.
- Et toi, demanda Corinne à Théodore, comment as-tu su qu'un événement grave se préparait pour mardi ?
- Par d'heureuses circonstances, le vieil homme que tu as vu tout à l'heure nous a mis sur la piste de Damaisin et de la société des Droits de l'Homme. Et c'est en réalisant que l'hôte du château voisin – Théodore désigna de la tête les Tuileries au bout de l'impasse – passerait en revue la Garde nationale mardi et en lisant dans ta lettre que tu reviendrais la semaine prochaine « pour des raisons que je t'expliquerai », que Fortuné s'est douté de quelque chose.
- Êtes-vous membre de la société des Droits de l'homme ? demanda ce dernier.
- Oui, je suis toujours membre d'une section, même si Thiers les a pour la plupart décapitées l'an dernier... la même que Damaisin... Lorsqu'il m'a demandé de m'approcher de la fenêtre, poursuivit Corinne en

enfouissant sa tête entre ses mains, j'ai obéi en lui faisant confiance. Nous avons cru entendre un bruit et nous nous sommes méfiés, car l'homme qui attendait en bas devait siffler trois fois si Théodore était seul et sans arme, et il n'avait pas sifflé... Peut-être Damaisin a-t-il été pris par la colère ? – par la panique, je ne crois pas. Peut-être avait-il le projet de se débarrasser de Théodore ?, auquel cas j'ai été bien naïve.

Fortuné était troublé qu'une si jolie femme, dont le regard exprimait le courage et la bonté, veuille attenter à la vie du roi. Il avait été impressionné de la même façon il y a trois jours par la détermination de Zoé et Allyre Bureau.

- Quel était votre projet pour mardi, lorsque Louis-Philippe passera en revue la Garde nationale ? demanda-t-il.
- Sauver le roi, malheureusement, répondit Corinne.

Fortuné, Théodore et Allyre se regardèrent.

- ... sauver ?..., commença Fortuné.
- ... le roi ?..., continua Allyre.
- ... malheureusement ?..., conclut Théodore.
- Eh bien oui ! confirma son amante d'un air étonné.
- Nous ne nous comprenons pas, ou bien tu plaisantes, Corinne ?..., reprit Théodore.

Fortuné restait silencieux, comprenant que les heures à venir risquaient de n'être pas aussi paisibles que ce qu'il avait espéré.

- Le but de Damaisin n'était-il pas d'attenter à la vie du roi après-demain ? demanda-t-il.
- Non ! C'était de lui éviter la mort ! Que croyiez-vous ?... Ah, je comprends maintenant les termes mystérieux de ta lettre, Théo ! Mais vous faites erreur, tous, depuis le début ! Comment avez-vous pu penser ?... Théo...

Devant l'impassibilité des trois hommes, Corinne se calma peu à peu. Ceux-ci se calèrent, Théodore dans le canapé et Allyre et

Fortuné dans leur fauteuil, pour écouter la suite.

- Il y a trois semaines environ, poursuivit Corinne, j'ai reçu une drôle d'invitation de l'une de mes amies. Elle m'a proposé de passer la nuit dans une chambre voisine de celle qu'elle occupe dans un garni. Elle recevait ce soir-là un ouvrier-lampiste dont elle est amoureuse, Victor Boireau. Connaissant mes amitiés républicaines, mon amie me promettait des révélations extraordinaires, si j'avais l'oreille assez fine pour surprendre leur conversation à travers la cloison. Elle le fit boire et lui fit toutes sortes de galanteries. La cloison qui nous séparait était si fine que j'entendais en effet leurs paroles. Et, au milieu de la nuit, j'entendis ce Victor lui répéter ce qu'il avait déjà dû lui dire : que l'une de ses connaissances était impliquée dans un projet de machine infernale destinée à tuer Louis-Philippe. L'attentat aurait lieu mardi, lors de la revue de la Garde nationale et il pria mon amie de ne pas s'y rendre. Elle fit celle qui souhaitait la mort du roi et essaya de le questionner davantage, à moitié effrayée, à moitié amusée. Mais il ne lui apprit rien de plus. Quand il fut reparti le lendemain matin, je demandai à mon amie l'adresse du lampiste pour la confier à Damaisin. Deux jours plus tard, Damaisin m'apprenait qu'il ne souhaitait pas entrer en relation avec Victor Boireau. Il ne voulait pas risquer de tout gâcher en rencontrant cet homme qui, ensuite, pouvait alerter ses complices. Il m'a demandé d'essayer d'obtenir de Boireau, par l'intermédiaire de mon amie, la réponse à trois questions : pour qui agissaient-ils ? Quel était l'endroit où la machine infernale devait exploser ? Et quand et comment devait-elle être acheminée sur place ? Vous pensez bien que lorsque j'ai transmis ces questions à mon amie, elle a refusé en bloc. Elle ne se sentait pas suffisamment en confiance avec Boireau pour les lui poser. Même sous l'emprise de l'alcool, il conservait la tête assez

froide et se méfierait rapidement.

Fortuné risqua une question :

- L'intention de Damaisin était-elle de faire échouer ce projet, ou bien d'évaluer ses chances de réussite pour le soutenir s'il avait des chances d'aboutir – ou l'empêcher s'il était l'œuvre d'illuminés et risquait de retomber sur la tête des républicains, que l'on ne manquerait pas d'accuser ?
- Lui seul aurait pu le dire, répondit Corinne. J'avoue que, après ce qui vient de se passer, je ne sais plus. Personne, parmi les chefs républicains qu'il a interrogés, n'était informé de ce complot. Mais, en même temps, c'est la règle des complots : rares sont ceux qui sont informés, et tout le monde doit se tenir prêt en permanence pour « au cas où. » Je ne sais pas ce que Damaisin pensait réellement de tout cela. Il a fait suivre Boireau, s'est renseigné sur lui, mais l'homme était malin et Damaisin n'a pas réussi à apprendre grand chose. Les jours avançaient. L'atout principal restait mon amie, à qui Damaisin avait raconté quelques mensonges afin de lui faire croire que les informations qu'elle obtiendrait permettraient de sauver la vie d'innocents. Il lui promit aussi de l'argent. Mon amie décida qu'un soir – c'était le vendredi 10 juillet –, elle tenterait sa chance. Boireau devait passer à nouveau la nuit chez elle. Elle m'avait demandé d'occuper la chambre voisine et d'apporter un pistolet, si les choses tournaient mal. Les choses ont mal tourné. Boireau a flairé le coup et, en fin de soirée, l'a frappée violemment pour tenter de lui faire avouer la raison de sa curiosité. Ils ont fait un tel raffut dans la maisonnée qu'avec deux hommes de l'étage, nous avons frappé à la porte de mon amie jusqu'à ce qu'elle ouvre. Du sang coulait de son nez et de son oreille et elle se tenait une côte. Boireau fila sans demander son reste. Pour moi, son explosion de violence était une preuve, s'il en fallait, que le complot qu'il se vantait de

connaître n'était pas le fruit de son imagination, mais représentait une menace réelle.

- T'a-t-il identifiée ? questionna Théodore.
- Il a vu mon visage, mais il n'a pas eu le temps de comprendre que Camille – c'est le prénom de mon amie – et moi nous nous connaissions. Camille ne pouvait rester seule. Je l'ai emmenée chez moi. Le lendemain soir, samedi 11 juillet, je racontais à Damaisin, chez Baratte, à quelle issue ses machinations nous avaient menés. Comme vous l'avez compris, je le retrouvais parfois chez Baratte lorsque nous avions à parler « politique ». Il me conseilla d'abriter Camille dans une chambre de l'île Saint-Louis qui sert souvent de cachette à des républicains. Quelques minutes plus tard, Théodore, tu nous croisais dans la rue. Après avoir lu la lettre que tu m'as écrite ce soir-là, j'ai pensé qu'il valait mieux que je me terre moi aussi quelque temps, au moins jusqu'au 28 juillet, car je craignais de ne pouvoir à la fois protéger Camille et avoir une explication franche avec toi sur tout cela. Après un rapide ménage dans mon appartement, j'ai rejoint Camille dans la mansarde de l'île Saint-Louis, où nous partageons la même chambre depuis deux semaines.
- Ainsi, commenta Allyre, vous n'aviez pas quitté Paris et vous viviez à quelques minutes d'ici !
- Oui. Je ne sortais qu'une ou deux fois par jour, par peur d'abandonner Camille dont la santé reste fragile et de rencontrer quelqu'un qui me connaissait. Mais ces rues sont tellement pauvres que le risque était minime. Damaisin ou l'un de ses hommes venait nous visiter plusieurs fois dans la journée. Je me sentais en partie responsable de l'état de Camille et je la soignais. C'est elle, d'ailleurs, qui retrouva le 18 juillet le nom d'un ami de Boireau. Elle se rappela qu'il parlait souvent d'un épicier nommé Pépin. Était-ce lui qui était mêlé au projet

d'attentat ? Damaisin a découvert que Pépin était républicain, membre d'une section de la société des Droits de l'Homme, et que sa boutique était située rue du Faubourg-Saint-Antoine. En juin 1832, son échoppe avait servi de cache d'armes aux insurgés. Damaisin a fait établir une surveillance autour de cet homme. Il lui a découvert quelques amis parmi les membres de la société des Droits de l'Homme, mais n'obtint pas d'information sur l'existence d'un quelconque projet d'attentat. Il apprit cependant que Pépin avait passé plusieurs jours en province début juillet.

- ... Afin de prévenir des républicains de la proximité d'un attentat ? demanda Allyre.
- C'est ce que nous avons pensé, répondit Corinne, et cela a confirmé nos soupçons.
- Comment Pépin a-t-il pu révéler une telle information sans mettre en péril le projet et s'exposer lui-même ? interrogea Théodore.
- Je suppose qu'il lui suffisait de rester assez vague sur la date et les circonstances de l'attentat, dit Corinne.
- La surveillance de Boireau et de Pépin n'a pas permis de découvrir d'autres personnes suspectes ? demanda Fortuné.
- Nous avons établi une liste de noms, expliqua Corinne. Mais nous ne sommes pas parvenus à savoir qui surveiller davantage. Et Damaisin ne me disait pas tout.

Elle respira profondément avant de continuer :

- Lui et ses hommes commençaient à rôder de plus en plus près autour de ce Pépin – avec beaucoup de prudence, car Boireau l'avait peut-être alerté – quand j'ai reçu hier le mot de Théodore. Damaisin a aussitôt décidé que la menace était trop sérieuse pour ne pas répondre à votre invitation. Nous ignorions ce que vous saviez exactement, mais Damaisin redoutait beaucoup que, si Vidocq était alerté,

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

les républicains ne soient accusés d'une façon ou d'une autre d'un complot contre le roi.

- Pensez-vous, demanda Fortuné, que ce Pépin puisse attenter à la vie de Louis-Philippe après-demain... ou plutôt demain ? précisa-t-il en réalisant que la journée du 27 juillet avait déjà débuté.
- Des personnes que Damaisin a interrogées disent que Pépin est aveuglé par la haine qu'il porte au roi. Pour cela, il pourrait aussi bien être légitimiste que républicain. Mais il a des relations capables de financer un attentat. S'il trouve un aventurier prêt à tout pour de l'argent, cela peut occasionner un beau massacre. Que le roi meure ou qu'il soit épargné, la responsabilité d'un attentat retombera sur les républicains. Pépin serait un agent provocateur de la police de Gisquet qu'il n'agirait pas autrement.

Fortuné se frotta les yeux et eut du mal à les rouvrir. Il regarda Théodore et Allyre, qui luttait comme lui contre le sommeil et l'épuisement. Ce dernier souffrait toujours de l'œil gauche.

Fortuné réfléchit tout haut :

- Pouvons-nous agir d'une manière ou d'une autre ? Si nous allons trouver Pépin, il ne dira rien et, si un attentat est bien prévu demain, ses complices risquent de passer à l'action sans lui. Peut-être Boireau serait-il davantage susceptible de parler, contre des menaces ou des promesses... Comment Damaisin comptait-il s'y prendre ?
- Nous voulions interroger Melle Camelu aujourd'hui, mais nous ne l'avons pas trouvée chez elle, répondit Corinne.
- Melle Camelu ? répéta Fortuné.

Théodore s'assoupissait, une main posée sur le bras de Corinne qui hocha la tête :

- Une femme qui est passée quatre fois acheter le journal chez Pépin en l'espace d'une semaine. L'homme de Damaisin qui surveille sa boutique a remarqué qu'elle y

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

restait parfois trente minutes à parler avec lui, surtout quand Mme Pépin était absente.

- Vous pensez qu'elle connaît les projets de Pépin ?
- C'est ce que nous voulions savoir.
- Bon, résuma Fortuné, nous avons vingt-quatre heures pour trouver dans Paris des républicains sur leurs gardes et pour réussir à les faire parler, afin de déjouer un attentat contre le roi ! Tout cela en se gardant de la Préfecture de police et de Vidocq, qui vont se lancer à nos trousses avant midi si nous ne nous rendons pas dans quelques heures à sa convocation !... Rien que cela !... Nous devrions dormir quelques heures avant de partir en chasse, ajouta-t-il dans un soupir.
- Je propose d'avertir la Préfecture par une lettre anonyme, dit Allyre.
- Une lettre anonyme ? dit Fortuné. Ils doivent en recevoir des dizaines chaque jour. Et que leur dirais-tu ?
- L'essentiel de ce que nous savons, en passant sur certains détails.
- Mais nous ne savons pas l'essentiel, c'est-à-dire où et à quelle heure l'attentat se produirait. Le roi fera plusieurs kilomètres dans Paris. Ce n'est pas avec les effectifs dont la police dispose qu'elle pourra surveiller tout le parcours. Non, il faut que nous en sachions davantage...
- Le ministre arriverait peut-être à convaincre le roi d'annuler la revue de la Garde, avança Allyre.
- Aucune menace n'a jamais découragé Louis-Philippe d'apparaître en public, répondit Fortuné.

Les deux hommes gardèrent le silence un instant. Théodore sortit de sa torpeur pour demander à son amante :

- Pourquoi, il y a trois semaines, ne m'as-tu rien dit au sujet de Camille ?

Mais Corinne avait fermé les yeux. Elle s'était endormie et ils

firent rapidement de même. Il était une heure trente du matin.

Peu avant trois heures, Fortuné fut réveillé par un grand brouhaha qui montait de l'escalier.

- La bande du Doyenné ! Je les avais oubliés, ceux-là ! dit-il en secouant Allyre pour le réveiller. Je vais chercher Gautier et Gérard. Nous leur devons des explications. Mais comme on ne sait pas où tout cela va nous mener demain, le mieux est d'en dire le moins possible pour le moment.

La bande du Doyenné rentrait de la Grande Chaumière avec sa discrétion habituelle. La bande, ou ce qu'il en restait, car une partie des amis de Labrunie, Rogier et Gautier avaient regagné leur domicile.

Fortuné alla au devant d'eux dans l'escalier. Ils furent très étonnés de le trouver là à cette heure matinale.

- Fortuné, s'écria Gautier, ce n'est pas ici, mais à la Grande Chaumière, que nous vous attendions avec Théodore ! Où se cache ce galopin ?
- Quelqu'un a-t-il saigné un porc sous nos fenêtres ? demanda Labrunie. Il y a une grande mare qui ressemble à du sang !

Fortuné chercha Héloïse des yeux. Il l'aperçut plus bas et lut de l'inquiétude dans son regard. Elle avait accompagné la troupe à la Grande Chaumière et était revenue au Doyenné dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Corinne. La mare de sang dans l'impasse ne l'avait pas rassurée. Fortuné les invita tous les trois à monter d'un étage, en leur expliquant qu'ils s'étaient installés chez la voisine du dessus. Les deux poètes se regardèrent étonnés et le suivirent sans un mot, après avoir laissé Héloïse passer devant eux. C'est presque en courant qu'elle franchit le seuil de l'appartement de la vieille dame qui poursuivait son sommeil de plomb dans l'une des chambres. Héloïse se figea à l'entrée du petit salon en apercevant le canapé. Gautier et

Labrunie faillirent la bousculer. Ils avaient bien bu à la Grande Chaumière et n'avaient plus toutes leurs forces ni tous leurs esprits. Tous trois pénétrèrent dans le salon en silence, jetant des regards tantôt vers Corinne et Théodore, endormis dans les bras l'un de l'autre, tantôt vers Fortuné et Allyre, qui avait installé des fauteuils dans un coin et les invitait à s'asseoir. Labrunie et Gautier prirent place avec des gestes incertains, comme si c'était la première fois qu'ils effectuaient cette opération.

Héloïse se précipita dans les bras de son amie et elles restèrent plusieurs secondes serrées l'une contre l'autre.

- Que s'est-il passé ? interrogea-t-elle la première, écarquillant les yeux devant le coquard qu'arborait Allyre et la blessure au visage de Corinne.

Fortuné lui fit un clin d'œil discret avant de se tourner vers Gautier et Labrunie :

- Corinne est revenue. Elle va bien, mais il y a eu une violente dispute dans votre appartement entre l'homme qui l'accompagnait et nous. En réalité, si elle avait disparu depuis plus de deux semaines, c'est que... cet homme, qui l'avait aimée jadis, l'a retrouvée à Paris pour la forcer à l'épouser. Elle a réussi à l'attirer ici hier soir en lui promettant qu'elle romprait devant lui avec Théodore. Hum... Bien sûr, les choses ne se sont pas passées comme l'homme l'entendait, et il est devenu violent. Pendant la dispute,... il est passé par la fenêtre !
- Comme cela, zou... ? dit Gérard.
- Euh... oui, répondit Fortuné.
- Et les coups de feu que les voisins ont entendus ? dit Gautier.

Fortuné avait oublié les coups de feu.

- Des voisins ont entendu des coups de feu ? questionna-t-il.
- Oui, répondit Gautier. Nous en avons rencontré deux en bas qui en discutaient encore.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

– Ah, oui !...

Mais aucune explication ne suivit. L'imagination de Fortuné était à sec. Allyre prit le relais :

- Cela, c'est une autre histoire. Voilà : des sergents de ville ont été appelés par le commissaire pour chercher le corps de cet homme, tué sur le coup, et ils ont été pris à partie par des individus qui faisaient la fête dans les ruines derrière la chapelle. Les sergents ont tiré deux coups de feu en l'air pour s'en débarrasser.
- Drôle de façon de faire, remarqua Gérard.
- C'est pourtant bien la vérité, insista Allyre. Vous ne pensez tout de même pas qu'il y a eu une insurrection impasse du Doyenné en votre absence ! Ou bien que Vidocq et sa bande sont venus poursuivre ici des brigands !...
- Non, bien sûr, admit Gérard en bâillant.

Voyant que Gautier et Labrunie risquaient de s'endormir dans les fauteuils, Fortuné se leva :

- Chers amis, vous voilà rassurés. Je vous raccompagne. Nous sommes tous bien fatigués. Nous parlerons davantage lorsque nous serons plus frais... Ah, j'oubliais !... Cet homme que vous voyez là – il désigna Théodore toujours endormi à côté de Corinne – est mort !
- Hein ?! s'écria Gautier pendant que Gérard secouait la tête nerveusement.
- Enfin... pour l'instant, compléta Fortuné.
- ...
- L'ancien amant de Corinne, expliqua-t-il gêné, avait la carrure de Théodore. Après sa chute, sa tête était méconnaissable, vous imaginez... Quand nous sommes descendus à son chevet, Corinne, Allyre et moi – car Théodore avait été assommé par ce monsieur –, avons été rejoints par le commissaire qui habite en face. Il a cru reconnaître Théodore et a pensé qu'il s'agissait d'un

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

accident. Nous ne lui avons pas encore appris qu'il se trompait.

- Non, bien sûr, je comprends bien, commenta Gautier qui ne comprenait rien du tout.
- Bon, dit Gérard en se levant. Allons annoncer ces bonnes nouvelles à nos amis en-dessous !
- À votre place, j'attendrais un peu que les choses s'éclaircissent, se permit Allyre.
- Oui, en effet, admirèrent à la fois Gautier et Labrunie qui aperçurent enfin le coquard qu'il avait à l'œil.

Les deux poètes se dirigèrent en silence vers la porte du salon.

- Donc, Théodore est mort pour quelque temps ?..., interrogea Gautier en jetant un dernier regard en direction du canapé.
- Oui, dit Allyre en les raccompagnant jusqu'à l'escalier. Il passera vous voir lorsqu'il sera rétabli. Le mieux est que vous évitiez de parler de lui pour l'instant. Et ne soyez pas étonnés si des voisins vous transmettent leurs condoléances...

Gautier était déjà dans l'escalier lorsqu'il remonta deux marches :

- Vidocq était donc là ? interrogea-t-il avec des yeux agrandis par la curiosité.
- Chut ! répondit Allyre en lui adressant un clin d'œil que Gautier lui renvoya avant de reprendre la descente d'un pas mal assuré.

Héloïse était restée assise. Elle souriait à Fortuné, qui lui souriait.

- Tout va bien, Fortuné ? demanda-t-elle.
- Tout va bien, répondit-il.
- Vous me direz demain ce qui s'est vraiment passé ?
- Promis, Héloïse.

Elle partit au fond de l'appartement en quête d'un canapé ou d'un

lit et Fortuné n'osa pas la rejoindre. Il se cala au mieux dans son fauteuil et, comme Allyre, essaya de se rendormir. Il rédigea un mot afin de prévenir Charles Lefebvre qu'il s'absenterait pour la journée, lui demandant de l'excuser et de ne pas s'inquiéter si la police venait le chercher au bureau Veritas. Tout cela, dit-il, était lié au cinquième anniversaire de la Révolution de juillet – beaucoup de gens prenaient un ou deux jours de congés à cette occasion – et il fournirait toutes les explications à son retour mardi ou mercredi.

Il voulait réfléchir à la manière dont ils pourraient aborder Pépin, Melle Camelu ou Boireau s'ils parvenaient à les retrouver, mais il s'endormit aussitôt.

Il fut réveillé vers sept heures par un grand cri. Il vit que Corinne n'était plus sur le canapé et saisit son pistolet.

- C'est Corinne, dit Théodore d'une voix encore pâteuse. Sans doute qu'elle aura vu un chien... Elle a horreur des chiens.

Un animal à poils gris pénétra dans le salon. Une exclamation de surprise échappa en même temps à Allyre et à Fortuné :

- Champoiseau !

## **Plan de bataille**

Corinne avait été réveillée avant ses compagnons par la lumière du jour. Après un peu de toilette, elle s'apprêtait à aller secouer Héloïse lorsqu'elle avait entendu un léger bruit sur le palier. En ouvrant la porte, elle s'était trouvée face à Champoiseau et son chien.

- Quoi, il n'est pas méchant mon chien ! s'exclama Champoiseau. C'est même la première fois qu'il fait peur à quelqu'un ! Veuillez nous excuser, mademoiselle, ajouta-t-il penaud avant d'entrer et de laisser Hugo sur le palier, où

l'animal se coucha en soupirant.

Théodore avait déjà replongé dans les bras de Corinne. Héloïse apparut dans un couloir, la mine aussi défaite que ses compagnons. Tous furent surpris de voir aussi paraître la vieille dame, qu'ils avaient oubliée. Le sourire de celle-ci se figea lorsqu'elle vit dans son salon tout ce monde qu'elle ne connaissait pas. Son regard se posa sur Théodore et Fortuné, qui s'approcha de son oreille et lui cria des remerciements pour son hospitalité. Il lui présenta Corinne, la « grande amie » de Gérard arrivée « sans encombre » dans la nuit. Le visage de la femme s'éclaira lorsqu'elle aperçut Corinne, qui l'embrassa pour la remercier. Mais elle fut un peu interloquée par les blessures au visage d'Allyre et de Corinne. Ce n'était pas le moment de se lancer dans une conversation, aussi les six amis convinrent-ils de descendre d'un étage en quête d'un endroit calme dans l'appartement de Rogier et Gérard. Devant la porte de celui-ci, Champoiseau se tourna vers son chien – que Corinne avait pris grand soin d'éviter dans l'escalier – et lui intima d'une voix forte :

– Hugo, tu restes là !

Fortuné se dit que si Gautier avait l'ouïe fine, il allait surgir à moitié nu en entendant interpellé ainsi son grand ami, mais rien ne se produisit.

Ils se faulxèrent à pas de loup jusqu'à la cuisine, la seule pièce où ils ne trouvèrent personne endormi. En passant dans le grand salon, Fortuné eut un haut le cœur. Il devina que Corinne et Théodore éprouvaient aussi des sentiments mêlés. La jeune femme détourna le regard de la porte fenêtre qui venait d'être le décor d'événements dramatiques. Fortuné observa le parquet et devina les contours légers d'une récente mare de sang. Allyre avait nettoyé les lieux en fin de soirée.

Pendant que Théodore et Corinne s'affairaient pour préparer sans bruit un déjeuner improvisé, Allyre et Fortuné firent pour Héloïse un résumé de la bataille rangée de la nuit passée. Ils lui

expliquèrent, ainsi qu'à Champoiseau, comment Damaisin et Corinne étaient sur la piste de comploteurs qui en voulaient très certainement à la vie du roi. Entre deux bouchées de pain, de fromage et de rôti de veau, tous remercièrent Champoiseau pour le concours qu'il avait apporté à la recherche de Corinne. Le vieil homme exprima à celle-ci la peine que, d'une certaine façon, il ressentait à savoir que Damaisin était mort sans que l'on sache bien quelles étaient ses intentions.

Une chose intriguait Fortuné. Il demanda à Champoiseau pourquoi il était revenu ce matin. Ce dernier répondit qu'un peu plus tôt, il avait surpris un homme surveillant son échoppe d'écrivain public.

- Un homme de Vidocq ? questionna Corinne.
- Probablement, répondit-il.
- C'est étonnant, dit Fortuné. Normalement, il nous attend ce matin à son bureau.
- Peut-être a-t-il anticipé que nous ne nous y présenterions pas, avança Corinne.
- En tout cas, continua Champoiseau, cela m'a paru étrange car, pour moi, la mission de Vidocq s'était achevée cette nuit. C'est pourquoi je suis venu aux nouvelles.

Ils avalèrent une dernière bouchée, burent un dernier verre de vin et remirent les choses en ordre avant de plier bagage pour se diriger vers les ruines de l'ancienne église de Saint-Louis du Louvre, où ils étaient sûrs de ne déranger personne. Le soleil perçait un peu à travers les nuages.

- Bien, reprit Fortuné une fois qu'ils furent tous assis. Héloïse et M. Champoiseau – puis-je vous appeler Pierre ?  
–, une longue journée nous attend. Voulez-vous en être avec nous ?
- J'en suis déjà depuis quelque temps et ce n'est pas aujourd'hui que je vais me retirer, Fortuné, répondit Champoiseau, signifiant ainsi qu'il acceptait avec plaisir

qu'on l'appelle Pierre.

- Je resterai aussi des vôtres, si vous le permettez, ajouta Héloïse.
- Merci mes amis. Voici la situation. Il est probable qu'un attentat contre le roi ait lieu demain lors de la revue de la Garde. Le comportement de deux hommes – un ouvrier lampiste nommé Victor Boireau et un épicier nommé Pépin – le laissent fortement penser et nous font croire qu'ils y sont associés de près ou de loin. Une demoiselle Camelu semble être dans les confidences de Pépin et en sait sans doute plus que nous sur le sujet. Nous avons les adresses de ces trois personnes, mais, sauf erreur, Corinne, nous ne connaissons que le visage de Boireau.
- En effet, précisa Corinne, je n'ai jamais vu ni Pépin ni Melle Camelu. Camille connaît aussi le visage de Boireau, mais je doute qu'elle soit d'accord pour nous accompagner au risque de se retrouver face à lui.
- À toi de voir si tu souhaites le lui demander. Tu la connais mieux que nous, dit Fortuné. Il ne faudrait pas que Boireau la repère... Il y a des chances pour que des hommes de Damaisin surveillent encore ces trois adresses. J'espère que ni la police ni Vidocq n'ont eu vent de tout cela, et qu'ils ne surveillent pas eux aussi ces personnages – ou pire, qu'ils ne les ont pas arrêtés. Il faudra être très vigilants, sans compter que nous ignorons combien de personnes au total sont impliquées... Nous avons donc vingt-quatre heures pour trouver Pépin, Camelu et Boireau et leur faire dire l'heure et le lieu précis de l'attentat... et les mettre hors d'état de nuire ou bien prévenir la police. L'idéal serait que nous puissions démêler l'écheveau entier de ce complot et identifier ses auteurs, afin de savoir s'il est l'œuvre de républicains, d'illuminés, de légitimistes, de bonapartistes, de provocateurs de la police ou que sais-je encore.

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Qu'envisages-tu ? questionna Allyre. Que nous nous séparions en trois groupes pour nous rendre à ces trois adresses ?
- Je propose plutôt que nous commençons par essayer de trouver cette Melle Camelu. C'est sans doute elle la moins méfiante des trois.
- Mais ne risque-t-on pas de laisser filer Pépin ou Boireau pendant ce temps-là ? demanda Théodore.
- J'ai l'impression que Boireau sait finalement peu de choses, répondit Fortuné. Il est jeune et me paraît imprudent et inexpérimenté. Je me trompe peut-être, mais si je complotais contre le roi, je me garderais de faire trop de confidences à un gars comme lui. Sans doute pourrait-il nous mettre sur la piste de complices, mais il a montré qu'il était méfiant et violent – au moins avec les femmes. Étant donné nos faibles forces, je ne m'attaquerais pas à lui en premier lieu. Quant à Pépin, s'il y a vraiment un attentat projeté demain, je crois qu'il en sait beaucoup. C'est un républicain prêt à combattre – il l'a montré en juin 1832 – mais je doute qu'il agisse lui-même directement. Si nous l'attaquons de front, il sait qu'il lui suffit de se taire jusqu'à demain pour que ses complices puissent agir en toute impunité.

Fortuné fit une pause et reprit :

- Pépin et Boireau ressemblent davantage à des fanatiques qu'à des républicains. Je pense qu'il est inutile d'essayer de les interroger en les menaçant ou en leur promettant de l'argent. Pour mettre en confiance rapidement et faire parler quelqu'un qui a des informations sur un complot contre la vie du roi – je pense à Melle Camelu –, je ne vois qu'une solution : organiser une petite tromperie que, à cinq ou six, nous ne serons pas trop nombreux pour mettre en scène.

Champoiseau, Théodore, Allyre, Héloïse et Corinne se

regardèrent. Ils avaient l'impression de ne pas tout comprendre.

- Et qui dit mise en scène, poursuit Fortuné, dit costumes. Nous allons nous déguiser !
- Nous déguiser ?! répéta Héloïse.
- Oui. N'oublions pas que Vidocq et ses hommes connaissent Théodore et moi-même et qu'ils possèdent toujours le portrait de Corinne...
- Vous avez fait faire mon portrait ! s'exclama Corinne.
- Oui, et il est aussi réussi... que le modèle, avoua Fortuné. Moins nous serons reconnaissables aujourd'hui, plus nous aurons de chance d'échapper à Vidocq s'il nous recherche – ainsi qu'à la Préfecture de police, qui a dû déjà prendre connaissance des événements de la nuit. Il est également nécessaire de nous déguiser afin de... Où habite cette Camelu, Corinne ?
- Dans une maison de la rue de la Roquette, répondit la jeune femme.
- Bien. Nous devons donc ressembler à des ouvriers du faubourg Popincourt. Si jamais la Camelu doit confier des secrets à d'autres, elle le fera plus facilement à des gens du peuple qu'à des bourgeois. Enfin, il y a une dernière raison à ces déguisements...

Tout le monde restait silencieux. Personne ne voyait où Fortuné voulait en venir.

- Tu ne vois pas, Théodore ? demanda-t-il.

Le visage de son ami s'éclaira :

- Si... c'est parce que je suis mort !
- Tout à fait.
- Vous parliez d'une petite tromperie, intervint Champoiseau. Qu'entendez-vous par là ?

Fortuné réfléchit à voix haute :

- Si nous arrivions à convaincre Melle Camelu que la police

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

va tomber aujourd'hui sur le dos de Pépin et de ses complices, il y a de fortes chances qu'elle courrait le prévenir et que Pépin, à son tour, chercherait à prévenir celui ou ceux qui contrôlent la machine infernale.

- Sauf s'il décide de jouer son va-tout et d'ignorer le danger, dit Allyre.
- Oui, c'est un risque à courir... Si ce stratagème ne fonctionne pas, il faudra en imaginer un autre.
- Fortuné, j'ai aussi une proposition à te faire – Allyre passait au tutoiement. Je t'avais promis de me renseigner sur Damaisin auprès d'amis républicains. Je n'ai pas pris le temps de le faire. Mais, si vous êtes d'accord, j'irai ce matin à Sainte-Pélagie<sup>8</sup> interroger quelques chefs républicains qui s'y trouvent encore. Je crois nécessaire d'interroger toutes les personnes susceptibles de nous éclairer sur l'existence de ce complot.
- Mais la plupart des républicains ne s'en sont-ils pas évadés il y a deux semaines ? demanda Théodore.
- Si, un grand nombre. Mais je ne veux pas laisser passer la possibilité d'interroger ceux qui y sont encore.
- Allyre, commença Fortuné, crois-tu que ?...

Tous le regardèrent, attendant la fin de sa phrase.

- ... que les chefs républicains se sont enfuis de Sainte-Pélagie pour se trouver à la tête de leurs sections demain, si le roi est tué ?

Allyre se trouva aussi surpris par la question que Théodore, Corinne, Champoiseau et Héloïse :

- Je n'y avais pas pensé, avoua-t-il.
- Dans ce cas, poursuivit Champoiseau, c'est aller se mettre dans la gueule du loup que de se rendre là-bas pour s'enquérir d'un complot contre le roi...

---

<sup>8</sup> Prison parisienne qui a accueilli de nombreux détenus républicains dans les années 1830.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Me voilà prévenu, mes amis, dit Allyre. Je redoublerai de précautions. Mais, encore une fois, je ne peux laisser passer cette possibilité d'en savoir plus.
- Et comment comptes-tu t'y introduire ? questionna Corinne.
- Je connais l'avocat Michel de Bourges, l'avocat qui défend les Républicains au tribunal. Je vais passer chez lui. Il acceptera certainement de m'accompagner lorsqu'il apprendra ce dont il s'agit.

Fortuné regarda tout le monde avant de revenir à Allyre :

- Tu as notre bénédiction. Sois prudent...

Il prit un moment de réflexion et dit :

- Si, dans le courant de la journée, nous devons nous rendre à différentes adresses puis nous retrouver ensuite, il nous faut un système pour communiquer à tout moment depuis divers lieux...

Héloïse pointa son index vers Fortuné :

- Vous avez une idée derrière la tête, Monsieur Petitcolin ?...
- S'il vous plaît, Melle Raincourt ? répondit-il en fronçant les sourcils.
- Tu penses à quelque chose, Fortuné ? l'interrogea-t-elle à nouveau.
- Ah, je comprends mieux, dit-il en rougissant. Oui. Si nous pouvions compter sur Zoé, il nous serait possible de lui adresser des messages par des vas-y-dire<sup>9</sup>, qu'elle pourrait ensuite retransmettre aux uns et aux autres.
- Zoé remplira efficacement cette mission, assura Allyre. Je vais lui demander de ne pas bouger de la maison aujourd'hui. Théodore, tu indiqueras notre adresse à chacun.
- D'accord, répondit l'intéressé. Et prépare une explication à lui présenter pour expliquer ton œil en gelée ! ajouta-t-il

---

<sup>9</sup> Enfants à qui l'on demande de porter un message en échange d'une récompense.

en riant.

Allyre souhaita bon courage à la petite assemblée et se retira.

- Bien, dit Fortuné en se levant. Allons nous préparer avant d'approcher Melle Camelu.

## Faubourg Saint-Antoine

Fortuné et Théodore accompagnèrent Champoiseau chez lui, au Palais Royal, afin de lui emprunter des vêtements. Théodore répugnait à l'idée de revêtir des « hardes » du vieil homme, mais son ami se réjouissait de disposer d'aussi bons déguisements. Pendant ce temps-là, les deux jeunes femmes faisaient un détour par la mansarde de l'île Saint-Louis pour obtenir des vêtements d'ouvrière auprès de Camille. Tous s'étaient donné rendez-vous devant l'adresse de la femme Camelu, rue de la Roquette.

En sortant de chez Champoiseau, Fortuné confia à un cocher une lettre à l'intention de Charles Lefebvre, le priant de l'excuser de son absence. Ils hélèrent ensuite un fiacre pour se rendre à l'entrée du faubourg Popincourt. Peu rassuré par leur accoutrement, le cocher demanda à voir la couleur de l'argent avant de les faire monter. Pendant le trajet, Champoiseau contempla ses acolytes d'un air amusé. À ses côtés se tenaient deux faux ouvriers en blouse, coiffés l'un d'une casquette, l'autre d'un bonnet et chaussés de gros souliers que Champoiseau était allé emprunter à des amis.

Le fiacre déposa les trois hommes place de la Bastille et ils poursuivirent à pied jusqu'à la rue de la Roquette. Ils s'arrêtèrent à une cinquantaine de mètres de la maison, fouillant du regard les alentours afin de repérer si quelqu'un montait la garde.

Peut-être Melle Camelu travaillait-elle loin d'ici dans la journée ? Comment feraient-ils pour la trouver ? Peut-être valait-il mieux essayer de trouver Pépin, ou même Boireau ?...

Il était environ dix heures trente du matin et la chaleur

commençait à monter.

Champoiseau repéra l'homme le premier : assis au bas d'un immeuble sur une chaise, ne parlant à personne, lisant un journal, mais jetant des coups d'œil réguliers sur le bâtiment de Melle Camelu.

Champoiseau proposa :

- J'ai le moyen de savoir si c'est un homme de Damaisin. Si c'est le cas, ce n'est peut être pas un mauvais bougre. Et si nous l'abordons doucement, il y a des chances qu'il se range à nos côtés.

Fortuné et Théodore jugèrent qu'il était en effet risqué d'attendre Corinne et Héloïse, sans savoir quand elles arriveraient. Ils dirent à Champoiseau qu'il pouvait y aller. Ils le virent se diriger vers le guetteur, suivi comme une ombre par Hugo qui tirait la langue. À dix mètres de l'homme, Champoiseau sortit un petit objet de sa poche et le lui tendit. L'homme se leva, replia son journal et ce fut lui qui adressa la parole en premier à Champoiseau. Théodore et Fortuné ne pouvaient entendre ce qu'ils se disaient. Le vieil homme avait replié un bras derrière son dos et leur fit un signe discret de sa main, indiquant qu'ils pouvaient se rapprocher. Il fit un pas vers eux et leur adressa un clin d'œil :

- Mes amis, ce monsieur vient d'apprendre les circonstances brutales de la mort de M. Damaisin. Il sait que nous ne sommes pas de la police et est d'accord de répondre à nos questions.

Théodore et Fortuné ne comprirent pas comment Champoiseau avait convaincu l'homme de collaborer, mais il était clair que ce n'était pas le moment de savoir. Celui-ci avait un gros nez en forme de crochet qui rejoignait presque ses lèvres. Il leur expliqua que Melle Camelu déjeunait tous les jours à onze heures trente dans un estaminet rue de Charonne, et qu'il restait là afin d'attendre la relève d'un autre membre de la bande de Damaisin. Il accepta cependant de les accompagner jusqu'à

l'estaminet puis les quitta après leur avoir donné une description de Melle Camelu et avoir encaissé une belle pièce. À ses yeux, Damaisin étant mort, sa mission était terminée.

Théodore rebroussa chemin vers la rue de la Roquette afin de surveiller l'arrivée de Corinne et Héloïse, et Fortuné, Champoiseau et Hugo pénétrèrent dans la gargote. Fortuné se trouvait donc au cœur de ce faubourg que Zoé Bureau souhaitait qu'il découvre, l'un de ceux qui fournissaient Paris en émeutiers à chaque soubresaut de la capitale et qui avaient été décimés par le choléra en 1832 à cause d'un surpeuplement et d'une insalubrité que la municipalité faisait peu d'efforts pour combattre.

Certains clients commandaient un repas complet, d'autres arrivaient avec du pain, un morceau de charcuterie ou une boîte en fer blanc contenant une soupe à la viande et aux légumes. Ici, les femmes n'hésitaient pas à relever leurs jupes pour s'asseoir. Certaines croisaient les genoux l'un sur l'autre, comme un homme.

Fortuné surveillait la porte dans l'attente de voir apparaître Corinne, Héloïse et Théodore ou une femme ressemblant à la Camelu. Il n'en revenait pas que son déguisement lui permette de passer aussi inaperçu.

Champoiseau avait commandé à boire et à manger. Il posa devant Fortuné une épingle de cravate ornée d'un serpent :

- Elle appartient à Damaisin. Quand je l'ai vue sur son cadavre hier soir, j'ai pensé qu'elle me serait dorénavant plus utile à moi. De toute façon, elle n'aurait pas fait long feu sur lui. Vous voyez, j'ai eu raison. Lorsque je l'ai montrée à son homme de main, tout à l'heure, il a aussitôt voulu savoir d'où je la tenais. Je lui ai demandé le nom de son propriétaire et j'ai pu ainsi vérifier qu'il ne travaillait ni pour la Préfecture ni pour Vidocq, mais bien pour Damaisin.

Fortuné ne trouva rien à redire.

Déjà onze heures et quart. Il fallait réfléchir et agir rapidement. Fortuné exposa son plan à Champoiseau puis ressortit du café pour surveiller les alentours. Après quelques minutes, il aperçut une petite femme blonde d'une trentaine d'années se diriger vers l'entrée du café. Elle correspondait en tous points à la description faite par l'homme de main de Damaisin. Pas de doute, c'était bien Melle Camelu. Fortuné la laissa entrer et regarda si Théodore, Corinne et Héloïse arrivaient. Il commençait à s'impatienter et à se dire qu'en l'absence de ses trois amis, il faudrait imaginer d'autres moyens pour manœuvrer la Camelu, lorsqu'il vit enfin le trio apparaître. Perdu dans ses réflexions, Fortuné avait oublié que les deux jeunes femmes avaient changé de tenue. Corinne était vêtue d'une robe brune que recouvrait un petit châle orange à franges vertes et Héloïse, d'une robe couleur raisin de Corinthe. Elles avaient aussi eu le temps de défaire leurs coiffures et de revêtir des chapeaux de tissu. Certains de leurs charmes étaient moins voyants qu'à l'accoutumée et cela les aidait à passer plus inaperçues.

En trois minutes, Fortuné indiqua à ses amis le rôle qu'ils devaient jouer, puis regagna discrètement sa place dans le café. Il s'installa de manière à tourner le dos à la Camelu, en face de Champoiseau. Environ cinq minutes plus tard, ce fut au tour de Corinne, Héloïse et Théodore de pénétrer dans l'estaminet. Plusieurs hommes tournèrent la tête vers les deux femmes, les dévisageant avec intérêt. Les trois amis parvinrent à trouver une place entre leurs deux camarades et la dame Camelu. La manœuvre imaginée par Fortuné était risquée. Mais il comptait sur le fait que, dans l'émotion, la Camelu raisonnerait peu. Dans le doute et l'urgence, calculait-il, elle craindrait le pire plutôt que le probable.

Théodore avait commandé à déjeuner pour les deux femmes et lui. Fortuné savourait son repas et discutait à voix basse avec son convive, qui laissait parfois échapper des « *oh !* » et des « *ah !* », sans toutefois élever trop le ton dans l'ambiance plutôt

calme de la gargote. La Camelu mangeait goulûment et aurait bientôt fini son plat. Champoiseau haussa le ton le premier :

– Non, n'insiste pas, je ne t'accompagnerai pas !

Plusieurs têtes se tournèrent vers lui.

– J'ai demandé congé à mon patron et tu me laisses tomber !  
rétorqua Fortuné en frappant du poing sur la table.

Champoiseau lui fit signe de parler moins fort et reprit plus bas, mais de manière à être entendu tout de même par quelques-uns :

– Laisse-moi encore réfléchir. Ce que tu me dis n'est pas bon... Je n'ai plus l'âge de courir... Les grands rassemblements comme cela, c'est... c'est trop dangereux.

Fortuné se pencha vers son interlocuteur en jetant autour de lui des regards de conspirateur qui n'échappèrent à personne. Mais personne n'entendit la suite de leur conversation. La Camelu leur prêtait une oreille attentive.

Renonçant finalement à saisir quoi que ce soit, elle se leva et se dirigea vers le comptoir. L'une des deux jeunes femmes, celle qui se trouvait le plus près du vieil homme et de son compère – c'était Corinne – attira vivement à elle ses deux compagnons et leur parla à voix basse, mais avec beaucoup d'excitation, de la revue de la garde nationale, demain, provoquant l'étonnement de ceux-ci. Le vieil homme et l'autre, trouvant que l'endroit manquait d'intimité, maugréèrent, demandèrent leur compte et quittèrent l'établissement, suivis par de nombreuses paires d'yeux.

C'est Héloïse qui raconta à Fortuné ce qui suivit.

La Camelu, apparemment peu pressée de partir, avait observé tout ce manège. Elle se dirigea enfin vers la porte puis, au dernier moment, se ravisa et revint vers Corinne.

– Excusez-moi, lui dit-elle à voix basse. J'ai entendu ces messieurs parler d'un danger à venir. Parlaient-ils de la revue de la Garde, demain ? Je compte m'y rendre. Avez-vous entendu ce qu'ils disaient ?

Corinne regarda ses deux compagnons qui ne dirent rien, puis

tendit un tabouret à la Camelu :

- Ils ont parlé d'une machine infernale qui devait exploser au passage du cortège, au milieu de la foule.

Heureusement que la jeune femme blonde avait un tabouret en dessous d'elle. Elle manqua tout de même presque d'en tomber, tellement la précision de l'information la surprit. Corinne lui retint le bras.

- Vous vous sentez mal ? Voulez-vous un verre de vin ? lui demanda-t-elle.
- Merci... Non.

La Camelu reprit un peu de sa contenance et questionna :

- Comment ces hommes le savent-ils ? C'est sans doute juste une rumeur... Il en court plein.
- Je le crois aussi, dit Corinne. Elle regarda ses deux compagnons. Nous n'avons pas tout entendu, et ils sont partis assez vite.
- Si, ajouta Héloïse, j'ai entendu le plus jeune dire que la police avait arrêté des conspirateurs et que lui-même avait été questionné.

La Camelu semblait indécise et angoissée.

- Vous n'êtes pas d'ici... Je ne vous ai jamais vues... dit-elle après un moment aux deux femmes, avec un regard méfiant qu'elle n'osa pas poser sur Théodore.

Ce dernier restait silencieux et comme indifférent.

- Non, répondit Corinne, nous sommes venues de province pour assister à la revue demain.
- Bah, tout cela n'est que balivernes ! conclua la Camelu en se levant brusquement.

On ne pouvait savoir si elle évoquait la réponse de Corinne ou la perspective d'un attentat. Elle sortit du café sans un mot.

Rares furent les clients qui virent la porte s'ouvrir à nouveau et Fortuné passer la tête en poussant du pied le chien Hugo, qu'il

désigna du menton à ses trois amis attablés. Héloïse saisit le message et prit dans son assiette un morceau de viande qu'elle descendit à hauteur du sol. Hugo comprit le message lui aussi. Après avoir hésité une demi-seconde entre suivre son maître et se remplir la panse, il se dirigea sans se presser vers Héloïse.

Fortuné referma la porte.

– Il est entre de bonnes mains ; nous pouvons filer la Camelu en toute discrétion, dit-il à Champoiseau.

Les deux hommes s'étaient dissimulés dans un renforcement proche de l'estaminet, où ils avaient quitté blouse et manteau. Fortuné avait vissé sa casquette sur sa tête. La Camelu ne pouvait le reconnaître. Il la laissa prendre cinquante mètres d'avance et lui emboîta le pas. Champoiseau attendit un instant puis embraya à leur suite. La femme rejoignit rapidement la rue du Faubourg Saint-Antoine par l'extrémité de la rue de Charonne. D'autres ouvriers et employés circulaient dans la rue dans les deux directions. La place de la Bastille se trouvait à quelques dizaines de mètres, cachée par un coude que faisait le début de la rue. La Camelu se retourna une fois vivement. Elle dévisagea plusieurs hommes, dont Fortuné qu'elle ne reconnut pas, puis s'engouffra dans la boutique du numéro 1 de la rue du Faubourg Saint-Antoine. C'était celle de Pépin.

Il ne s'y trouvait visiblement pas. Cela collait avec le fait que, nulle part aux alentours, Fortuné ne voyait un homme de Damaisin en faction. Pépin avait vraisemblablement quitté les lieux et l'homme l'avait suivi.

La Camelu pénétra dans son logement au numéro 8, un immeuble de quatre étages dont elle ressortit rapidement, pour entrer à nouveau dans la boutique. Fortuné s'était abrité derrière un attelage qui attendait d'être chargé. Champoiseau avait lui aussi trouvé un poste d'observation, quelques dizaines de mètres en retrait. La Camelu acheva devant la boutique une discussion avec le garçon commis de Pépin. Fortuné ne pouvait rien en percevoir. Le garçon reprit son travail dans la boutique. La

femme resta pensive quelques instants. Fortuné comprit alors qu'elle ignorait où se trouvait Pépin. Pourvu qu'elle poursuive tout de même sa recherche, se dit-il. Sinon, comment retrouveraient-ils l'épicier ?

La Camelu était manifestement d'un autre avis. Elle rebroussa chemin dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, comme pour reprendre la rue de Charonne et retourner travailler, cette fois-ci d'un pas lent et sans lancer le moindre regard autour d'elle. Se pouvait-il qu'elle suive une autre piste pour tenter de mettre la main sur Pépin ? Fortuné en doutait.

Son plan tombait à l'eau. Ils n'allaient pas la suivre toute la journée dans Paris. Leur belle machination avait bien fonctionné jusqu'au premier obstacle.

On ne pouvait tout prévoir.

## **François**

Que pouvaient-ils faire ? Les cinq amis tenaient un rapide conciliabule sous le porche d'un immeuble, où Théodore et les deux jeunes femmes venaient d'arriver. Hugo avait retrouvé son maître avec plaisir, mais il était bien le seul à manifester de la joie. Champoiseau, Théodore, Corinne et Héloïse venaient d'apprendre que la filature de la Camelu s'arrêtait là et s'interrogeaient avec Fortuné sur la conduite à tenir.

Fouiller la boutique et l'appartement de Pépin ? Cela était risqué, pouvait prendre du temps et il était peu probable que l'homme laisse traîner chez lui des documents compromettants. Le dernier espoir se nommait Victor Boireau, l'ouvrier ferblantier par qui tout cela avait commencé. Corinne connaissait son adresse et son visage. Il fallait retraverser Paris pour essayer de le trouver. Mais s'il était en vadrouille comme Pépin, autant chercher une aiguille dans une meule de foin... Néanmoins, c'est à ce dernier espoir que Fortuné et ses compagnons se raccrochèrent. Ils n'en voyaient pas d'autre.

Fortuné ne voulait cependant pas s'en aller les mains vides.

- Ne partons pas trop vite d'ici, déclara-t-il. Aucun d'entre nous ne connaît le visage de Pépin. Nous pourrions très bien le croiser en compagnie de Boireau sans même savoir que c'est lui !
- Et ?... demanda Héloïse.
- Et... Suivez-moi ! répondit Fortuné en traversant la chaussée en direction de la boutique.

L'employé était assis devant une petite table sur laquelle il avait déplié un journal, lorsqu'il vit entrer cinq personnes dans le magasin, davantage qu'il n'en avait sans doute reçu depuis que le patron lui avait confié la boutique il y a quelques heures. Celle-ci se composait, outre cette table et quelques tabourets, d'un petit comptoir et d'étagères qui couraient le long des murs, du sol au plafond. Des sacs de grains, de fruits et de légumes étaient disposés çà et là. On apercevait au fond une petite arrière-boutique où s'alignaient des casiers de bouteilles de liqueur et de vin.

Le garçon avait une quinzaine d'années. Le poil poussait dru sur son menton et ses cheveux étaient retenus en arrière par un nœud. Il se leva d'un bon et replia son journal.

- Bonjour, commença Fortuné. Écoutez... Comme la femme qui vient de vous interroger, nous aimerions savoir où se trouve M. Pépin.

Il n'y croyait pas beaucoup, mais il ne fallait négliger aucune piste. Le garçon ouvrit la bouche comme s'il manquait d'air. Cela faisait beaucoup de monde qui demandait après son patron en si peu de temps. Pouvait-il être complice de Pépin ? se demanda Fortuné en répondant aussitôt par la négative. Il n'aurait su dire précisément pourquoi, mais il lui sembla que ce jeune épicier ne pouvait pas être mêlé à un complot contre le roi.

- Comment vous appelez-vous ? lui demanda Fortuné.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- François, Monsieur. Comme François Vidocq !
- ... comme François Vidocq !... Bon.. hum... Eh bien François, nous sommes venus de Lyon pour obtenir réparation auprès de votre patron d'une mauvaise affaire dont il s'est rendu coupable...
- Pourquoi vous êtes tous déguisés ?
- ... Pourquoi sommes-nous tous déguisés ?... Qu'est ce que...
- Vous êtes des amis de Vidocq ? C'est pour ça ?
- Nous, des amis de Vidocq ?...
- Vous allez continuer longtemps de répéter ce que je dis ?
- Si je vais conti... Corinne, Théo... Aidez-moi, je vous en prie !

Fortuné, à bout d'arguments, alla s'asseoir sur un tabouret. Champoiseau fit de même, essayant de masquer au mieux un fou rire qui lui tordait le bas du visage. Les trois autres restèrent debout, l'air amusé.

- Et elle, elle a quoi sur la joue ? questionna encore le garçon en désignant la blessure de Corinne.

Celle-ci reprit les rênes de la discussion :

- Bon ! François, qu'avez-vous à boire ?
- Je peux vous offrir de l'absinthe, répondit le garçon.

Sans attendre, il disparut dans l'arrière boutique et rapporta de l'absinthe et de l'eau qu'il posa fièrement sur le comptoir. Cette proposition tombait à pic pour tout le monde. Il trouva six verres quelque part et les remplit généreusement, se comptant dans le lot.

Ils rassemblèrent trois autres tabourets et s'assirent, pendant que le jeune employé restait debout derrière le comptoir. Chacun prit le temps de savourer son verre. Théodore se leva, mit des sous sur le comptoir et regagna son tabouret. Se sentant l'objet de regards insistants, il se leva à nouveau, déposa d'autres pièces

sur le comptoir et le garçon remplit les verres une seconde fois. Fortuné en profita pour chuchoter quelque chose dans l'oreille de Corinne. Après un court instant, elle rompit une quiétude qui aurait pu se transformer rapidement en sieste pour quelques-uns :

- François, vous connaissez donc Vidocq ?
- Oui, j'ai lu ses aventures<sup>10</sup>.
- Et pourquoi vous semble-t-il que nous soyons déguisés ?
- Lui n'est pas déguisé, dit le jeune homme en désignant Champoiseau. Mais vos deux amis, ils sont vêtus en ouvriers, mais ne sont pas des ouvriers.
- Pensez-vous que nous soyons des policiers ?
- Il n'y a pas de femme dans la police, déclara-t-il catégoriquement.
- En effet, continua Corinne, nous ne sommes pas des policiers.

Elle resta cinq secondes sans parler, le temps de faire croître la curiosité dans l'esprit du garçon.

- François, nous avons besoin de vous pour une mission de la plus haute importance à laquelle nous vous demandons de participer... aux côtés de Vidocq.

Les yeux de François s'ouvrirent grands comme des culs de bouteille. Corinne lui brossa à grands traits le tableau de l'attentat qui, selon toute vraisemblance, allait viser le roi demain. Elle expliqua que Pépin avait sans doute été entraîné malgré lui dans ce complot, mais le ricanement de François n'échappa à personne. Elle lui demanda s'il connaissait Victor Boireau, mais ce nom ne lui disait rien. Accepterait-il de les accompagner rue Neuve-des-Petits-Champs, jusqu'à l'atelier de Boireau, pour le cas où ils y rencontreraient Pépin ? Il fut tout de suite d'accord.

- Attends une seconde, mon garçon !

---

<sup>10</sup> Vidocq a publié ses *Mémoires* en 1828.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

La voix de Champoiseau avait tonné dans la petite boutique. Il regardait le jeune épicier droit dans les yeux.

– Qu'une chose soit bien claire : un pas de travers, une bêtise de ta part, et tu verras de quel bois je me chauffe !

François jeta un œil sur la canne-bâton du vieil homme et acquiesça.

Il ferma la boutique et monta déposer la clé dans l'appartement de Pépin.

Il était une heure trente de l'après-midi.

La petite troupe parcourut quelques dizaines de mètres jusqu'à la place de la Bastille, observant au passage, sur la gauche, l'énorme éléphant de quarante pieds de haut construit en bois et en plâtre et qui tombait en décrépitude depuis des années.

Fortuné regarda ses mains et vit que ce n'était pas des mains d'ouvriers. La prochaine fois, il les noircirait un peu... ou les garderait dans ses poches.

En cabriolet, les six aventuriers rejoignirent la place des Victoires. Leur prochaine étape, que chacun espérait plus fructueuse que la précédente, était l'atelier où travaillait Victor Boireau, rue Neuve-des-Petits-Champs.

### Rue Neuve-des-Petits-Champs

L'atelier de ferblanterie Vernert était situé au numéro 31. Il présentait une devanture remplie de casseroles, de plats, de lanternes, de bassines et d'autres ustensiles en étain. Fortuné s'étonna que, en habitué du quartier, il n'ait jamais remarqué l'enseigne qui le signalait aux yeux des passants. Parmi les badauds et les clients des cafés alentours, il était difficile de savoir si un homme de Damaisin surveillait encore l'atelier. Peut-être avait-il été averti de la mort de leur chef par son complice qui surveillait la Camelu.

Comment savoir si Boireau se trouvait à l'intérieur ? C'est Champoiseau qui, prenant goût aux stratagèmes de Fortuné,

avait trouvé le premier une idée durant leur trajet jusqu'à la place des Victoires.

– Si nous ne pouvons entrer, faisons-le sortir ! avait-il commencé.

Sa proposition consistait à simuler une altercation dans la rue afin de provoquer un attroupement et de faire sortir les artisans de leur boutique. Dans l'esprit de Champoiseau, l'objet de la dispute pouvait être une jolie jeune femme comme Héloïse (toujours habillée en grisette), aux prises avec son galant qui pouvait être Théodore (toujours déguisé en ouvrier) et avec un importun, qu'il restait à trouver.

S'avançant dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, Fortuné et ses amis passèrent devant l'atelier qu'ils laissèrent sur leur gauche, puis s'arrêtèrent un peu plus loin à droite dans un café. Corinne était la seule à pouvoir reconnaître Boireau, qu'elle avait aperçu lors de l'altercation avec Camille. Elle prit soin de détourner le visage en passant devant la devanture, afin d'éviter tout risque que Boireau ne puisse la voir s'il se trouvait à l'intérieur.

La configuration du café se prêtait assez bien à leur mise en scène. En tendant le cou vers l'une des deux fenêtres, on pouvait apercevoir la porte de l'atelier un peu plus loin à gauche. Fortuné demanda à François de les avertir s'il voyait quelqu'un entrer ou quitter la boutique, puis ressortit pour se diriger d'un pas pressé vers la rue Vivienne, laissant les cinq autres ravis d'étancher à nouveau leur soif dans cette chaude après-midi de juillet. La température étouffante annonçait sans doute un orage.

Fortuné avait regagné sa place dans le café depuis cinq minutes environ lorsque Théodore et Héloïse en ressortirent, bras dessus-bras dessous comme deux amoureux en goguette. Presque aussitôt, un sifflement sonore retentit dans la rue, le genre de sifflement que beaucoup de jolies femmes redoutent et qui amuse quelques-autres. On entendit monter le ton d'une discussion. Quelques clients du café quittèrent leurs occupations

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

pour aller voir ce qui se passait. Quand un cri se fit entendre, tous les autres clients, y compris Fortuné et ses amis, s'attroupèrent dehors. Fortuné demanda à quelqu'un ce qu'il se passait.

- C'est le dandy, là, expliqua l'homme en désignant Narcisse Roquebère. Il a dit à la belle qu'elle méritait un meilleur parti que ce grand nabot.

Fortuné était en effet passé par l'étude des jumeaux Roquebère, où il avait eu la chance de tomber sur Narcisse qui avait acquiescé avec enthousiasme à la demande de son ami. Comme d'habitude, l'avoué en avait même fait un peu trop, trouvant le temps en quelques minutes de s'habiller d'une veste et d'un pantalon blancs impeccables. Forçant à peine son tempérament, il s'employait maintenant à flatter Héloïse de tendres compliments, tout en agitant sa canne et en se moquant de l'ouvrier qui l'accompagnait.

Fortuné, Champoiseau, Corinne et François s'approchèrent, de manière à mieux apercevoir la vitrine de l'atelier Vernert. La jeune femme restait en retrait, toujours pour éviter d'être aperçue depuis la boutique.

Narcisse tenait en respect Théodore en pointant sa canne sous son menton et adressait des mots doux à Héloïse. Théodore semblait ne savoir que faire, soit parce qu'il hésitait à répondre aux provocations de l'autre, soit parce qu'il était paralysé par le regard des passants qui s'agglutinaient autour d'eux. Tout à coup, Narcisse passa la main dans les cheveux d'Héloïse. C'est ce moment que choisit Théodore pour s'emparer de la canne et la casser en deux, soulevant les acclamations des badauds et quelques cris chez les femmes. Les deux hommes se jetèrent alors l'un sur l'autre, Héloïse se précipitant pour les séparer.

À la devanture de l'atelier Vernert, trois figures étaient apparues. Fortuné adressa un coup d'œil à Corinne. Après quelques secondes, elle secoua la tête négativement.

- L'homme à droite, c'est l'ami de Pépin ! s'écria tout à coup

François à côté d'elle.

Fortuné lui jeta un regard noir, lui faisant comprendre qu'il manquait de discrétion. Mais, autour d'eux, les gens ne leur prêtaient guère attention : ils se passionnaient davantage pour le spectacle au milieu de la rue. Fortuné se rapprocha du garçon et lui demanda :

- Tu connais cet homme ?
- Oui, il est venu plusieurs fois au magasin ! Mais il a rasé ses favoris et sa moustache !

Corinne acquiesça. Fortuné poussa aussitôt François en retrait, afin que Boireau ne pût l'apercevoir. Il aurait pu se douter plus tôt que le jeune épicier connaissait le visage du ferblantier... Il observa attentivement ce dernier, gravant ses traits dans sa mémoire. Ainsi, Boireau venait de transformer son visage...

Théodore et Narcisse roulaient maintenant dans la poussière, échangeant des gifles et des coups. La chemise du premier était déchirée en plusieurs endroits. Le second avait enlevé sa veste et son gilet, et le blanc de son pantalon prenait peu à peu la couleur de la chaussée. Fortuné se rendit compte qu'aucun d'entre eux – ni même Champoiseau, son auteur – n'avait préparé de conclusion à cette mise en scène. Il se demandait comment tout cela pouvait finir lorsqu'un sergent de ville apparut, avec Hyacinthe Roquebère à sa suite. Tous deux se jetèrent entre les deux combattants et parvinrent à les séparer, sous les applaudissements du public qui n'était pas habitué à voir la police intervenir si rapidement et si efficacement (il est vrai que depuis que les sergents de ville portaient l'uniforme – ce qui était assez récent –, ils pouvaient moins se soustraire à leurs devoirs).

Narcisse, Théodore et Héloïse prirent la direction du poste de police le plus proche. L'attroupement se dispersa aussitôt. Derrière la devanture de l'atelier Vernert, les trois silhouettes avaient disparu. Les frères Roquebère étant d'éminents représentants de la loi et de l'ordre dans le quartier, Fortuné se

dit qu'ils parviendraient à sortir tout le monde de cette aventure sans trop d'encombres. Le café se repeupla. De crainte de laisser échapper Boireau, Fortuné préféra se poster dehors, sur un tabouret, afin de mieux surveiller l'atelier. François insista pour s'installer à ses côtés et jouer lui aussi son rôle de guetteur. Champoiseau ressortit après un moment :

- Bon, maintenant que nous l'avons repéré, pouvons-nous passer à l'action ?

Il serrait sa lourde canne-bâton. Fortuné essaya de le convaincre à nouveau qu'ils ne devaient pas intervenir avant demain, sauf menace grave et explicite. Car, s'il était réellement impliqué, Boireau aurait tout loisir, même sous la menace, de les mener de fausse piste en fausse piste jusqu'au moment de la revue de la Garde.

- Sauf si nous arrivons suffisamment à l'impressionner et que cela lui donne envie de raconter sa vie, insista Champoiseau en soupesant sa canne.
- C'est trop risqué. Attendons de voir ce qu'il fera lorsqu'il quittera l'atelier en fin d'après-midi, conclut Fortuné.

Champoiseau disparut en maugréant à l'intérieur du café.

- De quoi Boireau parlait-il avec Pépin lorsqu'il se rendait à sa boutique ? demanda Fortuné à François.
- Je ne sais pas. Pépin m'envoyait toujours dehors quand l'autre venait.

Décidément, derrière son apparence insignifiante, l'ouvrier ferblantier cachait un étrange comportement. Fortuné retournait tous ces détails dans son esprit et somnolait dans la chaleur, régulièrement ramené à la réalité par le passage d'un cheval ou d'un groupe de passants. Une fois, il faillit tomber de son tabouret.

Tout à coup, François tourna la tête et se cacha le visage de sa main. La question fusa de la bouche de Fortuné :

- C'est Pépin ?

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Oui.
- Où ?
- Là-bas, il remonte la rue.
- Viens, rentre vite dans le café.

Fortuné attendit cinq secondes puis porta son regard à gauche, faisant semblant de suivre des yeux une carriole qui remontait la rue. À cent mètres environ, il aperçut un homme d'une trentaine d'années, au front haut et au long nez droit. Visiblement pressé et préoccupé, il franchit sans hésitation la porte de l'atelier Vernert. Là encore, apparemment pas de complice de Damaisin surveillant Pépin. Ils avaient dû tous filer après avoir appris la mort de leur chef.

- Il semble que les choses bougent, commenta Champoiseau qui avait occupé la place laissée libre par François. Comment voyez-vous la suite ?

L'irruption de Pépin dans le décor avait surpris et en même temps redonné confiance à Fortuné.

- Si Pépin ressort seul, vous le suivez avec Corinne. François et moi nous occupons de Boireau. Nous communiquerons comme nous l'avons convenu par l'intermédiaire de Zoé Bureau.

En parlant de Zoé, Fortuné pensa qu'il fallait vraiment trouver rapidement moyen de lui envoyer des nouvelles fraîches...

Dix minutes plus tard, Pépin ressortit de la boutique et reprit sa route d'où il était venu, suivi à distance par un vieil homme vêtu d'un manteau défraîchi et une jeune femme qui semblait être sa fille.

Fortuné et François reprirent leur surveillance de la boutique. Que signifiait cette visite de Pépin ? Pourquoi n'était-il pas reparti avec Boireau ?...

Une heure plus tard, celui-ci quittait l'atelier et se dirigeait vers la place des Victoires. Il avait revêtu une casquette et une blouse, malgré la chaleur. « Tout se passe comme si Pépin lui

avait confié une tâche ou un objet, se dit Fortuné. Boireau transporterait-il une bombe ou une arme sous sa blouse ? » L'ouvrier-ferblantier jeta à trois reprises un regard dans son dos, mais il ne repéra ni Fortuné, qu'il ne connaissait pas, ni François, qui marchait à cent mètres derrière Fortuné. Il embarqua dans un cabriolet qui démarra vers la rue Notre-Dame-des-Victoires. Fortuné et François sautèrent dans une autre voiture.

Les deux attelages empruntèrent les boulevards pour rejoindre le canal Saint-Martin. Il était plus de cinq heures. Le cabriolet laissa Boireau le long du canal. Fortuné et François se firent déposer un peu plus loin. Ils ne furent qu'à moitié surpris d'apercevoir Pépin qui attendait son complice assis sur un banc. Ils cherchèrent Corinne et Champoiseau sans succès.

La présence de l'eau rendait l'atmosphère un peu moins étouffante et, en cette lourde après-midi, les Parisiens étaient nombreux à flâner le long du canal. Sans perdre de temps, Boireau et Pépin avaient repris leur marche, suivant le canal vers le bassin de l'Arsenal, jusqu'à la rue de Bercy, où ils pénétrèrent sous un porche en face du numéro 25. Fortuné et François, que Corinne et Champoiseau avaient discrètement rejoints, s'arrêtèrent au coin de la rue Traversière.

Une demi-heure plus tard, il ne s'était toujours rien passé. Des nuages noirs s'amassaient au-dessus des toits, donnant l'impression que la nuit allait tomber plus tôt que d'habitude. Même assis à ne rien faire, on transpirait. À six heures, on entendit des salves d'artillerie tirées de l'Hôtel-de-Ville en l'honneur des morts de juillet 1830.

Un hennissement se fit soudain entendre dans la cour où Boireau et Pépin s'étaient introduits. Ils attelaient un cheval ou une voiture. Fortuné demanda à François d'aller chercher un cabriolet le plus rapidement possible. Quelques minutes plus tard, Boireau sortit de la cour à cheval. Pépin l'accompagna jusqu'au porche puis ils se séparèrent, l'épicier se dirigeant

visiblement chez lui, suivi par Champoiseau et Corinne, et Boireau filant au pas vers le bassin de l'Arsenal. Enfin, un cabriolet apparut et Fortuné remercia le ciel d'apercevoir François à l'intérieur. Il lança le cocher derrière Boireau en lui promettant une belle somme s'il parvenait à le suivre. Boireau ne se souciait aucunement de surveiller les alentours pour savoir s'il était filé. Mais malgré cela, Fortuné se dit que, dans Paris, à un cheval contre un cabriolet, la partie était perdue d'avance. Le temps que la voiture reprenne la rue de Bercy à la suite de Boireau, celui-ci avait déjà disparu dans la rue de la Contrescarpe.

### **Au Café des Mille colonnes**

S'était-il engagé à gauche ou à droite ? Arrivés dans la rue de la Contrescarpe, ils l'aperçurent sur la droite, se dirigeant vers le nord. Le tonnerre avait retenti plusieurs fois. Le vent et la pluie se mettaient de la partie, rendant plus ardue la tâche du cocher, mais aussi celle du cavalier. Celui-ci n'accélérait pas son allure, ce qui permettait au cabriolet de ne pas le perdre de vue. À tout moment, si Boireau décidait de trotter, ils risquaient de le voir s'évanouir dans la nature. Mais il conserva son pas prudent, fouetté régulièrement, comme eux, par les bourrasques de pluie qui avaient au moins le mérite de faire retomber la température. Le duo parcourut ainsi plusieurs quartiers en traversant la place de la Bastille (où le cocher faillit tout de même perdre Boireau de vue), le boulevard Beaumarchais, le boulevard des Filles du Calvaire et le boulevard du Temple.

Il était environ dix-neuf heures quand, sous une pluie battante, Boireau fit halte en face du Café Turc, au milieu du boulevard du Temple, à l'endroit où celui-ci s'élargit avant de retrouver ses dimensions pour rejoindre le boulevard Saint-Martin. Boireau se tint là, immobile, deux minutes, vissé à son cheval sur les pavés ruisselant d'eau.

« Quelle mouche le pique de s'arrêter en plein milieu ? se demanda Fortuné qui, lui, était protégé par la capote du cabriolet. S'il veut aller au Café Turc ou ailleurs, pourquoi ne se range-t-il pas ? »

Le cabriolet se trouvait en arrière à une distance suffisante pour pouvoir obliquer discrètement vers l'allée d'arbres qui longeait la chaussée. Ce que Boireau fit ensuite fut tout aussi étrange. Après un demi-tour, il parcourut cinquante mètres et, après un nouveau demi-tour, trotta sans s'arrêter jusqu'au boulevard Saint-Martin, passant une seconde fois devant le Café Turc. Comme s'il était en train de dresser son cheval, il refit une dernière fois le chemin en sens inverse et trotta encore jusqu'au boulevard Saint-Martin après avoir dépassé une troisième fois le Café Turc. Arrivé là, il se replaça face au boulevard du Temple et demeura ainsi, sous la pluie, à admirer les deux côtés de la grande avenue, comme s'il prenait des mesures : à sa droite, le long bâtiment du Café Turc et, sur sa gauche, dans le renfoncement, les théâtres du Cirque Olympique (également appelé Franconi), des Folies Dramatiques, de la Gaieté, des Funambules, le Théâtre Saqui et plusieurs cafés – dont le Café des Mille Colonnes – dans lesquels les badauds venaient s'abriter de la pluie et se désaltérer de la chaleur.

Fortuné l'observait de loin. Il regrettait de n'avoir pas pris avec lui une des longues-vues que conservait le Bureau Veritas. Il aurait aimé savoir précisément ce que Boireau regardait.

Après avoir reconduit son cheval rue de Bercy, toujours suivi par Fortuné et François, Boireau se fit déposer par un cabriolet dans un cabaret non loin de son atelier, rue Croix-des-Petits-Champs. Un homme surveillait la porte et ne le laissa entrer qu'après une brève discussion. Cette fois-ci, il n'était pas question d'essayer de pénétrer dans le lieu incognito. Était-ce une rencontre secrète destinée à mettre au point des derniers détails pour le lendemain ? Au bout d'une heure environ,

plusieurs hommes ressortirent et se dispersèrent dans le quartier. Boireau, lui, remonta dans un cabriolet qui le conduisit au Café des Mille Colonnes.

Un quart d'heure plus tard, ne le voyant pas reparaître, Fortuné pénétra dans ce café que l'on appelait aussi café Périnet. Il avait laissé François en face, devant le Café Turc. Il s'assit sur un tabouret, le plus loin possible du lampiste et rédigea un mot à l'intention de Zoé Bureau et de ses autres compagnons, leur proposant de le rejoindre. Il ressortit du café et pria François de remettre ce message au plus vite à Zoé.

Il eut la bonne surprise, moins d'une heure plus tard, de voir débarquer Théodore, Allyre et Héloïse. Corinne et François se trouvaient en face, au Jardin Turc, afin d'éviter Boireau. Celui-ci jouait au billard dans l'arrière-salle. Il n'était pas loin de neuf heures du soir. Allyre portait toujours un beau coquard à l'œil gauche. Théodore et Héloïse étaient passés par la garde-robe des Bureau depuis la bagarre dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Héloïse portait une robe de toile blanche, un châle de même couleur parsemé de motifs verts et violets et un chapeau de paille de riz décoré de rubans de satin blancs et violets. Théodore portait un pantalon, une blouse de toile et un chapeau, tous trois de couleur grise. Théodore formula le premier les questions que les deux autres se posaient aussi : « Où est Boireau ? Que fait-il ? À quoi ressemble-t-il ? » Fortuné renseigna ses amis. Puis tous quatre commandèrent à dîner. Allyre expliqua que Champoiseau s'était posté dans une échoppe d'artisan en face de chez Pépin qui avait regagné son domicile après sa rencontre avec Boireau. Le vieil homme avait insisté pour que Corinne rejoigne les Bureau et se repose. Quant à Héloïse, Théodore et Narcisse Roquebère, leur séjour au commissariat avait été interrompu par l'irruption du commissaire en personne, venu ordonner leur libération après que Hyacinthe, qui le connaissait bien, lui eut expliqué que la

jeune femme était une ancienne maîtresse de son frère, que le fait de la voir au bras d'un autre avait causé à celui-ci un choc aggravé par la quantité d'alcool ingurgitée durant son déjeuner, mais que tout était maintenant oublié et que, d'ailleurs, Narcisse présentait ses excuses au compagnon d'Héloïse.

Le patron, M. Périnet, apporta les plats et le vin. Allyre fit le compte-rendu de son enquête à la prison de Sainte-Pélagie. Il avait seulement pu apprendre d'un proche de Godefroy Cavaignac, le créateur de la Société des Droits de l'Homme, que, depuis avril, celui-ci avait reçu en prison une visite et un courrier de Pépin, auquel il avait refusé de donner les fusils que celui-ci demandait. Cavaignac disposait en effet d'un dépôt d'armes. Par ailleurs, parmi les Républicains encore emprisonnés – ceux qui n'avaient pas été de la grande évasion organisée le 12 juillet par Cavaignac –, personne ne semblait savoir quoi que ce soit sur un projet d'attentat visant le roi. Allyre avait recueilli auprès de différents prisonniers des rumeurs de complots, mais aucune qui soit précise et confirmée par plusieurs sources.

- Mais, s'étonna Fortuné, comment Pépin a-t-il pu rencontrer aussi facilement Cavaignac en prison, alors qu'il est un des chefs républicains les plus surveillés ?
- En réalité, Pépin avait demandé une permission pour visiter un autre détenu et il a abordé Cavaignac dans la cour de la prison. Cela ne présentait apparemment guère de difficulté.

La seule information qu'Allyre rapportait de Sainte-Pélagie consistait donc en cette demande faite sans succès par Pépin aux chefs républicains de lui fournir des fusils. Les conjurés allaient-ils s'attaquer au roi à coups de fusils ? Ou ces fusils étaient-ils destinés à mener l'insurrection qui suivrait l'attentat ? Ou à créer une diversion ?

Tout en écoutant les récits de ses compagnons et en agitant ces idées dans sa tête, Fortuné surveillait la porte de la salle de

billard. De temps à autre, Boireau apparaissait et jetait un coup d'œil circulaire dans la première salle, comme s'il attendait quelqu'un. Fortuné avait cru distinguer une porte au fond de la salle de billard, mais il était peu probable que n'importe qui puisse entrer ou sortir de cette arrière-salle sans pénétrer par la première, sans quoi le patron ne contrôlerait pas les allées et venues. Par précaution, Fortuné demanda à Allyre de sortir s'en assurer par l'extérieur, et par la même occasion de passer voir au Jardin Turc Corinne et François et vérifier que tout allait bien.

Tout allait bien, rapporta Allyre quelques instants plus tard. La salle de billard possédait quatre fenêtres et une porte, mais celle-ci était fermée à clé. Pour le savoir, il avait dû faire appel à François, pénétrer au n°50 et discuter avec le vieux portier pendant que François s'avançait discrètement jusqu'à une petite cour sur laquelle donnaient ces ouvertures.

Au café Périnet, les gens parlaient du roi qui devait passer demain sur le boulevard, des représentations théâtrales en plein air, des joutes sur l'eau, du feu d'artifice et des illuminations prévues pour les 28 et 29 juillet. Ainsi, les morceaux du puzzle s'assemblaient petit à petit. Selon toute vraisemblance, Louis-Philippe emprunterait demain le boulevard du Temple entre le café des Mille colonnes et le Café Turc.

L'homme qui jouait au billard dans la salle voisine en savait sans doute long sur le complot qui menaçait le roi. Un autre, rue du Faubourg-Saint-Antoine, en savait autant, sinon plus. Fortuné raconta sa filature de Boireau depuis la rue Neuve-des-Petits-Champs jusqu'à la rue de Bercy, puis l'étrange manège du ferblantier boulevard du Temple et la mystérieuse réunion rue Croix-des-Petits-Champs. Héloïse, Allyre et Théodore furent aussi intrigués que Fortuné par le comportement de Boireau. Chacun échafauda des explications pour tenter d'interpréter ses déplacements à cheval. Le lampiste cherchait-il ou vérifiait-il des emplacements depuis lesquels des hommes pourraient canarder le roi demain ? Mais la chaussée étant très large et le

cortège royal très dense, il faudrait de sacrés bons tireurs pour espérer toucher la cible !

En revanche, la rencontre de la rue Croix-des-Petits-Champs ne faisait aucun doute pour eux : il s'agissait bien d'une réunion de conspirateurs liée au projet d'attentat de demain.

Théodore s'était emparé d'un exemplaire du *Journal des Débats* qui datait d'hier, dimanche 26 juillet. Il fit aux autres la remarque que le siège du journal était situé 17 rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, au-dessus du café Momus où il aimait retrouver certains de ses amis, puis se plongea dans sa lecture. Fortuné appréciait ce quotidien pour les nouvelles du monde entier qu'il fournissait chaque jour grâce à son riche réseau de correspondants et pour la place qu'il accordait aux événements maritimes et scientifiques. Mais ce soir, il ne se sentait pas d'humeur à disserter sur la guerre civile qui faisait rage en Espagne ou sur le choléra qui sévissait dans le sud de la France. Il commençait pour la première fois à douter vraiment. Était-il normal qu'un conspirateur projetant un complot contre le roi passe la soirée précédant le jour fatal à jouer au billard ? Devaient-ils envisager maintenant la méthode prônée par Champoiseau : « Je frappe d'abord, je pose les questions ensuite » ? L'excitation dont Boireau semblait être l'objet et le comportement bizarre dont il faisait preuve depuis sa rencontre avec Pépin confortaient cependant Fortuné dans sa patience.

À un moment, Boireau alla s'enquérir de quelqu'un auprès du patron, mais Fortuné et ses amis se trouvaient trop loin pour l'entendre.

Fortuné voulut savoir si ses amis étaient armés. Théodore et Allyre écartèrent leur veste pour montrer discrètement un pistolet pris dans leur ceinture.

Théodore releva les yeux de son journal :

- Tenez, écoutez ça : « *On lit dans Le Mémorial du Calvados du 24 juillet : « Il y a peu d'exemples, dans notre pays froid et pluvieux, d'étés aussi chauds, de sécheresses*

*aussi prolongées que ce que nous éprouvons cette année, et depuis deux jours surtout. La chaleur est réellement étouffante. Hier et aujourd'hui, à midi, le thermomètre centigrade marquait 34 degrés et celui de Réaumur 28, ce qui est pour nous une température extraordinaire. »... J'en déduis qu'il faut nous faire resservir à boire !*

- J'ai assez bu pour aujourd'hui, dit Fortuné.
- Tiens donc, insista Théodore. Reprends des forces avec nous ! Le vin revigore, Fortuné !
- Cela reste à prouver !

Théodore fit signe à M. Périnet de leur apporter du vin puis se remit à lire. Son silence fut de courte durée :

- Ils parlent du procès des accusés d'avril à la Cour des Pairs. Écoutez l'avocat des Aubiez, il me rappelle ce que disait Victor Loubens vendredi soir, quand nous dînions sur les pierres de l'église Saint-Louis-du-Louvre...
- Si ça se trouve, ils sont dans un théâtre en face en train de prendre du bon temps, interrompit Allyre.
- Qui ? Les accusés ? demanda Fortuné.
- Non, Labrunie, Rogier, Gautier et leurs amis ! répondit Théodore en riant.

Fortuné était vraiment ailleurs. Les quatre amis se regardèrent en silence, comme pour se dire qu'ils aimeraient bien, eux aussi, prendre du bon temps en dehors de toute chasse aux conspirateurs. Théodore reprit sa lecture :

- ... « *Dans quel moment vient-on demander à la Cour des Pairs une condamnation ? C'est la veille du jour où il y a cinq ans un roi tombait du haut de son trône [...]. Demain, le gouvernement conviera la France entière à des réjouissances publiques ; la France entière ! Les uns seront dans l'exil, les autres dans les cachots. Ah ! Je sais bien un moyen de mettre un terme à ce procès, de réconcilier tous les partis [...]. Allez, Messieurs, dans le*

*sein de votre délibération, mais entendez la France qui vous crie : Union et oubli ! »*

- Belle envolée, commenta Allyre. Il est fort ce des Aubiez... il devrait être avocat !

Sa plaisanterie fit sourire Héloïse.

Allyre s'était mis à parcourir lui aussi la double page du journal que Théodore étalait sur la table.

- *« Ordre de service pour la Revue du Roi, le 28 juillet 1835. »* Tiens, tiens...
- Lis-nous ça, tu veux bien ? demanda Fortuné.

Allyre tourna un peu le journal vers lui :

- Si je comprends bien, poursuivit Fortuné, le roi passera deux fois sur le boulevard du Temple : à l'aller et au retour.
- *« Le Roi sortira du palais des Tuileries par le guichet de l'Échelle, à neuf heures précises du matin, pour passer en revue, dans l'ordre suivant, les dix-sept légions de Paris et de la banlieue, qui devront être rendues sur le terrain à neuf heures du matin. Les officiers généraux de la Garde nationale seront avec leurs brigades respectives : le défilé aura lieu sur la place Vendôme, en entrant par la rue de la Paix. »*
- Parlent-ils du boulevard du Temple ? questionna Fortuné.
- ... *« Sa Majesté suivra les rues de Rivoli, Castiglione, la place Vendôme, la rue de la Paix, les boulevards des Capucines et de la Madeleine, la rue Royale, les Champs-Élysées ; reviendra par le même chemin, passera devant la rue de la Paix pour suivre la ligne des boulevards, et reviendra ensuite à la place Vendôme pour le défilé. »*... Ensuite, ajouta Allyre après avoir parcouru la suite, ils indiquent les positions et les parcours des différentes légions de la Garde. Ici se trouveront les 6e, 7e et 8e légions.

Tout à coup, Héloïse saisit le bras de Fortuné :

- Chut, ne vous retournez pas. Boireau vient d'aborder un homme.

Le poulx de Fortuné s'accéléra. Il observa la table où Boireau venait de rejoindre un homme qu'ils n'avaient pas vu entrer : un habit bleu usé, pantalon gris et gilet noir, environ un mètre cinquante, maigre, les cheveux rares, noirs et frisés. Son front large surmontait de petits yeux sombres et brillants enfoncés dans leurs orbites. Des pommettes saillantes, un nez courbé et fin, une grande bouche aux lèvres minces, un menton saillant et pointu. L'homme, dont le visage était tendu et fatigué, semblait surpris de rencontrer le ferblantier qui, lui, paraissait excité et remonté. Ils commandèrent à boire. Il était maintenant dix heures passé. L'homme regardait souvent autour de lui, comme pour vérifier qu'ils n'étaient pas épiés. Boireau parlait avec animation. Fortuné crut l'entendre citer le nom de Pépin. L'homme fit signe à Boireau de parler plus bas mais cela ne le calma guère. Fortuné demanda à Théodore de courir chercher François afin qu'il observe l'homme de l'extérieur, par la fenêtre, dans le cas où il le reconnaîtrait comme étant un ami de Pépin. Théodore fila en essayant de ne pas se faire remarquer. Le ton continuait de monter entre les deux hommes, faisant se retourner quelques têtes. Fortuné entendit l'homme, assez en colère, dire « que je te montre » avec un fort accent du sud, mais ce fut tout ce qu'il comprit. Puis, sans autre explication, il planta là Boireau et quitta le café, au grand dépit de l'autre qui fit visiblement un gros effort pour ne pas lui emboîter le pas. Après avoir réfléchi quelques secondes, il se dirigea vers le comptoir, régla ce qu'il devait et sortit lui aussi sur le boulevard. Allyre regarda Fortuné qui acquiesça aussitôt. Il se jeta sur les pas de Boireau. Fortuné allait quant à lui tenter de retrouver l'autre homme en espérant qu'il n'était pas déjà trop loin, quand François entra dans le café et lui fit signe de s'asseoir :

- J'ai vu l'homme sortir du café. Il est parti sur le boulevard et Théodore le suit. Je le connais. Il vient souvent le matin

lire le journal à la boutique de Pépin...

- Il ne t'a pas vu, au moins ?
- Non, je me suis caché... Il est aussi venu manger et dormir chez Pépin. C'est un peintre.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Bescher ou quelque chose comme ça.
- Je vais payer le patron. On se retrouve à la table.

Fortuné rejoignit monsieur Périnet dans la salle de billard :

- Eh bien, il y a de l'animation chez vous ! C'est la revue de la Garde demain qui rend les gens nerveux ?
- Oh, cet Auguste n'est pas un mauvais bougre, mais il a le sang chaud. Il habite au-dessus et descend souvent ici. Il ne faut pas trop le chatouiller...

L'homme habitait au-dessus !... Auguste Bescher... S'agissait-il d'un faux nom ?

- Oui, je crois l'avoir déjà vu en province, improvisa Fortuné, mais sous le nom de Bescher...
- C'est possible. Il habite ici depuis quatre ou cinq mois. Mais je ne le connais que sous le nom d'Auguste.
- L'autre lui cherchait noise apparemment... Ça aurait pu mal se terminer...
- Et tout ça pour une affaire de cheval !

Périnet leva les yeux au ciel et secoua la tête. Fortuné se força à émettre un petit rire :

- Ah ? C'est un cheval qui les met dans cet état ?
- Je n'en sais rien, mais je les ai entendus parler d'un cheval.
- Peu importe, au fond, conclut Fortuné. On peut bien se chercher querelle pour ce qu'on veut...

Il retrouva Héloïse et François et annonça :

- Les amis, on approche du but... L'interlocuteur de Boireau a la trempe d'un conspirateur. Et pour un peintre, il semble passer plus de temps au café qu'à l'ouvrage...

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Tu ne l'as pas remarqué, ajouta Héloïse, mais il portait une arme sous sa chemise... un pistolet ou un poignard.
- C'est sans doute cela qui a dissuadé Boireau d'insister, commenta Fortuné. Il loge au-dessus depuis peu... comme s'il avait emménagé dans un seul but : voir demain le roi depuis ses fenêtres !
- Que faisons-nous ? demanda Héloïse. Allons-nous le surprendre chez lui ? Interrogeons-nous davantage le patron ? Allons-nous trouver la police ?

Fortuné réfléchissait tout haut :

- Pour l'instant, il n'est pas chez lui... Je ne comprends toujours pas pourquoi Pépin voulait *plusieurs* fusils. Il est allé deux ou trois fois à Sainte-Pélagie afin de les obtenir de Cavaignac...
- Pour armer des Républicains en cas de succès de l'attentat, lui répondit Héloïse.
- Peut-être... Ou alors plusieurs hommes se dissimuleront-ils dans la foule avec des fusils ? s'interrogea Fortuné. Non, cela déclencherait un carnage et n'aurait aucune chance d'aboutir... L'arme de l'attentat serait-elle une bombe ? En tout cas, impossible d'atteindre le roi d'un coup de fusil depuis une fenêtre ou le toit de cet immeuble, la distance est trop grande. Il doit y avoir 25 ou 30 mètres.
- Une bombe que quelqu'un lâcherait dans la foule ou qui serait cachée sur le passage du roi..., dit François.
- Je doute que, parmi les légions de gardes nationaux et tous les soldats qui seront là, quelqu'un puisse passer inaperçu avec une bombe, même bien dissimulée dans un panier. Et comment mettre à feu un tel engin et le projeter sur une cible à cheval, en mouvement, entourée d'autres cavaliers ? Quant à une bombe déjà placée sur le trajet du cortège, pourquoi pas... Mais il faudrait que ce soit dans une galerie qui court sous la chaussée... Cela existe-t-il ?

**La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin**

- Qui pourrait le savoir ? dit Héloïse en soupirant. En plus, rien ne dit que cela aurait lieu sur le boulevard du Temple. Il serait nécessaire de tout inspecter, depuis les Champs-Élysées jusqu'aux boulevards !
- Non, je suis sûr que cela se déroulera ici, intervint Fortuné. Rappelez-vous le manège tout à l'heure de Boireau à cheval... Et à l'instant, il se disputait à propos d'un cheval avec l'homme que Périnet appelle Auguste... Je parie qu'il s'agit du même cheval...

Il regarda François :

- Connais-tu le prénom de ce Bescher ?
- Non.
- Connaît-il Pépin depuis longtemps ?
- Plusieurs mois je crois, oui.
- Venait-il récemment ?
- Beaucoup moins ces dernières semaines. C'était surtout au début du printemps, je crois.
- Sais-tu de quoi ils parlaient ensemble ?
- Non, ils me tenaient à l'écart.
- Ce Bescher a-t-il rencontré d'autres personnes chez Pépin ?
- Oui. Il lui est arrivé de manger et de dormir chez lui. Il y a un autre homme que Pépin et Bescher voyaient parfois, mais je ne me souviens pas de son nom.

Fortuné reprit :

- Tu parlais d'interroger M. Périnet sur ce Bescher, Héloïse. Pourquoi pas ? Mais nous risquons d'éveiller sa curiosité et nous ignorons comment il réagirait... Quant à la police, il nous serait facile d'aller lui raconter ce que nous savons... ou à Vidocq, qui serait certainement plus réactif ! Oui, ce serait certainement la chose la plus simple pour nous...

Au nom de Vidocq, François et Héloïse avaient sursauté.

- Et la Préfecture prendrait au moins la précaution de détourner le cortège des boulevards, dit Héloïse.

Fortuné prit une grande inspiration :

- Ce n'est pas à moi de décider seul, les amis. Je vais chercher Corinne et nous déciderons ensemble.

Il sortit du Café des Mille colonnes. La pluie tombait encore un peu. Il regarda autour de lui dans l'espoir d'apercevoir Théodore mais ne le vit pas. À onze heures du soir, le boulevard ne semblait pas se vider tellement. En l'honneur de la Révolution de 1830, beaucoup d'étudiants étaient en congés et de nombreux parisiens fêtaient l'événement deux ou trois jours de suite.

Le Café et le Jardin Turcs ne désemplissaient pas. Il n'était pas très ordinaire qu'une femme seule y passe un long moment à table, mais Corinne y parvenait sans devoir apparemment repousser trop d'avances masculines. Fortuné s'aperçut qu'elle aussi avait visité la garde-robe de Zoé Bureau. Elle y avait choisi une belle robe de coton bleue. Fortuné lui dressa un bref tableau de la situation et tous deux regagnèrent le café Périnet. Les attendaient deux messages qu'Héloïse et François venaient de recevoir d'un cocher, de la part de Zoé Bureau. Le premier indiquait que Champoiseau s'était installé pour la nuit dans l'échoppe d'artisan en face de chez Pépin et que, selon toute apparence, ce dernier passait la nuit chez lui. Le second message, signé par Allyre, leur apprenait que Boireau avait rejoint son domicile du 77 rue Quincampoix pour vraisemblablement y dormir jusqu'au lendemain. Allyre n'avait pas repéré d'homme de Damaisin observant les alentours. Il avait trouvé une chambre d'hôtel non loin et avait payé deux hommes pour le prévenir s'ils voyaient ressortir l'ouvrier lampiste.

- Bon, reprit-il, nos deux lascars dorment et un troisième se promène quelque part dans le quartier...

Il achevait à peine sa phrase que Théodore pénétrait dans le

café, la blouse et le pantalon trempés.

- Ça y est, dit-il, il est monté chez lui. Il habite juste là, au numéro 50.
- Oui, c'est ce qu'on nous a dit... François, acceptes-tu de surveiller son immeuble ? demanda Fortuné. Il ne s'agirait pas qu'il en ressorte incognito.

Le jeune épicier s'exécuta de mauvaise grâce, avec l'impression qu'on le mettait à l'écart. Il marqua une pause juste avant de franchir la porte du café et se retourna vers Fortuné. Celui-ci l'avait suivi du regard et lui fit un clin d'œil. François roula des épaules et sorti ragaillardi. En réalité, c'est lui qui avait le rôle le plus important : surveiller le principal suspect !

Théodore expliqua à ses trois amis que Bescher s'était arrêté à deux cafés pour boire, avant de regagner son appartement.

- Bon, reprit Fortuné, que décidons-nous ? Dans douze heures, le roi sera sur ce boulevard. Il est encore temps de prévenir la Préfecture. Ou alors nous décidons de poursuivre seuls notre enquête, quitte à nous trouver face à plus forts que nous et à échouer.
- ... Ou à réussir parce que nous aurons été plus fins et plus discrets que la police, ajouta Héloïse.
- Crois-tu vraiment que nous puissions être plus efficaces ? demanda Fortuné.
- Voyons un peu, répondit-elle. Nous avons affaire à un complot monté par une poignée d'hommes qui ne semblent pas compter beaucoup de soutiens parmi les Républicains. C'est notre chance : s'il s'agit de contrer une demi-douzaine d'individus plus ou moins fanatiques et qui s'entendent plus ou moins entre eux, nous sommes aussi capables que la Préfecture !
- Qui sait s'il n'existe pas d'autres équipes comme celle-ci prêtes à frapper demain ? questionna Corinne.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- On peut tout imaginer, répondit Fortuné, mais il ne s'est encore jamais vu que l'on vise le roi en différents lieux le même jour... Je pense à autre chose... François dit que Bescher voyait moins Pépin ces derniers temps. Peut-être craignait-il que l'épicier ne soit surveillé par la police ? Si la police surveille Pépin, elle nous croira quand nous raconterons notre histoire !
- C'est un pari risqué, dit Théodore, et je pense que nous devons compter sans elle. Si nous allons la trouver maintenant, c'est nous qu'elle enfermera d'abord. Vidocq a sans doute remis aujourd'hui à la Préfecture un rapport qui explique que je suis mort et que Corinne est liée à des sociétés secrètes. Nous ne nous sommes pas présentés rue de Jérusalem aujourd'hui, comme nous devions le faire. Comment pensez-vous que nous serons reçus si nous allons réveiller le préfet maintenant ? À mon avis, il voudra d'abord savoir ce qui s'est passé la nuit dernière impasse du Doyenné...
- Non, il ne pourra que nous croire, insista Fortuné. Quel intérêt aurions-nous à nous livrer si nous n'étions de bonne foi ? Lorsqu'il nous aura entendus, il fera aussitôt arrêter Boireau, Pépin et ce Bescher...

Les quatre amis se regardèrent en silence.

- Quelles preuves présenteras-tu à Gisquet, Fortuné ? demanda Héloïse. Nous n'en avons aucune. Nous ne pourrions même pas prouver que Boireau, Pépin et Bescher se connaissent...
- Des témoins peuvent le confirmer. Et je suis sûr qu'il y a des preuves, là-haut, dans l'appartement de Bescher. De toute façon, dans l'urgence, la police arrêtera les suspects afin d'éloigner toute menace et enquêtera ensuite.
- Tu as raison, Fortuné, mais tu oublies le principal, intervint Corinne : *nous* faisons partie des suspects.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Comme le dit Théodore, la police pense que je participe à un complot contre le roi. Le préfet Gisquet m'arrêtera si nous allons le voir maintenant. Vidocq a dû bien me charger dans son rapport. Et tu sais l'amour que Gisquet porte aux Républicains<sup>11</sup>...

- Allons le voir sans toi, dit Fortuné.
- Et sans moi ! ajouta Théodore.

Fortuné regarda Héloïse qui, cette fois, ne lui sourit pas en retour.

- Alors, dit-il, on garde le cap ?

Corinne, Théodore et Héloïse acquiescèrent.

- Très bien, dit Fortuné. Nous n'avons pas fait tout ce chemin pour passer le relais juste avant la ligne d'arrivée. Lorsque nous serons sûrs de notre fait, nous ferons appel à la police. Après les rumeurs d'attentat qu'elle a entendues ces derniers jours, elle sera présente partout dans le quartier demain.

Le visage d'Héloïse s'éclaircit, mais il était aussi marqué par la fatigue et l'inquiétude.

- Reste à savoir quelle méthode nous adoptons maintenant avec Bescher, continua Fortuné. La méthode Champoiseau ou le flagrant délit ?
- La méthode Champoiseau ? demanda Corinne.
- Je cogne d'abord et je pose les questions ensuite.
- Si vous choisissez la méthode Champoiseau, je vous laisse faire, messieurs, dit Héloïse.
- J'avoue que je préfère dormir un peu et garder des forces pour demain matin, approuva Théodore.
- Moi-même, je ne me sens pas les forces ce soir de monter frapper à la porte de Bescher et de lui demander de visiter son appartement, conclut Fortuné. Attendez-moi un

---

<sup>11</sup> Après l'insurrection républicaine de juin 1832, Gisquet avait demandé aux médecins et pharmaciens de dénoncer les blessés suspects amenés chez eux.

instant...

Il se dirigea vers le comptoir, aborda M. Périnet, lui remit quelques pièces et vint retrouver ses trois amis :

- M. Périnet met à notre disposition deux chambres dans son logement au-dessus du restaurant.
- Dans l'immeuble de Bescher !? demanda Corinne.
- Oui, mais pas dans la même aile, répondit Fortuné – qui s'était renseigné discrètement au passage sur l'appartement de Bescher. Il habite au troisième étage et nous serons au second, de l'autre côté de l'escalier. Il ne peut pas quitter son appartement sans emprunter cet escalier et donc sans passer devant le logement de Périnet. Je propose que vous vous installiez dans une chambre, mesdames. Théo, François et moi occuperons l'autre en nous relayant pour surveiller l'escalier... Cela convient-il à tout le monde ?

Corinne et Théodore se regardèrent. Comme personne ne répondait, Fortuné se leva :

- Bien, ne perdons pas de temps. Lorsque vous serez dans l'escalier, si vous croisez Bescher, ne lui prêtez ni plus ni moins d'attention que s'il s'agissait d'un voisin. Saluez-le s'il croise votre regard... Théo, Je prends le relais de François jusqu'à trois heures du matin, et tu me succèdes ensuite, si tu es d'accord. Nous mettrons une chaise derrière la porte de Périnet. S'il nous pose des questions, j'ai encore suffisamment de monnaie pour le rassurer.
- Une dernière question, pour que je dorme paisiblement, dit Héloïse : ne risquons-nous pas d'être réveillés au petit matin avec un fusil sous le nez si Périnet nous prend pour des comploteurs qui préparent un attentat ?
- Pas de danger. Je me suis rappelé le nom du commissaire chargé de la surveillance des jeux, que mon patron, M. Lefebvre, connaît bien. Périnet le connaît aussi. À l'heure

qu'il est, il me prend pour un inspecteur de police attaché au service de sûreté, venu pour surveiller le cortège royal demain matin.

- Et Corinne et moi sommes tes informatrices ? demanda encore Héloïse.
- N'est-ce pas la vérité ? répondit Fortuné avec un clin d'œil.
- Tu n'interroges pas plus Périnet sur Bescher ? questionna Corinne.
- J'ai essayé, mais il semble qu'il n'ait rien de plus à en dire.

Fortuné alla chercher François qui aurait volontiers prolongé sa surveillance tellement il était fier que cette tâche lui ait été confiée. Tous les cinq sortirent du café à la suite de M. Périnet, franchirent aussitôt à droite la porte du n°50, parcoururent l'allée qui menait à l'escalier de l'immeuble ainsi qu'à la petite cour derrière la salle de billard. Sur le côté gauche, du bruit leur parvenait du marchand de vin qui occupait le rez-de-chaussée et le premier étage. Au second, M. Périnet les installa dans deux chambres puis redescendit tenir son café jusqu'à la fermeture. Quelques instants plus tard, Fortuné emprunta à Théodore son pistolet – le sien avait disparu dans l'épisode de l'impasse du Doyenné. Il ressortit sur le boulevard, se plaça de l'autre côté de la chaussée devant le Café Turc et observa la fenêtre du troisième étage, celle de Bescher, regrettant une fois de plus de ne pas avoir pris avec lui une longue vue à Veritas. Il ne distinguait aucune lumière.

Une femme l'aborda et lui demanda s'il recherchait de la compagnie. C'était une prostituée qui « *faisait le vague.* »<sup>12</sup> Il la remercia et se dit en lui-même que sa compagnie se trouvait en ce moment dans le logement de M. Périnet, au second étage du n°50 du boulevard du Temple.

Il héla un cocher qui travaillait encore à cette heure tardive et lui remit un mot pour Zoé Bureau, dans lequel il lui précisait où ils dormaient et qu'ils soupçonnaient un dénommé Bescher-

<sup>12</sup> « *Faire le trottoir* », en argot.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Auguste – dont il donna la description – d'être lié à Boireau et à Pépin. Il pénétra à nouveau dans la petite allée du n°50 et leva les yeux sur sa gauche jusqu'au troisième étage, où quatre fenêtres appartenaient à l'appartement de Bescher. Aucune n'était éclairée. Il monta jusqu'au second, enleva ses souliers et grimpa silencieusement jusqu'à la porte de Bescher, sur laquelle il colla son oreille pendant plusieurs minutes. Aucun bruit. Il redescendit au second se poster derrière la porte de M. Périnet sur un tabouret – sur une chaise, il aurait craint de s'assoupir. Avec Champoiseau surveillant Pépin, Allyre guettant Boireau et eux quatre au chevet de Bescher, se dit-il, ils mettaient le maximum de chances de leur côté.

Fortuné regrettait qu'ils n'aient pas eu la possibilité de se coordonner davantage, mais il faisait confiance au sang froid d'Allyre et de Champoiseau. Demain allait être une rude journée.

Il ne voyait pas ce qu'ils auraient pu oublier.

### La revue de la Garde

Lorsque Fortuné entendit sonner trois heures du matin à l'église Sainte-Élisabeth, il alla réveiller Théodore pour qu'il le remplace. Il n'avait rien entendu de suspect venant de l'étage supérieur et ne s'était assoupi qu'une seule fois, tombant de son tabouret dans le silence de la nuit. Il envisageait avec un énorme plaisir la perspective de dormir quelques heures et sombra immédiatement dans le sommeil.

À six heures du matin, il fut réveillé par la salve d'artillerie tirée depuis l'Hôtel-de-Ville en l'honneur de la révolution de juillet 1830, suivie des six coups retentissant à la cloche de Sainte-Élisabeth. Le soleil était levé depuis un moment. François dormait encore. Il était temps de le réveiller pour qu'il prenne la place de Théodore. Mais auparavant, Fortuné se dirigea vers la

porte. Il fut étonné de trouver le tabouret posé à l'envers sur le sol. Où se trouvait Théodore ? La porte était poussée. Fortuné l'entrebâilla doucement. Aucun signe particulier sur le palier. Aucun bruit. Théodore était-il monté au troisième étage pour surveiller Bescher ? Il savait bien que ce n'était pas la chose à faire. Bescher avait-il quitté son appartement avec Théodore à ses basques ? Mais pour quoi faire ? Aller chercher des complices ?

Fortuné ne pouvait se risquer à monter à l'étage. Bescher y était le seul locataire. S'il se trouvait là et apercevait un inconnu, nul ne sait quelle serait sa réaction. Fortuné descendit l'escalier jusqu'en bas, ne repéra aucune trace de lutte. Il n'avait entendu aucun bruit durant son sommeil. Le tabouret devait être un signe laissé par Théo pour faire comprendre qu'il avait agi dans l'urgence, ayant sans doute vu Bescher quitter son domicile et décidé de le suivre. Il n'y avait plus qu'à attendre son retour ou des nouvelles. Fortuné réveilla François, lui expliqua la situation et lui demanda de prendre son tour de veille sur le tabouret.

Toujours sur ses gardes, il redescendit se poster sur le boulevard, du côté du Jardin Turc mais un peu décalé, de manière à ne pas se trouver sous le regard direct de la fenêtre de l'appartement de Bescher. Celle-ci était d'ailleurs masquée par une jalousie.

– C'est un comble ! se dit-il. Être là à patienter sans pouvoir rien faire, à quelques heures du passage du roi !

Il y avait encore très peu d'activité, mais on devinait que cela n'était pas un jour comme les autres. Des drapeaux tricolores décoraient les théâtres et les cafés. Le ciel était plus dégagé qu'hier et annonçait une belle journée. Fortuné surveillait le boulevard du Temple à droite et à gauche, gardant un œil sur l'immeuble du n°50. Il n'eut pas longtemps à attendre. À deux cents mètres sur la gauche, il vit Bescher surgir de la rue du Temple, traverser le boulevard du Temple et se diriger avec

hésitation vers le n°50. Il se sentait surveillé, c'est certain. N'ayant rien constaté d'anormal, il pénétra dans le n°50 et regagna son appartement. Fortuné s'apprêtait à prendre position quelque part d'où il pourrait mieux observer l'immeuble de Bescher, lorsque quelqu'un lui tapota l'épaule. Il fit volte-face si soudainement que son vis-à-vis recula vivement d'un pas. C'était Théodore, qui paraissait frais et dispos, mais aussi assez fébrile.

- Un à zéro ! J'ai gagné la première manche, dit-il avec un sourire.
- Théo ! Je suis heureux de te retrouver ! Alors, raconte.
- Bescher a quitté son appartement vers cinq heures. Je crois qu'il est seul là-haut. Je n'ai vu personne d'autre. Il s'est rendu chez une connaissance, 22 rue Meslay, c'est tout près. Je n'ai rien compris à ce qui s'est passé. Il a frappé longuement à une fenêtre du rez-de-chaussée qui a fini par s'ouvrir. Un homme d'une trentaine d'année est apparu. Il a reconnu Bescher et ils ont discuté vingt minutes, avant que Bescher ne le quitte fâché en disant à l'autre qu'il était un lâche.
- Et Bescher est ensuite rentré directement chez lui ?
- Il est allé s'asseoir un moment, puis est revenu sans se presser.
- Pour moi, tout cela confirme que Bescher est seul au troisième étage et qu'il se sent seul au moment de passer à l'action. Peut-être cherche-t-il un complice pour le soutenir... Une chose est sûre : s'il quitte à nouveau son appartement, nous en profiterons pour y pénétrer et savoir quelles armes il recèle à l'intérieur.
- À condition qu'il le quitte pour un certain moment, poursuivit Théodore. Il faut se méfier avec cet homme-là. Dans l'état où il se trouve, il est capable de descendre de chez lui pour faire le tour du pâté de maisons et remonter aussitôt !

Les deux amis patientèrent à l'abri d'une porte cochère. Ils assistèrent à l'ouverture de plusieurs cafés, dont celui des Mille Colonnes. Le soleil dorait le sommet des immeubles. Ils virent Héloïse et Corinne entrer dans le café afin de se restaurer, mais hésitèrent à les rejoindre de crainte de tomber nez-à-nez avec Bescher.

Depuis un moment, les gardes nationaux portant le pantalon blanc de la grande tenue d'été et la veste bleue, ainsi que les troupes de ligne, prenaient place le long du boulevard. Des agents de police se déployaient pour circonscrire les badauds qui commençaient à s'installer eux aussi.

Vers huit heures trente, Bescher réapparut en bas de l'immeuble. Il se dirigea à droite vers le boulevard Saint-Martin, se retournant parfois pour dévisager un passant. Fortuné et Théodore lui emboîtèrent le pas. Cela faisait une étrange impression de voir cet homme se promener au milieu des soldats, des policiers et des gardes nationaux sans être inquiété le moins du monde.

Leur idée était que si Bescher montait dans un cabriolet, l'un d'eux filerait aussitôt essayer de fracturer proprement sa porte ou une fenêtre afin de visiter l'appartement.

Malheureusement, Bescher ne fit que quelques centaines de mètres avant de frapper à la porte d'une maison. Un homme en sortit, alla en chercher un autre, plus jeune, qui accompagna Bescher chez lui.

– Un complice ? se demandèrent Théodore et Fortuné.

Il s'agissait en réalité d'un commissionnaire, car il redescendit après un moment avec une grande malle sur l'épaule, toujours accompagné par Bescher. Les deux hommes traversèrent le boulevard et empruntèrent la rue Charlot. À l'intersection avec la rue de Vendôme, ils allèrent trouver un cocher à la station de cabriolets et le commissionnaire embarqua avec la malle dans

une voiture qui prit la direction de la rue du Temple. Faute de pouvoir le suivre, les deux amis laissèrent aller le commissionnaire, continuant de filer Bescher qui retourna à son domicile. Il était environ neuf heures trente.

Maintenant que les cafés commençaient à se remplir, ils pouvaient passer davantage inaperçus. Les visages de Corinne et d'Héloïse s'éclairèrent lorsqu'elles virent leurs deux compagnons pénétrer dans le café des Mille Colonnes. Elles avaient décidé de rester ici pour ne pas risquer de croiser Bescher dans l'escalier. Elles l'avaient vu regagner son appartement et furent mises au courant des événements de la matinée.

- Que pensez-vous qu'il y avait dans cette malle ? demanda Héloïse.
- Des effets personnels, répondit Théodore. Bescher, lorsqu'il passera à l'action tout à l'heure, ne doit rien laisser derrière lui. Il a dû mettre dans cette malle des objets qu'il ne peut pas brûler dans sa cheminée.

Après avoir ingurgité un bol de café et un morceau de pain, Fortuné alla relayer François au second étage, derrière la porte de l'appartement de M. Périnet. Fort heureusement, le jeune homme n'avait pas entrebâillé la porte lors des allées et venues de Bescher. Par une fenêtre donnant sur le boulevard, il l'avait vu sortir à deux reprises, mais n'avait pas tout compris de ses activités matinales. Fortuné l'invita à rejoindre les autres au café en bas.

Que faisait Bescher là-haut ? Boireau et Pépin allaient-ils surgir d'un moment à l'autre ? D'autres complices allaient-ils apparaître ?

Il était dix heures passées quand Fortuné entendit Bescher fermer sa porte à clef. Une foule dense circulait maintenant sur le boulevard. Lorsque Fortuné se risqua sur la chaussée, c'était déjà trop tard. Il avait perdu Bescher de vue. Devant le café des Mille Colonnes, Théodore et François lui indiquèrent d'un signe de tête l'homme dont le chapeau, trente mètres plus loin,

disparaissait dans le fleuve des badauds. Fortuné prit François avec lui et demanda à Théo de rester au café.

- S'il part loin et que cela nous laisse le temps de visiter son appartement, je t'en informe par François ! lui cria-t-il avant de plonger à la poursuite de Bescher.

Fortuné se souvint de cette filature comme de l'un des deux moments les plus dangereux de cette journée. François et lui marchaient dans les pas de Bescher qui avait tourné à gauche dans la rue d'Angoulême. Ils devaient remonter le courant des passants qui affluaient vers le boulevard, en veillant à ne pas se faire distancer par Bescher sous peine de le perdre de vue. De petite taille, il disparaissait facilement derrière les ombrelles et les chapeaux. Il accélérât et ralentissait son allure sans arrêt. S'il faisait demi-tour, il risquait de croiser ses deux poursuivants et réaliserait peut-être alors qu'il les avait vus la veille au soir au café des Mille Colonnes. Il était sur ses gardes et armé.

À quel jeu jouait-il ? Avait-il compris qu'il était repéré ?

Ils parvinrent jusqu'au canal Saint-Martin, dont il se mit à arpenter les berges comme s'il méditait sur son sort.

L'heure avançait. Fortuné lança François prévenir Théodore que la voie était libre et qu'il pouvait effectuer une visite rapide de l'appartement.

Onze heures. Bescher s'attardait toujours sur les berges du canal. Abandonnait-il son projet d'attentat ? La peur le faisait-elle renoncer ?

François retrouva Fortuné. Vers onze heures et quart, Bescher reprit sa route sans se presser vers le boulevard. Près de la place d'Angoulême, il fut hélé par un homme d'une soixantaine d'années, assez fort et un peu voûté, qui sembla surpris de le trouver là et le réprimanda sans retenue. Ils échangèrent quelques mots vifs, mais Bescher poursuivit son chemin de la même allure tranquille qu'auparavant. François avait rabattu sa casquette sur sa joue, comme pour se cacher de l'inconnu.

C'était sûr, il l'avait reconnu comme étant une relation de Pépin. Mais ce n'était pas le moment d'en parler.

- File, lui dit Fortuné. Cours prévenir Théo que Bescher arrive !

Le jeune épicier disparut dans le flot des piétons.

Déjà, Bescher tournait à droite sur le boulevard pour rejoindre son immeuble. Et là, au milieu de la foule, il tomba nez-à-nez avec Victor Boireau ! Le ferblantier était habillé d'une redingote verte, d'un pantalon blanc et d'un chapeau gris. Accompagné par un autre jeune homme, il semblait avoir tout oublié de la dispute de la veille. Tous trois échangèrent quelques mots comme sur un champ de course. Lorsqu'ils se quittèrent, Boireau glissa quelques paroles à l'oreille de Bescher, d'un air entendu. Fortuné chercha Allyre dans la foule. Il ne devait pas se trouver loin, si Boireau était là. Cette fois-ci, il ne fut pas surpris de se faire taper sur l'épaule.

- Il me fait cavalier, l'animal, dit Allyre. Depuis ce matin, sept heures !
- Le nôtre aussi, répliqua Fortuné en serrant son ami dans ses bras. Continuons chacun de suivre notre conspirateur, et préparons-nous à passer à l'action !

Allyre avait déjà disparu dans le sillon de Boireau. Fortuné pressa le pas tant qu'il put. Il avait laissé passer de précieuses secondes ! Bescher avait peut-être déjà surpris Théo et François dans l'appartement ! Fortuné voulut courir, mais il était impossible de faire plus de deux mètres en ligne droite tant la foule était compacte. Il lui sembla qu'il n'atteindrait jamais le numéro 50. Quand il y parvint enfin, il bouscula le portier et gravit les marches quatre à quatre, sortant son pistolet.

Passé le premier étage, il tendit l'oreille en quête de bruits suspects, mais n'entendit rien. Armant le chien de son pistolet, il poursuivit son ascension.

Tout à coup, au second étage, un bras jaillit d'une porte ouverte et s'empara du sien. Il reconnut à temps Théodore, sans quoi le

coup partait. François apparut aussi dans l'encadrement de la porte.

– Boireau ! bredouilla Théo. Boireau s'est installé au café avec un autre homme et je n'ai pas pu bouger. J'avais peur qu'il me reconnaisse... Je... je n'ai pas pu entrer chez Bescher ! Et maintenant, il est juste en bas !

– En bas ?... Il n'est pas chez lui ?

– Non, il vient d'entrer chez le marchand de vin Travault !

C'était la boutique qui jouxtait le café Périnet.

– Sans doute pour se donner du courage..., commenta Fortuné. D'une certaine façon, tu peux remercier Boireau. Il t'a sans doute sauvé la vie ! Si Bescher t'avait surpris là-haut, tu serais peut-être vraiment mort à l'heure qu'il est.

– Oui... Moi ou lui.

Le roi et son cortège n'allaient pas tarder. Bescher et ses complices étaient là (Pépin manquait à l'appel, mais se trouvait peut-être tout près). Il restait quelques minutes, mais il fallait agir vite.

– Écoute, Théo. François et moi allons chercher des agents pour arrêter Bescher. Toi, passe par derrière. Si jamais lui ou d'autres tentent de fuir par la rue des Fossés-du-Temple, tu les cueilles !

Les trois hommes redescendirent l'escalier à toute vitesse.

Dehors, les policiers repoussaient les passants qui empiétaient sur la chaussée. Les gens parlaient fort. Des marchands de coco agitaient leur sonnette afin d'écouler leur boisson. Des enfants munis d'une mèche allumée proposaient des cigares. Par cette belle journée de juillet, Parisiennes et Parisiens rivalisaient d'élégance. Mais ce n'était pas le moment pour François et Fortuné d'admirer les robes et les châles des jeunes femmes.

Des officiers de la Garde allaient et venaient la tête haute et l'air grave, inspectant leurs troupes le sabre à la main, corrigeant une posture, reléguant au second rang ceux dont l'uniforme

présentait un défaut. Fortuné se fraya un chemin jusqu'à l'un d'eux en jouant des coudes.

- Monsieur l'officier, un homme prépare un attentat contre le roi ! Il est derrière nous, il faut l'arrêter immédiatement !

L'officier n'entendait pas bien dans tout ce brouhaha. Fortuné mit ses mains en porte-voix, les colla sur l'oreille de l'homme et répéta son message. On entendait des roulements de tambours. Le cortège approchait lentement. L'officier regarda Fortuné fixement quelques secondes, essayant de savoir s'il avait affaire à un fou, à un plaisantin ou à un homme sain d'esprit. Son regard fit des aller-retour entre Fortuné, le boulevard, et les fenêtres ouvertes des cafés, des théâtres et des immeubles alentours, qui laissaient partout déborder des têtes de curieux. Des badauds étaient même juchés sur les toits et s'accrochaient jusqu'aux cheminées.

Fortuné colla à nouveau sa bouche sur l'oreille de l'officier :

- Monsieur, croyez-moi, il faut me suivre tout de suite avec quelques hommes. Il en va de la vie du roi !

Eût-il été vêtu en bourgeois, peut-être aurait-il obtenu gain de cause. Mais l'officier ne pouvait apparemment pas faire confiance à un ouvrier. Il fit demi-tour sans un mot et rejoignit ses hommes prêts à présenter les armes, les fusils au repos, le long du corps.

Fortuné jura plusieurs fois. Il lui fallait trouver un autre officier ou un policier. Avec l'aide de François, il se hissa sur une branche qui venait de se libérer dans un arbre tout proche. Il voulait apercevoir le cortège afin de savoir combien de temps il lui restait.

Il regretterait ce geste toute sa vie.

Corinne et Héloïse avaient rejoint François au pied de l'arbre. Tous trois se sentaient impuissants et ne savaient que faire. On approchait de midi. Du côté du boulevard Saint-Martin, on distingua la tête du cortège qui soulevait un nuage de poussière

(on avait oublié d'arroser la chaussée depuis la veille). Le tambour se mit à battre pour rendre les honneurs militaires. Répartis sur la largeur de la chaussée, des agents de police en armes précédaient le roi. Leurs regards balayaient le boulevard en haut, en bas, au devant, sur les côtés. Mais les arbres touffus leur masquaient une grande partie des étages des immeubles.

L'état-major du roi comptait plus de cent personnes. Ses fils avançaient à ses côtés. Fortuné reconnut Louis-Philippe qui, en uniforme de général de la Garde nationale, maniait avec aisance un cheval gris, saluant la Garde et la foule à intervalles réguliers de la main ou du chapeau lorsque des acclamations éclataient plus fortes que d'autres. Parfois, un garde national ou un badaud en habit d'ouvrier ou de paysan quittait les rangs et, sous le regard inquiet de dizaines de policiers et de soldats, se dirigeait vers le roi. Celui-ci faisait signe de le laisser passer et l'homme remettait alors un cadeau ou une pétition à son aide de camp. Alors, la foule applaudissait, agitait encore plus vivement mouchoirs et chapeaux. Demain, les journaux redoubleraient de commentaires sur la popularité du roi.

Devant Louis-Philippe, un officier avec une face de bouledogue avançait sur un magnifique cheval, inspectant les immeubles d'un air renfrogné. C'était le maréchal Mouton, comte de Lobau, célèbre pour avoir déjà utilisé des pompes à incendie afin de réprimer des manifestations. « Il surveille les alentours comme s'il entrait dans une ville prise d'assaut », pensa Fortuné.

Dans trois ou quatre minutes, la tête du cortège parviendrait en face de l'immeuble de Bescher. Il avait dû regagner son troisième étage. Sa fenêtre était toujours masquée par une jalousie. Il comptait apparemment agir depuis le troisième étage. Un coup de vent agita les feuilles des arbres. Instinctivement, le regard de Fortuné se reporta sur la jalousie du troisième étage qui venait de se soulever, laissant apparaître une grande tache sombre... comme si la fenêtre était grand ouverte. Fortuné eut même l'impression que le châssis en avait

été enlevé.

Tout à coup, il comprit. Tout : le manège de Boireau sur le boulevard avec son cheval, le choix de l'emplacement de l'appartement, l'insistance de Pépin pour obtenir des fusils, l'objet que Bescher avait refusé de montrer à Boireau hier soir et qui avait provoqué leur dispute...

Fortuné repéra à cinq mètres un agent de police et s'apprêta à sauter de sa branche pour le convaincre de le suivre...

Cela devait faire plusieurs minutes qu'ils étaient observés. Corinne avait enlevé son bonnet afin de se rafraîchir. Un homme pointait son pistolet vers Fortuné. Il avait reconnu la jeune femme grâce au portrait d'elle qu'il tenait dans sa main gauche. Un sbire de Vidocq. Il avait bien compris, également, que Corinne, Héloïse, François et Fortuné se connaissaient. Et maintenant, sans se soucier d'être vu par un policier ou un garde national, il tenait en joue le seul homme qui pouvait éviter au roi de se faire tuer, pensant certainement que Corinne et les autres étaient là pour attenter à la vie de Louis-Philippe.

Il était trop loin de Fortuné pour que ce dernier puisse lui asséner un coup ou se saisir de son arme. François se rapprochait lentement de l'homme afin de tenter de le ceinturer. Quelques badauds leur lançaient des regards effrayés. L'homme lança un cri pour attirer l'attention. Un garde national vint vers eux et les mit en joue, ne sachant trop qui menacer entre Fortuné et l'homme au pistolet qui dit alors :

- Cet homme et ces trois-là sont des républicains qui en veulent au roi. Arrêtez-les !

Deux autres gardes quittèrent le rang et vinrent prêter main forte au premier. La panique les gagna rapidement, alors que ni Fortuné ni celui qui le visait ne bougeaient d'un pouce.

- Vous faites erreur ! cria Fortuné en désignant la fenêtre de Bescher. Envoyez tout de suite des soldats au troisième étage de cet immeuble ! Voyez cette fenêtre ! Un homme

va tirer sur le cortège !

Les gardes avaient du mal à entendre car les tambours et les acclamations de la foule redoublaient. Que venaient faire au milieu de cette belle matinée un homme perché dans un arbre et cet autre qui le menaçait d'un pistolet, tout cela juste au moment où passait le cortège royal ?

Sur le boulevard, venant de la droite, le roi progressait avec son état-major. Leurs regards semblaient attirés par des badauds rassemblés de l'autre côté, devant le Jardin Turc. Encore quelques secondes et ils passeraient juste en face du numéro 50.

### **Tentative de fuite**

Tout à coup, une énorme explosion retentit par la fenêtre de Bescher. Fortuné dégringola, à l'instar de la plupart de celles et ceux qui étaient grimpés sur des arbres, des grilles ou des chaises, manquant d'écraser Corinne et une autre femme plus âgée. Héloïse cria son nom car elle crut qu'il était blessé. Les deux jeunes femmes et François l'aidèrent à se relever. Autour d'eux, la foule, comme balayée par un gigantesque coup de vent, se mit à courir dans des directions opposées au point d'où l'explosion était partie. Des cris d'épouvante et des appels au secours retentissaient partout. Au milieu du boulevard, c'était un carnage. Des corps humains et des cadavres de chevaux jonchaient les pavés, d'autres se traînaient sans savoir où aller. On apercevait des fusils çà et là, abandonnés par des gardes nationaux et des soldats qui s'étaient enfuis, et aussi des ombrelles, des paniers, des châles, des chapeaux.

Des chevaux sans cavaliers galopaient. Des adultes cherchaient à protéger leurs enfants et à les éloigner du centre de la tuerie. Dans la panique, certains en bousculaient d'autres. Une femme fut projetée en avant, les jupes par-dessus la tête et deux personnes s'abattirent sur elle. Le roi n'était plus sur son cheval,

ni personne de son entourage. On entendait des râles et des pleurs.

Une fumée noire s'échappait de la fenêtre de Bescher. Fortuné entendit quelqu'un dire : « Ils étaient des dizaines à tirer ! » Il échangea un regard avec Héloïse et Corinne et ramassa le pistolet de l'homme de Vidocq, parti sans demander son reste. Les deux jeunes femmes, François et lui ne cédèrent pas à la panique. Ils savaient que ce qui s'était produit était attendu et qu'il n'y avait sans doute rien d'autre à craindre.

Fortuné fut l'un des premiers à se précipiter vers l'immeuble de Bescher, en même temps qu'un sergent de ville, un garde national et un sergent de la garde municipale.

Tous grimpèrent jusqu'au troisième étage comme l'eau s'engouffre dans un tunnel. La porte de Bescher était barricadée de l'intérieur et ils durent utiliser des canons de fusils comme leviers et des crosses comme maillets pour la faire céder. Ils furent projetés dans une antichambre éclairée sur la gauche par une fenêtre qui donnait sur le toit du café des Mille Colonnes. Une échelle reposait par terre, qui avait servi à bloquer la porte. En face, une seconde pièce, puis une troisième après une porte vitrée dont les carreaux étaient brisés. L'appartement, étonnamment dépourvu de mobilier, baignait dans un étrange silence et dans une épaisse fumée. Il était clair que son occupant ne l'avait jamais vraiment habité. Fortuné savait que les derniers biens de celui-ci avaient quitté l'endroit il y a quelques heures dans une grosse malle.

Où était Bescher ? Des hommes se cachaient-ils derrière les murs ? Pendant que certains s'engouffraient à droite de l'antichambre dans une autre pièce, Fortuné, pistolet en main, précédé par deux hommes, traversa la seconde pièce. Il vit sur le sol des tas de copeaux de bois avant de terminer sa course dans la pièce du fond. Personne. Tous se couvrirent le nez tellement l'odeur de poudre était forte.

La fenêtre avait été démontée et posée contre un mur. Pas une vitre n'avait survécu à l'explosion et des morceaux de verre reposaient partout. La jalousie, arrachée en plusieurs endroits, s'agitait au gré des courants d'air. Fortuné ne fut pas surpris de voir, calé juste derrière la fenêtre, un bizarre assemblage de bois et de canons de fusils, dont quelques-uns étaient éventrés, certains de leurs fragments s'étant plantés dans les murs. Ils étaient encore chauds ; plusieurs étaient tachés de sang. L'assemblage mesurait environ trois pieds et demi de haut. Voilà donc l'usage qui avait été fait des fusils que Pépin, Bescher et leurs complices avaient rassemblés : un orgue horizontal qui avait craché ses balles sur le cortège royal !

En s'approchant de la fenêtre, on apercevait le boulevard et les scènes de désolation qui s'y déroulaient encore. Il sembla à Fortuné que le roi était remonté sur son cheval. L'image de Boireau, qui, la veille au milieu du boulevard, avait aidé Bescher à régler sa mire, se superposa un moment dans son esprit à celle de Louis-Philippe, tous deux droits et immobiles sous la fenêtre du criminel. Non, Fortuné ne rêvait pas, le roi était bien vivant, promenant autour de lui un regard désolé.

Un feu brûlait dans la cheminée, ce qui rajoutait à la chaleur étouffante de la journée. Sur le sol gisaient deux chapeaux gris, un vilebrequin, une gouge et d'autres outils, ainsi qu'un bougeoir en cuivre avec une chandelle. Des taches de sang frais ornaient le mur près de la porte.

Fortuné regarda par une fenêtre. Pas de cadavre de Bescher dans la petite allée qui longeait le café des Mille Colonnes. Rien d'autre que des agents qui continuaient d'accourir vers l'appartement. À un endroit du boulevard, il vit un homme qui se tenait immobile sur la chaussée, tétanisé. Il s'était oublié sous lui. Un enfant d'une dizaine d'années le regardait.

Les gardes et agents se faisaient de plus en plus nombreux dans la pièce. Fortuné retourna dans la seconde pièce et remarqua une traînée de sang qui repartait en direction de l'entrée de

l'appartement. Au même moment, un cri fut répété de bouche en bouche : « Ils sont pris ! » Tout le monde se précipita vers l'escalier et Fortuné suivit le flot. En retraversant l'antichambre, il vit des gardes nationaux remonter une grosse corde par une fenêtre donnant sur l'arrière.

Il descendit l'escalier quatre à quatre sans pouvoir maîtriser son allure, car il était pressé par ceux qui le suivaient. Ils croisèrent des policiers qui remontaient. À la porte de l'immeuble, des soldats empêchaient les gens de rentrer ou de sortir, sauf s'ils portaient un uniforme. Mêlé au groupe de sergents de ville, de soldats et de gardes nationaux, Fortuné poursuivit sa course avec les autres le long du boulevard. Au passage, il fit signe à Héloïse, Corinne et François, qui l'avaient attendu au pied de l'immeuble. Tous remontèrent au pas de charge la rue d'Angoulême puis celle des Fossés-du-Temple, pour aboutir au numéro 41 qui donnait sur l'arrière du numéro 52 du boulevard du Temple.

L'entrée était surveillée par des policiers qui ne laissaient passer que les uniformes. Théodore était-il quelque part à l'intérieur ?

Fortuné avisa un sergent de ville redescendu avec lui de l'appartement de Bescher et joua son va-tout :

– J'étais avec vous dans l'appartement du criminel. Je sais qui il est. Faites-moi entrer. S'il est là, je le reconnaîtrai.

Le sergent le détailla des pieds aux cheveux.

– Comment connaissez-vous cet homme ?

– Je suis prêt à l'expliquer à un commissaire.

– Venez avec moi. Je me souviens de vous dans l'appartement.

Laissant Héloïse, Corinne et François dans la rue, ils traversèrent le couloir de l'immeuble et débouchèrent sur une cour remplie de soldats et de policiers. La première chose que repéra Fortuné fut, là-haut sur la façade, la fenêtre de l'appartement de Bescher, par laquelle les gardes nationaux

venaient de remonter une corde (cette fenêtre était située au quatrième étage de ce côté-ci, la rue des Fossés-du-Temple se trouvant en contrebas du boulevard).

Le sergent et Fortuné empruntèrent un autre passage et parvinrent dans une seconde cour.

Là, tenu en respect par des soldats, se tenait un homme allongé sur un matelas et serrant un tissu sur son visage. Ses vêtements étaient ceux de Bescher. Son sang coulait abondamment d'une large blessure à sa tête. Le sergent guida Fortuné plus près de l'homme, du côté où le tissu lui cachait moins la tête. L'employé de Veritas reconnut les traits émaciés de Bescher.

– C'est l'homme qui a déclenché la machine infernale là-haut ? demanda le sergent.

– Oui, répondit Fortuné.

Déjà, des habitants des deux immeubles étaient interrogés par des agents. De l'autre côté de la cour, surveillé de près par des soldats, était assis un grand homme dont on ne voyait que la chevelure rougie par du sang, car il se tenait le visage entre les bras. Fortuné reconnut Théodore.

## **41 rue des Fossés-du-Temple**

– Que lui a-t-on fait ? cria Fortuné.

Il tenta d'aller vers Théodore, mais le sergent le retint. Noyé dans le tumulte environnant, Théo ne leur prêta aucune attention.

Le sergent ne répondit pas. Il désigna Bescher :

– Comment connaissez-vous cet individu ? demanda-t-il à nouveau.

– Nous le pistions depuis plusieurs jours.

– Qui, « nous » ?

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

– Cet homme et moi-même.

Fortuné désigna Théodore du menton.

– Êtes-vous de la Préfecture ? questionna le sergent.

– Non.

– Travaillez-vous pour Vidocq ?

– Non.

– Pour les carlistes<sup>13</sup> ?

– Non.

– Alors, qui êtes-vous ?

– Je travaille pour le Bureau Veritas, place de la Bourse. Cet homme et moi-même avons appris le projet d'attentat il y a deux jours par des républicains mais nous ne savions pas précisément où et quand cela se produirait.

– Pourquoi n'avez-vous pas alerté la Préfecture ?

– La Préfecture a reçu des dizaines d'informations sur des projets d'attentats. Nous n'aurions pas été pris au sérieux. Nous n'en savions pas assez. Nous ne savions pas qu'il y avait cette machine infernale là-haut.

Fortuné omit de dire que, s'il n'avait pas été menacé par un homme de Vidocq au dernier moment, il aurait pu empêcher le massacre.

– Connaissez-vous le nom de cet homme ?

– Il se nomme Bescher et logeait dans cet appartement. Vous pouvez vérifier auprès de monsieur Périnet, le patron du café des Mille colonnes.

– Ce Bescher a-t-il des complices ?

– Je n'en sais rien.

Fortuné pensait prudent de ne pas trop en dire pour le moment.

Le sergent alla consulter ceux qui surveillaient Théodore. Entre deux mouvements de soldats et de policiers, Fortuné apercevait Bescher. Il reposait sur son matelas les yeux fermés, insensible

---

<sup>13</sup> En fait, le sergent veut parler des légitimistes, fidèles à la branche aînée des Bourbons.

au tumulte de la cour. Un policier lui parlait, agenouillé à côté de lui. L'explosion l'avait peut-être rendu sourd. Ses deux mains étaient meurtries. Sa lèvre inférieure, coupée en deux, laissait voir la mâchoire. Le plus impressionnant était cette blessure au front. Un morceau de peau lui retombait sur les yeux et un méchant trou surmontait son œil gauche. Fortuné ne pouvait voir son côté droit.

Le sergent revint :

- Il n'est pas question que votre ami quitte cet endroit. Il est considéré comme complice de celui qui a tiré, même s'il le nie. Il va être interrogé par un commissaire.
- Arrêtez-moi aussi, alors, répondit Fortuné. Je réponds de lui comme de moi-même.

Il leva son bras vers Théodore, sans réaliser qu'il tenait toujours un pistolet. Pris au dépourvu, le sergent voulut dégainer son épée, mais un autre fut plus rapide, désarmant Fortuné d'un coup de crosse. Il eut droit à un autre coup sur la tête, venu d'on ne sait où.

On le fit asseoir sur une chaise, sous le hangar de la première cour, du côté de la rue des Fossés-du-Temple. Il lui était interdit d'en bouger et trois hommes en uniforme veillaient à cela.

Ils avaient essayé d'empêcher un attentat et voilà qu'ils étaient retenus par la police. L'esprit de Fortuné passait d'une pensée à une autre : « Pourquoi ont-ils arrêté Théo ?... J'aurais dû profiter du moment où Bescher est entré chez le marchand de vin pour me faufiler dans son appartement et rien de cela ne se serait passé !... Maudit Vidocq ! C'était bien le moment qu'un de ses hommes nous tombe dessus !... Comment Bescher s'est-il retrouvé dans cette cour ? »

Il supposa que le scélérat s'était aidé de la grosse corde qu'il avait passée par sa fenêtre, puis qu'il s'était laissé glisser sur un toit en-dessous, avant de pénétrer dans l'arrière de l'immeuble voisin et de se précipiter dans l'escalier. Mais il avait été arrêté

avant d'atteindre la rue des Fossés-du-Temple, que la police surveillait comme toutes les rues alentours.

Deux agents traversèrent la cour. Accompagnés par un capitaine de la garde nationale, ils portaient Bescher inconscient sur leurs épaules. « C'est Daudin et Lefèvre, dit un des gardes de Fortuné à un autre. Ils conduisent l'assassin au poste du Château-d'Eau pour l'interroger au calme. »

Des policiers continuaient d'affluer de la rue des Fossés-du-Temple, ainsi que des hommes en civil, des commissaires et des magistrats. On emmenait des témoins à l'intérieur de l'immeuble. Le tour de Fortuné allait venir. Qu'allait-il raconter ? La vérité ? *Toute* la vérité ? Qu'allait raconter Théodore ? Leurs témoignages seraient recoupés. Que se passerait-il s'ils ne concordait pas ?

Songer à s'enfuir était une folie, mais il l'envisagea tout de même. Non... Il ne pourrait éviter de dire la vérité.

Un agent vint le chercher. Voyant qu'il était seul, un des trois hommes qui surveillaient Fortuné proposa de les accompagner.

– Nul besoin, répondit l'agent. Cet homme n'est pas dangereux. C'est juste un témoin.

L'agent conduisit Fortuné vers l'immeuble côté rue. Mais, au lieu de monter à l'étage, il lui fit franchir le cordon de police qui barrait l'entrée sur la rue, adressant au passage un signe de tête à l'un des hommes en faction, puis obliqua à droite. Fortuné n'y comprenait rien. Le menait-on au poste de police du Château-d'Eau ? Ce n'était pas la bonne direction...

– Où me conduisez-vous ? demanda-t-il à l'agent.

– Au coin de la rue, répondit-il simplement.

À la place d'Angoulême, Fortuné eut la surprise de retrouver Corinne, Héloïse et François en compagnie d'un homme âgé, aux favoris gris et abondants. Héloïse lui sauta au cou sans retenue.

– Fortuné, tu t'es battu ? s'inquiéta-t-elle en désignant la blessure occasionnée par le coup de crosse qu'il avait reçu.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Ce n'est rien. Les policiers sont assez nerveux ces temps-ci...

Le regard de l'homme aux favoris, sombre et pénétrant, lui rappela quelqu'un.

- Me reconnaissez-vous, monsieur Petitcolin ? lui demanda-t-il d'une voix cassée par les années.
- Je ne voudrais pas me tromper, monsieur Vidocq, mais je pense vous reconnaître, malgré votre déguisement.

Vidocq eut un rire nerveux.

- Je vous félicite, pour cela et pour votre enquête... Je vous ai attendu hier en vain à mon bureau et je devine aujourd'hui pourquoi.

Il lança un regard appuyé en direction de Corinne puis dévisagea Fortuné, Héloïse et François, que la présence de son héros en chair et en os en face de lui faisait rougir comme une pivoine.

- Vous avez été plus perspicaces que moi. Mais vos capacités, comme les miennes, ont apparemment des limites.

Il fit une pause puis éclata soudain :

- Vous n'avez rien pu empêcher, monsieur Petitcolin ! Vous seriez venu me voir hier, nous aurions immédiatement arrêté toute la bande ! Vous êtes un inconscient et je devrais vous dénoncer !

Il donna un coup de canne tellement violent sur le sol que François fit un bon en arrière. Fortuné resta impassible.

- Mais je tairai tout cela et je vous prierai également de ne rien dire à quiconque sur ma connaissance de cette affaire. Il ne pourrait que vous en cuire. Je ne vous connais pas. Toute cette histoire est finie pour moi. Je ne vais pas me lancer à la poursuite des complices de l'assassin. Je laisse ça à la Préfecture et aux juges d'instruction. Cela leur fera un bout d'os à ronger. Tiens, en parlant de ceux qui nous

protègent...

En un éclair, Vidocq avait sorti un grand mouchoir de sa poche et plongé la tête dedans.

– Retournez-vous discrètement, dit-il plus bas.

Les quatre amis aperçurent un petit homme arborant un chapeau à plumes qui tournait le coin de la rue en direction du 41 rue des Fossés-du-Temple, suivi par une cohorte d'hommes auxquels il donnait des ordres d'une voix aigre. Il portait un uniforme brodé d'or, serré à la taille par une ceinture blanche. Des petites lunettes reposaient sur son nez crochu. Les malheureux qui l'accompagnaient devaient affronter ses cris et ses gesticulations.

– Regardez bien, continua Vidocq, voici le fleuron de notre administration : monsieur Thiers, ministre de l'Intérieur. Il se trouvait dans le cortège royal et doit être en train de se demander quel pion il va faire sauter afin d'éviter de sauter lui-même.

Thiers était passé. Vidocq ressortit la tête de son mouchoir mais y replongea aussitôt qu'il aperçut un autre personnage qui suivait le même chemin que le ministre :

– Et celui-là, c'est Allard, le chef de la Sûreté. Si j'avais été à sa place, nous n'en serions pas là aujourd'hui. La seule chose dont il est capable est de me reconnaître si je traîne trop ici.

Fortuné ne fut pas dupe. Il ignorait dans quelle mesure Vidocq fricotait avec Thiers, Allard et leurs services et ne le saurait probablement jamais, mais il se doutait qu'ils n'hésiteraient pas à collaborer si leurs intérêts respectifs les y poussaient.

Le même agent qui avait libéré Fortuné arrivait maintenant avec Théodore. Après un regard horrifié à la vue de sa chevelure ensanglantée, Corinne le prit dans ses bras et le garda serré contre elle.

Vidocq remit discrètement une liasse de billets dans la main de l'agent.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Il est bien utile d'avoir encore des amis dans les rangs de la police, commenta-t-il avec un soupir en regardant s'éloigner l'homme. Un certain nombre me doivent leur place...

Théodore ne masqua pas sa surprise lorsqu'il reconnut la voix de Vidocq.

- Vous n'en finissez pas de ressusciter, Monsieur Bonnefoy ! dit ce dernier. Je me doutais un peu que vous n'étiez pas mort impasse du Doyenné...

Il tendit sa main à Fortuné qui la serra en disant :

- Je ne vous remercie pas de nous avoir libérés, monsieur Vidocq. Je comprends maintenant que votre geste n'est pas désintéressé. Quant à dire après un événement qu'il aurait pu être évité si les circonstances avaient été autres, qui peut prétendre que vous auriez mieux réussi ? Ce qui est sûr, c'est que si l'un de vos hommes n'était pas malencontreusement intervenu au moment fatal, l'issue aurait été différente.
- Bien le plaisir, Monsieur Petitcolin, conclut Vidocq, piqué au vif.

Il s'inclina devant Corinne, Héloïse et Théodore, sans prêter attention à François, tourna les talons et s'éloigna dans la rue, avec le dos voûté et la démarche mal assurée d'un vieil homme.

- Il nous a abordés il y a quelques instants, expliqua Corinne un moment plus tard. Il m'a reconnue et m'a demandé où vous étiez. Il a dit que si vous étiez à l'intérieur, il pouvait vous faire sortir... Je lui ai raconté comment son homme de main a essayé de nous arrêter. Je lui ai raconté comment son homme de main a essayé de nous arrêter.
- A-t-il dit pourquoi il se trouvait ici ? demanda Fortuné.
- Non.

C'était la seconde fois en deux jours que Vidocq surgissait sur

les lieux d'un massacre. Fortuné renonçait à comprendre. Ils prirent à droite sur le boulevard et comprirent vite qu'il serait difficile de trouver une voiture. La Garde nationale et la troupe de ligne tentaient de reformer un peu les rangs tandis qu'une partie portait secours et contenait les badauds. Il semblait que le cortège royal se reconstituait et que la revue allait reprendre. Louis-Philippe voulait sans doute montrer que l'on ne fait pas vaciller un trône avec une fusillade. Une grande agitation régnait aux alentours du Jardin Turc. On y avait transporté des morts et des blessés. Des civières sortaient chargées de femmes, d'hommes et d'enfants. Trois cabriolets stationnaient à l'entrée, qui attendaient des personnes importantes. Des médecins étaient peut-être en train d'opérer à l'intérieur. Un garçon d'une dizaine d'années sortit en pleurant, traversa le boulevard et s'arrêta non loin de Fortuné et ses amis, ne sachant où aller. Sa chemise et son gilet étaient tachés de sang. Théodore fit trois pas vers lui puis éclata en sanglots. Il n'avait pas encore dit un mot depuis sa libération. Corinne le tira en avant :

– Viens, ce garçon trouvera de l'aide auprès de quelqu'un.

Nous devons te trouver un médecin.

La foule des curieux envahissait déjà le « boulevard du crime » pour assister au spectacle macabre qui, cette fois, n'était pas donné dans les théâtres mais en vrai. Les badauds s'introduisaient partout, faisant rompre par endroits les rangs de la Garde nationale. Au café des Mille Colonnes, chez le marchand de vins Travault, dans chaque pièce de chaque appartement, pourvu que l'on puisse y poser une table, on soignait ou on interrogeait, et les soldats avaient grand-peine à empêcher les curieux d'entrer. Théodore ne put supporter plus d'une seconde de regarder la fenêtre de Bescher, au troisième étage, où la jalousie battait encore au vent.

Ils empruntèrent la rue du Temple et trouvèrent un cabriolet rue de la Corderie. À l'intérieur, tous restèrent silencieux. Jamais ils

n'oublieraient cette journée. Jamais Fortuné n'avait été confronté à un tel échec.

Aussi, lorsque Théodore, reprenant ses esprits, parla pour la première fois depuis la rue des Fossés-du-Temple, ses amis se demandèrent-ils si le jeune dandy n'était pas devenu fou.

- Nous n'avons pas empêché cette tuerie, dit-il, mais nous avons sauvé le roi.

## Le récit inattendu

- Si Bescher a manqué le roi, c'est, je crois, parce que j'ai dévié le tir de sa machine infernale, reprit Théodore.

Fortuné sentit tout à coup son sang bouillir.

- Tu étais dans l'appartement ? interrogea-t-il le plus calmement qu'il put.
- J'ai fait ce que tu m'as dit... Un peu plus que ce que tu m'as dit, en réalité. Et j'ai peut-être évité au roi de mourir aujourd'hui... Je n'en sais rien...

Théo dévisagea ses camarades.

- Vous pensez que j'ai perdu la tête, je le vois bien...

Il se sentit néanmoins encouragé à poursuivre son récit.

- Je me suis rendu rue des Fossés-du-Temple pour surveiller l'arrière de l'immeuble de Bescher et j'ai grimpé dans les étages du numéro 41. J'ai distingué une fenêtre ouverte de l'appartement de Bescher. Sur le rebord de la fenêtre, une grosse corde était enroulée, prête à être déployée. Pour moi, c'était clair : il allait faire son coup et s'échapper ensuite par cette fenêtre jusque dans la cour et ensuite par la rue des Fossés-du-Temple. Je pouvais l'attendre en bas... ou essayer de le cueillir plus tôt là-haut !

Théodore tenait son auditoire en haleine. Le fiacre aurait pu basculer que personne ne s'en serait aperçu.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- J'entendais les tambours annoncer l'arrivée du cortège et je ne pris pas beaucoup le temps de réfléchir. Je redescendis quatre à quatre, traversai les deux cours et remontai jusqu'au quatrième étage de l'immeuble voisin de celui de Bescher, entrai sans beaucoup de politesse dans un appartement, grimpai sur le bord d'une fenêtre et puis sur le toit. Ce n'est que là-haut que je me demandai comment arriver à redescendre jusqu'à la fenêtre de Bescher...

- Attends, Théo, dit Fortuné.

Un filet de sang s'était remis à couler du sommet du crâne de Théodore. Fortuné scruta la blessure. Dans la masse des cheveux, il vit une déchirure courte mais qui semblait profonde.

- Connais-tu un médecin, Théo ?
- Je suis passé une fois chez le père de Labrunie, qui est médecin 72 rue Saint-Martin.
- Bien. S'il est à son cabinet, il saura recoudre cette plaie.

Théo grimaça à cette perspective. Fortuné demanda au cocher de se diriger vers la rue Saint-Martin.

- Et alors ? interrogea François.
- Et alors..., reprit Théodore, il y a beaucoup de choses qui traînent sur les toits. Je trouvai une corde enroulée autour d'une cheminée qui devait faire l'affaire. Je la nouai solidement et me jetai dans le vide. Je savais que Bescher était à l'autre bout de l'appartement en train de surveiller le boulevard. Je parvins à sauter dans l'appartement par la fenêtre ouverte. Avec toute cette gymnastique, j'avais égaré mon pistolet. Je comptais sur la chance pour le surprendre. Je progressai prudemment et j'arrivai rapidement dans la dernière pièce. Tout d'abord, je vis comme un petit orgue devant la fenêtre, pointant vers le boulevard. En avançant un peu plus, je vis Bescher de dos, debout près d'une cheminée, un tison à la main. Le roi dut entrer dans son champ de vision, car il se plaça derrière la

machine aux tuyaux, qui étaient en réalité des canons de fusils solidement fixés à un lourd châssis de bois.

Théodore fit une pause, comme s'il revivait cet instant.

- Je regretterai longtemps de n'avoir pas su profiter de ce moment. Il fut plus rapide que moi. Il ne m'avait pas vu et le bruit dehors avait couvert mon approche. Le roi arrivait dans sa ligne de mire et il mit le feu à la ligne de poudre qui courait à l'extrémité des canons. Ensuite, je ne me souviens plus très bien... Je me jetai sur la machine afin de détourner le tir. Je dus la désaxer légèrement au moment où les coups partaient. Plusieurs canons, mal bourrés, ont explosé et Bescher et moi avons été rejetés en arrière.

Théo sortit de sa poche un court morceau de ferraille tordue encore tâchée de son sang.

- J'ai pris cela dans la tête. Je suis resté inanimé quelques secondes. Quand j'ai retrouvé mes esprits, la pièce était noire de fumée et Bescher semblait avoir disparu. Je n'y voyais pas à un mètre et j'ignore s'il m'a vu. Je jetai un œil sur le boulevard et vis plusieurs corps couchés, mais le roi était debout. Tout le monde regardait la fenêtre d'où les coups étaient partis et je me retirai vivement. Je me retins aussi au mur car ça tournait pas mal dans ma tête. J'ai suivi une traînée de sang qui courait jusqu'à la fenêtre du fond. La corde avait changé de couleur. Elle était devenue rouge vif. Lorsqu'ils m'aperçurent, des gens en bas crièrent en me désignant.

Théodore ferma les yeux.

- Je me penchai par la fenêtre, quitte à recevoir un coup de fusil, et vis que le toit du petit bâtiment en-dessous était taché de sang. Bescher devait se cacher dans l'immeuble. Je décidai de suivre le même chemin que lui et me jetai dans le vide, m'arc-boutant à la corde qui glissait entre mes mains. J'atterris sur le petit toit. Une fenêtre était ouverte au second étage de l'immeuble. En suivant la pente

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

du toit, je réussis à l'atteindre et pénétrai dans l'appartement. La traînée de sang menait à l'escalier. Arrivé dans la cour, je tombai nez à nez avec des agents qui m'arrêtèrent aussitôt. Bescher était étendu à l'autre bout sur un banc.

- J'ai bien vu un chapeau gris là-haut, dit Fortuné, mais je ne me suis pas douté un instant qu'il pût s'agir du tien !
- Qu'as-tu expliqué aux agents ? demanda Corinne.
- J'ai essayé deux fois de leur parler, mais j'ai renoncé. Je voyais bien qu'ils n'allaient pas me croire et qu'ils me prenaient pour un complice. Ils se méfiaient de tout le monde. Dans l'agitation, j'en ai vu plusieurs frapper des habitants après les avoir descendus de force de leur appartement. Ma tête m'élançait énormément. Personne n'a soigné ma blessure. Quand l'agent qui connaît Vidocq est venu me chercher, j'ai cru que c'était pour me mettre en cellule.
- C'est certainement là que tu te trouverais maintenant s'il n'avait pas agi ainsi, commenta Héloïse.

Tous restèrent silencieux.

Ainsi, leur action n'avait peut-être pas été complètement vaine. Mais comment auraient-ils pu imaginer que Bescher, Pépin, Boireau et leurs complices étaient prêts à sacrifier tant de vies pour tuer le roi ?

Le fiacre les déposa au 72 rue Saint-Martin. Ils frappèrent à la porte sur laquelle était inscrit « Dr Labrunie ». Un homme d'une soixantaine d'années, au visage bon ressemblant à celui de son fils, ouvrit après quelques instants :

- Théodore ! s'exclama-t-il en apercevant la figure rougie du jeune homme. Que vous est-il arrivé ? Entrez, je vous en prie.

Nul n'était besoin de lui dire pourquoi ils étaient là. Le docteur Labrunie prit le temps de saluer Héloïse, Corinne, Fortuné et

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

François et, en boitant légèrement, entraîna le blessé dans son cabinet, indiquant une petite pièce aux quatre autres.

- Asseyez-vous un moment dans cette salle, leur proposa-t-il.

Ayant surpris un regard de François sur sa claudication, il ajouta :

- Une balle reçue en Espagne en 1795 lorsque je combattais dans l'armée républicaine, expliqua-t-il. Si je vous disais toutes les blessures que cette jambe a endurées !

Puis il disparu dans son cabinet.

François rompit le silence le premier :

- Merci à vous de m'avoir fait confiance. On ne m'avait jamais fait confiance comme cela auparavant.

Héloïse lui adressa un sourire à le faire tomber de sa chaise :

- François, tu as pris ta part à cette affaire sans faillir. Nous n'aurions pas été jusque là sans toi.

Corinne ajouta :

- Mais il va sans doute falloir que tu te trouves dorénavant un autre patron...

Ils devaient encore patienter avant de savoir ce qu'il était advenu de Pépin et de Boireau, ainsi que de Champoiseau et d'Allyre. Héloïse posa sa tête sur l'épaule de Fortuné et ne la releva qu'une vingtaine de minutes plus tard, lorsqu'Étienne Labrunie reparut derrière Théodore qui portait un bandage à la tête.

- Dix points de suture. Nous avons extrait toute cette quincaillerie...

Le médecin tenait dans sa main quatre petits morceaux de ferraille.

- Vous avez bien fait de venir me voir. Théo m'a tout raconté. Il m'a aussi expliqué qu'il avait cessé d'exister, au moins de façon officielle. Je ne dirai rien à personne, même à mon cher fils... Théo repassera me voir la semaine prochaine... Avez-vous des nouvelles de Gérard ? Cela fait

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

un moment qu'il n'est pas venu me voir.

- Nous l'avons vu il y a deux jours, répondit Corinne. Il semblait en pleine forme.

Héloïse voulut ajouter quelque chose, mais monsieur Labrunie fut plus rapide :

- Hélas ! J'aime mon fils, mais je me dis parfois qu'il tire trop sur la corde et que ses amis ne l'aident pas à s'assagir. Je connais sa sensibilité, il faut qu'il se ménage... Il travaille trop et se distrait trop...

Comme s'il avait déjà entendu ce discours plusieurs fois de la part du docteur Labrunie, Théodore coupa court à la discussion :

- Je vous promets qu'il prend soin de lui, M. Labrunie. Il est très généreux de son énergie et sait qu'il doit l'économiser pour continuer de la partager. Mais je ne manquerai pas de lui transmettre vos souhaits dès que possible.
- Je compte sur vous, répondit le brave docteur. Et priez pour tous les morts et blessés de cette hécatombe. Je vais de ce pas me rendre avec ma trousse sur le boulevard.

Ils le remercièrent chaleureusement et le quittèrent, direction l'appartement des Bureau.

### Nouvelles retrouvailles

Zoé leur ouvrit la porte. Avant même de les accueillir, elle poussa un cri :

- Ce sont eux !

Puis elle éclata en sanglots.

Allyre et Champoiseau passèrent la tête par la porte du salon, ainsi que le chien Hugo.

Ils eurent besoin d'un remontant pour fêter le fait de se retrouver tous sains et saufs après un tel carnage, puis Fortuné prit la parole :

- Nous ne devons pas nous en vouloir. J'ai été empêché

d'intervenir à temps par une cause que nul n'aurait pu prévoir. Et Théodore a contribué à éviter un massacre qui aurait pu sans doute être plus grave encore... Auriez-vous quelque chose à manger, Zoé ?... ou pouvons-nous aller chercher quelques plats dans un restaurant ?...

- J'ai tout ce qu'il faut dans la cuisine. Je ne suis pas restée inactive en vous attendant, répondit-elle avec un sourire. J'ai juste besoin d'un petit coup de main.

Plusieurs l'accompagnèrent dans la cuisine et en revinrent les bras chargés de victuailles, auxquelles ils s'attaquèrent goulûment. Il était près de six heures du soir.

Fortuné, Théodore, François, Héloïse et Corinne étaient impatients de savoir ce qu'étaient devenus Pépin et Boireau. Mais plus impatients encore étaient les autres d'apprendre ce que leurs trois compagnons avaient fait et vu dans l'immeuble du 50 boulevard du Temple.

Les Bureau et Champoiseau écoutèrent le récit de l'attentat, des arrestations dans la cour, des libérations par Vidocq et de la visite au docteur Labrunie, en ponctuant le récit d'exclamations incessantes.

- Quel misérable, ce Bescher ! conclut Champoiseau. Sacrifier tant de vies pour se débarrasser d'un roi ! Si je le tenais, je ferais éclater sa tête comme une coque de noix !
- C'est ce qui est arrivé en partie, dit Fortuné.
- Et c'est comme cela qu'il finira, ajouta Héloïse, ainsi que Boireau, Pépin et leurs complices quand la police leur mettra la main dessus.
- Quoi qu'il en soit, reprit le vieil homme, nous étions prêts de le saisir. Je ne sais pas s'il doit remercier Dieu ou le maudire que nous n'ayons pas arrêté sa main plus tôt, mais il ne s'en est fallu que d'un cheveu. Si Théo n'avait pas détourné le tir de la machine, si le roi avait été tué, Paris

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

compterait à cette heure des centaines ou des milliers de morts. Des émeutes auraient éclaté dans les quartiers. L'armée et la Garde nationale n'auraient eu qu'à quitter les trottoirs des boulevards pour se ruer au combat et massacrer des pauvres gens.

Un silence suivit l'évocation de ce qui aurait pu être en effet une seconde véritable boucherie dans la capitale, déclenchée par les passions que la mort du roi aurait libérées.

Chacun des amis redéroulait dans son esprit le fil des événements, cherchant le moment où ils auraient pu agir autrement et empêcher l'effusion de sang. Mais Fortuné savait qu'il ne servait à rien de ruminer ce genre de pensées.

Héloïse porta soudain ses mains sur la tête de Fortuné qui eut un mouvement de recul :

- Que fais-tu ?
- Tu as une méchante bosse, répondit-elle en touchant une belle pomme de chair derrière son oreille, ce qui lui arracha une grimace.
- Un coup de crosse reçu dans la cour quand j'ai retrouvé Théodore..., se rappela Fortuné en adressant un sourire à la jeune femme. Et vous, Pierre... Quelles nouvelles de notre « ami » Pépin ?

Le regard de François s'emplit d'inquiétude. Le jeune épicier resta suspendu aux lèvres de Champoiseau qui se cala dans son fauteuil.

- Notre « ami » m'a bien fait balader. Ce matin, il s'est levé vers six heures. Je somnolais en face de chez lui, dans l'atelier d'un artisan qui tolérait ma présence contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Hugo a entendu Pépin claquer sa porte au petit matin et m'a tiré de mon demi-sommeil. L'épicier s'est rendu place de la Bastille et est monté dans un fiacre. J'ai eu toutes les peines du monde à convaincre un autre cocher de m'embarquer avec Hugo. Il m'a fallu payer d'avance la course, et un bon prix encore !

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Bref, il m'a déposé quelques minutes plus tard rue de l'Estrapade, où Pépin venait d'entrer dans une boutique. Vingt minutes plus tard, il ressortait en compagnie d'un homme d'une trentaine d'années<sup>14</sup>. Ils se séparèrent aussitôt et Pépin a poursuivi sa route dans le faubourg Saint-Jacques.

Champoiseau but une gorgée de vin car parler lui donnait soif.

- Il s'est arrêté à deux reprises dans des cafés où il a rejoint des ouvriers et a aussi pénétré dans un immeuble de la rue Saint-Jacques. Chaque rencontre a duré un quart d'heure. Cela sentait les préparatifs de soulèvement à plein nez. Puis il a sauté à nouveau dans un fiacre. Là, j'ai bien cru l'avoir perdu, car je n'ai pas trouvé une voiture tout de suite. Quand enfin je tombai sur un cocher libre, je lui donnai mes dernières pièces pour me conduire rue du Faubourg Saint-Antoine, espérant que Pépin serait retourné chez lui. J'arrivai juste au moment où, rasé de près et vêtu de neuf, il sortait de son immeuble. Et là, vous ne devinerez jamais où il s'est rendu !

Champoiseau dévisagea un à un les membres de son auditoire.

- Au commissariat de police !
- Pour dénoncer Bescher ! dit aussitôt Corinne.
- Pour me dénoncer..., prononça avec difficulté François qui était maintenant sûr qu'il ne reverrait pas l'épicerie de sitôt.
- Ni l'un ni l'autre, répondit Champoiseau. Car si cela avait été le cas, des agents auraient aussitôt filé 50 boulevard du Temple. Quant à toi, François, je crains que ton patron n'ait d'autres chats à fouetter en ce moment...
- Il voulait peut-être se couvrir en faisant croire qu'il n'était pas à la revue de la Garde ce matin, dit Allyre.
- Oui, c'est ce que je pense, ajouta le vieil homme. Il a dû trouver une raison ou une autre pour se montrer au

---

<sup>14</sup> Selon l'écrivain Maxime du Camp (voir en annexe), il s'agissait du révolutionnaire Auguste Blanqui.

commissariat. Il en est ressorti au bout de cinq minutes et s'est dirigé vers le boulevard du Temple. Je l'ai perdu de vue rapidement, éreintés que nous étions Hugo et moi, d'avoir couru depuis le lever. Je m'en veux, mais je n'en pouvais vraiment plus.

- Ne vous en voulez pas, Pierre, enchaîna Fortuné. Ce que vous avez fait est formidable. Et, rassurez-vous, Pépin ne se trouvait pas aux premières loges lors de l'attentat. Il n'y en avait qu'un et c'était Bescher. En tout cas, aucun d'entre nous n'a vu Pépin boulevard du Temple.
- Si j'étais plus solide, nous saurions où il se cache maintenant, insista Champoiseau.
- Je vous parie qu'il ne va pas courir longtemps, dit Héloïse en posant une main sur le bras du vieil homme.
- De mon côté, ajouta Allyre, je n'ai pas été beaucoup plus chanceux avec notre « ami » Boireau qui lui aussi a eu maille à partir avec la police...
- Hein ! s'exclama Fortuné. Comment cela ?
- J'étais posté la nuit dernière dans une chambre d'hôtel, presque en face du 77 rue Quincampoix, la demeure de Boireau qu'il avait rejointe après son altercation avec Bescher au Café des Mille colonnes. J'avais décrit le bonhomme à deux hommes logés dans l'hôtel n'ayant apparemment rien de mieux à faire que de gagner un peu d'argent en me rendant service. Il faisait à peine jour ce matin lorsqu'ils m'ont réveillé. Je me retrouvai sur le pavé prêt à courir derrière Boireau lorsque je le vis revenir vers moi. Ce n'était pas une ruse de sa part. C'est plutôt qu'au bout de la rue arrivaient deux sergents de ville.
- Qui venaient pour lui ? ne put s'empêcher d'interrompre Fortuné.
- Oui. Ils le virent, hésitèrent un instant, mais ne le poursuivirent pas. Sans doute ne connaissaient-ils pas son

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

visage. Mais ils ont pénétré directement dans son immeuble en espérant sans aucun doute l'appréhender chez lui. Pendant ce temps-là, il avait déjà filé dans l'autre direction.

- T'a-t-il vu ? demanda Théodore.
- Il m'a croisé en me jetant un drôle de regard, comme s'il me soupçonnait moi aussi d'être venu pour l'arrêter. Mais il est passé sans rien dire.
- La police savait ! dit Fortuné, résumant ce dont tout le monde dans la pièce avait pris conscience.
- Ce n'est pas possible ! dit Héloïse. Elle n'aurait pas laissé faire ! Comment aurait-elle su ?
- Par une dénonciation, répondit Allyre.
- Ou alors Boireau a trop parlé autour de lui et c'est remonté jusqu'aux oreilles de la Préfecture..., avança Héloïse. Je n'en reviens pas que cela se soit joué à quelques secondes. Un instant plus tôt, les agents l'auraient coincé et...

Elle ne termina pas sa phrase.

- Voilà la preuve, ajouta Champoiseau, que la Préfecture n'a pas été plus douée que nous dans cette histoire.
- En réalité, dit Fortuné, s'il est clair qu'elle a identifié Boireau juste avant l'attentat, rien n'indique qu'elle ait fait de même pour Pépin et Bescher... ou alors je n'y comprends plus rien... Que s'est-il passé ensuite, Allyre ?
- Pendant quelques secondes, je pensais alerter les deux agents, mais il était déjà trop tard, il aurait filé. Je me suis également souvenu de nos échanges sur l'efficacité de la Préfecture de police. Bref, je lui ai emboîté le pas.
- Et il va vous dire comment il a procédé pour ne pas se faire repérer ! dit Champoiseau avec un sourire énigmatique.
- Boireau a pris la rue Saint-Martin, continua Allyre. Il ne cessait de se retourner, ce qui m'obligeait à garder une

grande distance. À ce rythme-là, j'allais le perdre de vue. Tout à coup, je vis sur la gauche l'église Saint-Méry. Je pariai que Boireau poursuivrait sa route tout droit dans la rue des Arcis et je me précipitai à l'intérieur de l'église.

- Pour prier le Saint-Esprit ? demanda Héloïse.
- Non, mieux que ça. Pour me procurer une soutane.
- Et comment se procure-t-on une soutane ? questionna encore Héloïse.
- Rien de plus simple quand une messe est en cours et que la sacristie est restée ouverte... ce qui était le cas. J'en profitai pour emprunter aussi un chapeau et un bréviaire. Les quelques personnes qui m'avaient vu pénétrer dans la sacristie furent rassurées quand elles me virent ressortir habillé de la sorte. Je leur adressai un sourire imprégné de pensées profondes et pris mes jambes à mon cou.
- Allyre, tu es digne de nous ! dit Fortuné.

François ne perdait aucune miette du récit. La bouche ouverte et les yeux fixés sur Allyre, il devait estimer que cette filature valait bien une aventure de son héros préféré.

Allyre ne se laissait pas distraire.

- Je vis Boireau cent mètres devant moi. Avec sa redingote verte et son pantalon blanc, il était difficile de le manquer. Il était toujours aussi nerveux, mais, avec ma nouvelle tenue, les yeux plongés dans mon bréviaire, j'osai me rapprocher de lui. Après un moment, je me débarrassai de ma soutane qui aurait fini par éveiller sa curiosité. Bref, je ne vous raconterai pas tout, car il ne s'est rien passé de remarquable. Il s'est rendu dans plusieurs cafés et à plusieurs adresses – que j'ai toutes notées – avant, en fin de matinée, de rejoindre les boulevards avec quatre de ses connaissances. Ils ont discuté, puis Boireau s'est dirigé avec l'un d'eux vers le 50 boulevard du Temple. Ils sont restés quelque temps devant le café Périnet et ont repris

leur marche. C'est à ce moment-là que nous vous avons vus, Bescher et toi, Fortuné. Boireau s'est ensuite posté à quelques dizaines de mètres, attendant le passage du cortège. Quand la machine infernale a craché ses balles, je l'ai perdu définitivement de vue. Lorsque j'ai enfin pu m'approcher de l'immeuble de Bescher, il était déjà contrôlé par les agents. Ne vous voyant nulle part, je suis revenu ici.

- Bravo Allyre ! dit Fortuné. Dès que nous aurons une autre filature, nous penserons à toi ! Bon. Si Boireau et Pépin n'ont pas été pris depuis par la police, il est probable que ni l'un, ni l'autre ne remettra les pieds chez lui de sitôt. Je ne vois pas ce que nous pouvons faire... Il y a aussi ce quatrième homme que Bescher a rencontré rue d'Angoulême juste avant l'attentat. Tu l'as vu, toi aussi, François ?
- Oui, répondit le jeune épicier. C'est lui dont je vous avais parlé. Il venait souvent voir Pépin ces derniers temps, mais j'ignore son nom.
- C'est donc bien un autre complice, sauf coïncidence extraordinaire...

Fortuné se frotta les yeux et bailla longuement, pris d'une grande fatigue. Une dernière chose l'inquiétait :

- Théo, as-tu donné ton nom à la police dans la cour, rue des Fossés-du-Temple ?
- Non. Un sergent me l'a demandé à plusieurs reprises, mais je l'ai envoyé balader. J'étais tellement irrité que l'on me retenne sous la menace d'une arme, après ce que je venais de faire... Je voyais aussi la brutalité avec laquelle les soldats traitaient les gens de l'immeuble. C'était insupportable.
- Parfait, reprit Fortuné. Je ne crois donc pas me tromper en disant que je suis le seul à avoir laissé mon nom à la

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

police. En fait, j'ai seulement dit à un sergent que je travaillais au Bureau Veritas. Mais ils n'auront aucun mal à me retrouver s'ils s'intéressent à moi... Demain, après être passé à Veritas, j'irai me présenter à la Préfecture. Je n'en ai pas la force ce soir. Et puis j'ai besoin de réfléchir à une version des faits qui ne nous mette pas tous en cause.

Plus la perspective de retourner à Veritas se précisait, plus Fortuné appréhendait l'accueil qui l'attendait là-bas. Il ne pouvait pas faire attendre davantage Charles Lefebvre.

Il s'apprêtait à se lever pour prendre congé lorsque Corinne posa une question qui surprit tout le monde :

– Ainsi, Pierre, vous m'espionniez chez Baratte ?

Le vieil homme aurait pu se montrer ennuyé. Il afficha au contraire un sourire :

– Je ne vous espionnais pas, Mademoiselle... Corinne. Je vous avais remarquée pour une bien bonne raison. J'avais une fille de votre âge qui vous ressemblait beaucoup.

– Vous parlez d'elle au passé, remarqua Corinne.

– Oui. Les soldats l'ont fusillée en juin 1832 le dernier jour de l'insurrection. Elle était ma seule enfant, termina Champoiseau sans pouvoir parler davantage.

Zoé profita du silence qui suivit pour aller chercher une bouteille d'eau de vie dont elle remplit généreusement tous les verres. Cela redonna des forces à Champoiseau qui ajouta :

– Lorsque vos amis m'ont appris il y a dix jours que vous aviez disparu, cela a été comme si je revivais la mort de ma fille.

Allyre voulut changer le cours de la conversation :

– Depuis quand, Corinne, es-tu avec les Républicains ? demanda-t-il.

– Cela remonte à novembre 1831. Camille Lemahieu – la camarade qui m'a mise sur la trace de Boireau – et moi vivions avec nos familles à Lyon, dans la commune de la

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Croix Rousse. Mon père était soyeux. Il faisait travailler plusieurs maîtres artisans canuts, dont le père de Camille. Les soieries sont un produit de luxe et leurs ventes ont toujours été variables d'une année à l'autre. 1831 était une mauvaise année. Les canuts ont demandé au préfet de limiter la baisse des prix. Mais certains soyeux dont mon père ont refusé d'appliquer les tarifs et de maintenir les salaires. Les canuts se sont soulevés le 21 novembre et ont marché sur Lyon. Vous savez la suite. En deux jours, ils étaient maîtres de la ville. La Garde nationale était passée de leur côté. Pour Louis-Philippe et ses ministres, les raisons de ce soulèvement n'étaient pas à chercher dans les conditions insupportables que vivaient les ouvriers et les canuts – travailler dix-huit heures par jour pour un salaire qui baissait d'année en année – mais dans une conspiration républicaine ou légitimiste. Ils envoyèrent une armée qui s'installa près de Lyon et attendit quelques jours que le mouvement pourrisse, ce qui arriva rapidement car le but des canuts n'était pas la révolution. Le préfet fut destitué, les tarifs annulés et les canuts se remirent au travail dans une ville occupée par la police et l'armée. Ce que l'on sait moins, c'est que la police régla ensuite leur compte à certains canuts qui avaient été des meneurs. Un soir de début décembre, Camille qui avait alors treize ans vint nous trouver car trois agents voulaient emmener son père, qui avait eu le pied écrasé pendant les émeutes. Mon père refusant d'intervenir, j'ai suivi Camille. Lorsque nous sommes arrivées, les policiers venaient de partir avec M. Lemahieu. La gouvernante (Camille avait perdu sa mère) terrorisée nous indiqua l'adresse du poste de police. Nous avions quelques pas quand nous avons entendu des hommes crier. Dans une traboule toute proche, les trois agents frappaient M. Lemahieu à mort. Nous accourûmes en criant, mais il était trop tard. Il ne respirait plus. Les

policiers racontèrent qu'il les avait provoqués avec un couteau et avait tenté de s'enfuir. S'enfuir ! Avec un pied écrasé... Non, il était mort pour avoir défendu sa famille et celles de ses ouvriers quelques jours plus tôt. Mon père n'est même pas allé à son enterrement. La semaine suivante, je quittais ma famille et m'installais à Paris.

Corinne s'arrêta un instant et reprit :

- Peu après mon arrivée, je trouvai des cours de musique à donner à des jeunes filles. En soignant les malades du choléra en mai 1832, je fis la connaissance de Gérard Labrunie et de Théo... et aussi, je m'en souviens maintenant, d'un grand noir de la Nouvelle-Orléans venu étudier la médecine chez nous... Benjamin... Benjamin Janvier, je crois. Tu te souviens, Théo ?
- Oui. Il a failli y laisser la vie, comme nous d'ailleurs. Un sacré type. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.
- Moi, continua Corinne, je sais que je tombai dans les bras de ce monsieur – elle désigna Théodore. La répression qui suivit l'enterrement du général Lamarque début juin me renforça dans mes convictions républicaines, que je me gardais bien de partager avec Théo.

Elle serra la main du jeune homme, comme pour se faire pardonner.

- J'adhérai à la Société des Droits de l'Homme et fis des séjours réguliers à la Croix Rousse pour seconder Godefroy Cavaignac et implanter des sections parmi les mutuellistes. L'an dernier, de nouvelles émeutes ont éclaté car les conditions économiques s'étaient bien redressées, mais mon père et les autres soyeux refusaient toujours d'augmenter les salaires. Des chefs de la Société des Droits de l'Homme m'ont demandé de ne pas retourner à Lyon pendant quelque temps. Je ne sais pas si la police m'avait repérée, mais mon nom commençait à circuler parmi les canuts et on craignait qu'il ne remonte jusqu'aux oreilles

de ma famille. Je suis restée à Paris ces derniers mois...  
Voilà l'histoire.

Fortuné remercia Zoé et Allyre pour leur accueil et, une nouvelle fois, tous ses compagnons pour leur soutien lors de ces deux journées terribles qu'ils venaient de vivre. Il les pria de l'excuser et sauta dans un cabriolet qui le mena rue Grange-Batelière. Il tomba sur son lit tout habillé et dormit comme un plomb.

### **Mercredi 29 juillet**

Lorsqu'il arriva à Veritas mercredi matin tôt, seuls Charles Lefebvre et un autre employé s'y trouvaient déjà. Il eut l'impression de retrouver un lieu qu'il n'avait pas fréquenté depuis longtemps. Lefebvre lui jeta un regard dur que Fortuné ne sut interpréter. Son directeur souhaitait avoir un entretien immédiat avec lui, ce qui ne l'étonna guère. Suivi par l'œil inquisiteur de l'autre employé, il accompagna Lefebvre dans son bureau.

Ce dernier avait 45 ans. Son visage était soigné, son regard pénétrant, ses favoris aussi fournis que sa chevelure et ses sourcils. Perdre l'estime et la confiance de cet homme était la seule chose qui avait fait hésiter Fortuné au moment de se lancer à la recherche de Corinne. Il allait maintenant découvrir si cette aventure devait le priver de ce qu'il avait de plus cher au monde après sa famille... et peut-être Héloïse : son poste au Bureau Veritas.

Lefebvre se cala dans son fauteuil, posa les mains devant lui et observa Fortuné pendant de longues secondes. Le jeune homme, qui d'ordinaire se faisait fort de deviner les pensées de ses proches, réalisa sa complète impuissance.

- Fortuné, j'avoue ne pas bien comprendre votre comportement de ces derniers jours. Je vous sais gré de m'avoir prévenu de vos absences d'hier et d'avant-hier.

Mais je ne peux accepter, malgré toute la confiance que j'ai en vous, un comportement qui consiste à me mettre devant le fait accompli.

Le jeune homme sentit un grand poids peser sur toutes les parties de son corps.

- Qu'est-ce qui m'assure que je pourrai désormais compter sur vous ? continua Lefebvre.
- Ceci, monsieur, répondit le jeune homme en posant sur le bureau une liasse de feuillets qu'il avait sortie de sa redingote.
- Qu'est-ce ?
- Le récit de ces journées marquées par mes absences à répétition.
- Vous l'avez écrit... cette nuit ?
- Tôt ce matin... Pas uniquement pour vous, mais je souhaite que vous acceptiez de le lire puis de le placer dans le coffre de Veritas. Vous verrez que tout cela a à voir avec l'attentat d'hier contre le roi.
- Pourquoi l'avez-vous écrit ? Allez-vous devenir écrivain ?
- Non, monsieur. J'ai voulu fixer les événements que je viens de vivre, les dates, les lieux, les noms des personnes. Si cet écrit venait à la connaissance de la Préfecture de police, je pense que certaines – dont plusieurs de mes amis – risqueraient des ennuis. Mais, au bout du compte, nous sommes bien placés vous et moi pour savoir que la vérité doit être au-dessus de toute autre considération. Et ces dernières heures m'ont convaincu que la vérité n'était pas une chose très partagée par les temps qui courent.

Lefebvre hocha la tête pensivement.

- Je pense que cette histoire est terminée pour moi, reprit Fortuné. Mais si ce n'était pas le cas, si je devais disparaître sans donner de nouvelles, alors n'hésitez pas à remettre ce récit entre les mains de Gérard Labrunie ou

d'un homme juste en qui vous avez confiance.

- Vous me paraissez bien énigmatique et sombre. Vous semblez avoir une blessure à la tête. Vous portez-vous bien ?
- Bien, et je n'ai qu'une hâte : me remettre au travail.
- Parfait. Dans ce cas, je vais lire votre récit et je vous remercie de votre confiance. Juste une dernière question : travaillez-vous pour Vidocq ?

Fortuné éclata d'un bon rire.

- Non, monsieur. Et, ayant fréquenté un peu le personnage, je ne le referai pas avant longtemps !
- Vous m'aviez prévenu de la visite probable de la Préfecture et vous aviez raison. Un agent s'est présenté ici lundi, vous recherchant. Je n'ai pu que lui donner votre adresse, mais je ne lui ai été d'aucune autre utilité... pas plus qu'à Vidocq qui est apparu en personne, avec moins de discrétion, quelques instants plus tard. Il a fait grande sensation auprès de vos collègues, je peux vous le dire ! Il a été très insistant, mêlant toutes sortes de menaces, prétendant que s'il ne vous trouvait pas dans l'heure, la réputation de Veritas serait coulée. Je ne savais pas où vous étiez. L'aurais-je su, je ne lui aurais rien dit car ce n'est pas en essayant de m'impressionner ainsi que l'on obtient des choses de moi. Cependant, il m'a laissé entendre que vous travailliez ensemble sur une affaire concernant la sécurité du pays.
- « Ensemble » est un bien grand mot pour ce qui a été de notre collaboration, vous le découvrirez en lisant ces feuillets.
- Vous me rassurez. Ce n'est pas parce que Vidocq a été chef de la Sûreté qu'il en est devenu honnête. Ses méthodes semblent être toujours celles d'un brigand et je ne comprendrai jamais ce que notre police a gagné à

employer un tel personnage.

- Vidocq mangerait du Républicain si on l'y autorisait. Il est sans âme et sans scrupules et la police a besoin – avait besoin – d'hommes comme lui pour effectuer ses basses besognes.
- Bien ! conclut Lefebvre en glissant les feuilles dans un tiroir. Je vais lire votre prose sans tarder. Mais nous avons de quoi faire aujourd'hui. Les trois affréteurs nantais que vous avez reçus la semaine dernière ont été impressionnés par votre accueil et nos méthodes de travail. Ils m'ont confirmé leur intérêt d'avoir accès à nos informations et m'ont interrogé sur plusieurs navires dont voici la liste. Je vous confie le soin d'établir un contrat et de répondre à leur courrier.

Il se leva et tendit sa main :

- Au travail mon ami. Et... que vous ayez ou non des opinions républicaines, peu m'importe, mais vous savez qu'ici on ne fait pas de politique !
- Bien sûr, monsieur.

Après avoir serré avec chaleur la main de son directeur, Fortuné allait quitter la pièce lorsque Charles Lefebvre le rappela :

- Ah ! J'allais oublier. La semaine dernière, un vieil homme est venu se renseigner à votre sujet...
- Pierre Champoiseau.
- Oui, c'est lui. Il m'a tout de suite inspiré confiance. Je me suis souvenu que vous fréquentiez les soirées de Labrunie. Je me suis permis de l'accompagner chez l'imprimeur Caboche afin qu'il obtienne l'adresse de l'impasse du Doyenné. Peut-être vous a-t-il trouvé là-bas ?
- Tout à fait, et à une heure avancée de la soirée.
- J'espère que j'ai bien fait et que vous ne m'en voulez pas.
- Vous avez très bien fait, monsieur, et je vous en remercie.
- Dites-moi... Votre ami ne rechercherait-il pas du travail ?

Fortuné ne s'attendait pas à cette question.

- Non, pas que je sache. Il est écrivain public au Palais-Royal. Vous a-t-il demandé quelque chose ?
- Non. Mais je doute qu'il fasse de bonnes affaires. Vous n'hésitez pas à me dire, Fortuné... Vous savez que nous avons toujours besoin de main d'œuvre aux écritures.

Fortuné reconnaissait bien là la générosité de Lefebvre et son expérience de la nature humaine. Bien qu'intrigué par sa pauvre mise, Fortuné ne s'était à aucun moment inquiété de la santé des affaires de Champoiseau. Lefebvre, lui, avait tout de suite compris que le vieil homme ne devait pas rouler sur l'or et qu'il était trop fier pour demander quoi que ce soit.

- Vous avez raison, monsieur. Je vous remercie. J'essaierai d'y penser.

Pensif, il s'installa à son bureau et plongea avec avidité dans le courrier des Nantais. Au fur et à mesure de sa lecture, il notait sur une feuille séparée les éléments de réponse qu'il allait leur faire.

Son directeur l'avait surpris une fois de plus par son comportement mêlé d'exigence, de curiosité et d'attention. Un autre que lui l'aurait sans doute renvoyé à l'heure qu'il est. Lui-même, Fortuné, n'aurait pas donné ses feuillets à lire à un autre que Charles Lefebvre.

Avec tout cela, il ne savait pas quand il trouverait le temps de se rendre à la Préfecture de police afin de raconter les événements – une partie seulement – auxquels il avait pris part depuis une semaine.

Au moment du déjeuner, il s'excusa poliment auprès de ses collègues qui attendaient ce moment pour apprendre de sa bouche plein de choses croustillantes. Il s'éclipsa discrètement et alla manger à l'écart dans un restaurant suffisamment éloigné de la place de la Bourse. Il en profita pour acheter *Le Figaro* et apprit que Bescher s'appelait en réalité Girard, qu'il avait été emmené sur un brancard à la Conciergerie et avait déjà subi

plusieurs interrogatoires de la police. *Le Figaro* n'y allait pas par quatre chemins pour accuser de bévues impardonnables le préfet Gisquet et Adolphe Thiers. Le journal révélait que, de manière incompréhensible, Gisquet avait été averti de l'attentat par un commissaire de police nommé Dyonnet, mais n'avait rien su empêcher. Fortuné se méfia cependant de l'information. En effet, bien que *Le Figaro* annonçât qu'il devait à ses lecteurs « une enquête exacte », qu'il n'avait « rien négligé pour y parvenir » et qu'il avait, « avec une sollicitude que nos lecteurs comprendront aisément, visité les lieux, interrogé, vu, visité, les hommes et les choses », il écrivait à plusieurs reprises que les coups de feu étaient partis du second étage du n°50 du boulevard du Temple – alors que l'appartement occupé par Girard était situé au troisième. L'information possédée par Dyonnet semblait n'être qu'une rumeur imprécise.

Le journal faisait la liste d'une trentaine de tués et de blessés, dont certains n'étaient pas encore identifiés. Une bonne partie de la page deux était consacrée à la description des mourants rassemblés au Café Turc. La scène était d'autant plus saisissante que cette violence aveugle avait fait irruption au milieu d'une belle journée d'été et avait tué des femmes, des enfants et d'autres innocents.

Girard prétendait être le seul auteur de l'attentat. On précisait toutefois que plusieurs arrestations s'étaient produites. Nulle mention cependant de Boireau et de Pépin.

Fortuné se consacra tout l'après-midi au courrier qu'il devait écrire aux affréteurs nantais. Il y était encore lorsque, ses collègues étant partis, Charles Lefebvre vint le trouver pour lui dire qu'il avait lu son récit et lui renouvelait sa confiance. Il avait placé les feuillets en sécurité dans son coffre. Il dit à Fortuné qu'il valait mieux qu'il se présente demain matin à la Préfecture afin de révéler ce qu'il savait et que lui, Lefebvre, était prêt à témoigner en sa faveur s'il le fallait. Il dit aussi qu'il

était tard et que chacun devait retourner chez soi. Ils passèrent cependant un long moment encore à parler du voyage à Brest que le jeune homme devait effectuer sans tarder et convinrent des arrangements à prendre pour organiser son transport, son hébergement et ses rencontres avec les armateurs et les experts de Veritas sur place. Au retour, Fortuné prévoyait de visiter sa famille.

Il quitta Veritas le premier. Il comptait passer chez lui puis se présenter à la Préfecture dans la soirée, sans attendre, car il préférait être demain à Veritas.

Il lui tardait aussi de revoir Héloïse.

Il fut surpris par l'agitation qui régnait dans la rue Grange-Batelière. Des voisins lui apprirent que des agents de police venaient d'arrêter Armand Carrel, le patron du journal *Le National* – et ancien ami de Thiers – qui habitait un immeuble voisin. Quelques-uns se trouvaient encore à perquisitionner chez lui, en quête d'éléments compromettants qui pourraient indiquer des liens avec l'attentat contre le roi.

Tout de suite, Fortuné regarda devant son immeuble pour voir si des agents l'attendaient également. Il ne vit rien d'inhabituel, mais lorsqu'il s'introduisit sous le grand porche, il fut saisi au collet par trois hommes surgis d'un coin de la cour.

## **À la préfecture de police**

– Merci. Laissez-nous.

Les deux policiers sortirent de la pièce. Le personnage qui se tenait devant Corinne, Théodore et Fortuné, était habillé de noir. Ses cheveux et ses favoris étaient grisonnants. Des lèvres minces, un nez fort, les yeux fatigués : tout son aspect donnait l'impression d'un aimable bourgeois qui pouvait se transformer en un être sans scrupules.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Madame, Messieurs, veuillez excuser les moyens dont j'ai dû faire usage afin de vous mener ici. Mais je doute que vous ayez accepté de bon gré une invitation de ma part.

Il lui manquait la main gauche, qu'une blessure reçue par un fusil de chasse lui avait enlevée il y a plusieurs années.

- Je suis Henri Gisquet, préfet de police de Paris. Je vous remercie infiniment d'avoir fait échouer l'attentat qui visait le roi.

Corinne, Théodore et Fortuné ne savaient pas trop à quoi s'attendre. Ce soir du 29 juillet, chacun avait été cueilli chez lui par la police, à l'heure où l'on se croit à l'abri, et conduit au bureau du préfet, rue de Jérusalem. Comment la Préfecture avait-elle découvert les adresses de ses deux camarades ? se demandait Fortuné.

Ils se tinrent silencieux et attendirent la suite. Corinne commençait à bouillonner. La presse avait assez raconté les malversations de Gisquet ces dernières années et ses méthodes sans pitié contre les Républicains, en particulier lors des émeutes de juin 1832. Se sentait-il aujourd'hui dans de petits souliers ? Il n'en avait pas l'air. Pourtant, il était au courant qu'un attentat se préparait et n'avait rien pu empêcher.

- Si j'ai attendu quelques heures avant de vous inviter ici, c'est que j'avais besoin de temps pour apprendre et comprendre certaines choses. Je vous remercie, monsieur Colin, d'avoir mentionné...
- Petitcolin, monsieur le préfet.
- Petitcolin..., d'avoir mentionné le Bureau Veritas à un sergent de ville, rue des Fossés-du-Temple. Cela nous a permis de vous associer à l'homme dont Vidocq nous avait parlé la veille. Et vous, Madame, merci d'avoir enfin regagné votre domicile. Je sais que vous êtes Corinne Prévost, que vous fréquentez les sociétés secrètes et que vous auriez dû vous présenter lundi matin à la police afin de fournir des explications sur un projet d'attentat contre

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

sa Majesté. L'eussiez-vous fait, nous aurions déjoué à temps ce complot et évité les nombreuses morts provoquées par cette machine infernale.

Corinne se raidit soudainement. Le sang lui monta au visage et fit rougir la plaie qu'elle portait à la pommette. Fortuné la surveillait, prêt à la maîtriser si elle décidait de se jeter sur le préfet. Il pensa demander à Gisquet ce qui l'autorisait à dire que la Préfecture aurait mieux réussi qu'eux, mais y renonça pour l'instant.

- Toutefois, poursuivit le préfet, bien que je ne saisisse pas encore tout dans cette affaire – mais notre enquête avance à grands pas –, je suis prêt à croire que vous avez fait ce que vous pouviez faire étant donné les circonstances et que vous l'avez bien fait puisque le roi est vivant.

Il se tourna vers Théodore.

- Quant à vous, Monsieur, qui vous êtes exposé courageusement afin de sauver le roi, votre identité est un mystère et votre visage qui porte les stigmates de l'explosion de la machine infernale rappellera chaque jour à ceux qui vous connaissent le grand risque que vous avez pris...

Gisquet regarda le sol.

- Dans la soirée de dimanche, quatre hommes ont connu une mort mystérieuse impasse du Doyenné, lors d'une échauffourée à laquelle vous devez cette blessure au visage, Madame. Ces hommes ont été identifiés grâce à Marut de Lombre, le commissaire de police qui loge au numéro six et a passé une partie de la nuit à faire interroger des témoins et voisins. Il s'agit de Damaisin, un conspirateur républicain que nous connaissions depuis longtemps et dont nous sommes maintenant débarrassés, de Lahoule et de Mordelles, également membres de la Société des droits de l'homme, et d'un quatrième homme dont le visage a été défiguré lors de sa chute depuis le

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

premier étage. Marut m'a certifié qu'il s'agissait de Théodore Bonnefoy, un de vos amis très proches et très distingués – Gisquet jeta un regard à Fortuné.

Puis il fixa Théodore.

- Nous en serions resté là si, par hasard, un sergent de ville n'avait surmonté son dégoût et regardé la mâchoire du cadavre. Des dents pourries comme les dentistes en voient rarement... Poussé par la curiosité, nous avons conduit le corps à la morgue et l'avons déshabillé.

Les deux hommes se regardaient toujours tandis que le préfet poursuivait :

- Si ses atours extérieurs étaient ceux d'un homme élégant, les vêtements que cet homme portait dessous étaient ceux d'un homme du peuple, certainement pas d'un dandy comme vous, Monsieur Bonnefoy !

Théodore détourna le regard.

- Ce quatrième homme était un complice de Damaisin, dont nous apprendrons le nom tôt ou tard... Pour vous retrouver, Monsieur Bonnefoy, il nous a suffi de surveiller votre domicile depuis lors. Malheureusement, vous n'y êtes réapparu qu'hier, après le carnage du boulevard du Temple.

Le préfet fit une pause et reprit :

- J'ignore encore les circonstances précises de ces quatre morts brutales. Vidocq est venu faire une déposition, mais n'a pas tout dit. Nous nous connaissons bien. Il y a peu, il travaillait encore sous mes ordres. Étant donné les activités qu'il mène maintenant avec sa police parallèle, nous ne nous entendons plus guère.

Fortuné se demandait ce que Gisquet attendait d'eux.

- Quoi qu'il en soit, poursuivit le préfet en arpentant son bureau, je vous propose un marché : j'arrête là notre enquête sur les morts du Doyenné et vous taisez votre rôle boulevard du Temple.

Fortuné comprit tout de suite qu'ils n'avaient pas le choix.

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Voyez-vous, en tant que préfet de police, je défendrai la thèse que l'homme qui a voulu tuer le roi est un Républicain lié aux sociétés secrètes. L'enquête ne tardera pas à le montrer, j'en suis convaincu. Pour dire les choses clairement, personne ne serait prêt à croire que c'est une Républicaine – Gisquet regarda Corinne – qui, avec l'aide de deux amis, a sauvé le roi.
- C'est pourtant la vérité ! cria Corinne à la face du préfet, qui ne bougea pas d'un centimètre. Ce Girard n'est pas un Républicain, c'est un illuminé qui s'est vendu à des fanatiques ! Vous le savez très bien.
- Non, Madame. Cet homme est un conspirateur républicain de plus parmi ceux qui, depuis cinq ans, veulent détruire ce pouvoir et instaurer le chaos.

Corinne n'avait pas écouté Gisquet.

- Si cela se trouve, dit-elle en se contenant, c'est vous-même qui avez armé le bras de ce fou ou l'avez laissé faire !
- Je n'ai pas entendu ce que vous venez de dire, Madame, et je vous prie de retenir vos paroles ou vous pourriez le regretter.
- Monsieur le préfet, intervint Fortuné, vous pouvez mener l'enquête jusqu'au bout sur les événements de l'impasse du Doyenné. Vous pouvez même nous accuser d'homicide. De nombreux témoins prouveront que nous n'avons agi qu'en état de légitime défense.
- Détrompez-vous, Monsieur Petitcolin. J'ai ici – il désigna des documents posés sur son bureau – des procès verbaux d'interrogatoires montrant que vous et un nommé Pierre Champoiseau avez abattu deux hommes de sang froid et qu'un nommé Allyre Bureau a achevé Damaisin d'un coup de pistolet, alors qu'il gisait désarmé à terre.
- Mais tout cela est faux ! s'écria Fortuné. Ces témoignages

sont de la calomnie !

- Ils sont l'œuvre d'habitants de l'impasse dignes de foi et de solide réputation.
- Vos hommes ont influencé leurs réponses, déclara Théodore qui commençait à bouillonner lui aussi. Vidocq témoignera en notre faveur.

Gisquet s'avança vers eux :

- Holà ! Comme vous y allez ! Vidocq ne fera aucun témoignage, car il sait que dans toute cette affaire, certaines choses pourraient se retourner contre lui. Madame, Messieurs, je n'ai qu'une parole à dire pour que vous soyez immédiatement mis aux arrêts. Alors, s'il vous plaît, laissez-moi terminer. Comprenez bien que, dans un tribunal, vos paroles auront peu de poids face à celles-ci. Et sachez aussi que personne ne se souvient vous avoir vu boulevard du Temple. Qui témoignera que vous vous êtes introduits dans l'appartement du meurtrier ? Que vous vous êtes trouvés dans la pièce de la machine infernale au moment de sa mise à feu ? Que vous avez poursuivi le conspirateur sur les toits ?
- Nous retrouverons les sergents et les gardes qui ont participé à l'arrestation, dit Fortuné.
- Vous ne les retrouverez pas. En revanche, plusieurs d'entre eux ont déjà témoigné avoir vu fuir par les toits un autre comploteur à la suite de l'assassin<sup>15</sup>, dit Gisquet.
- Quoi ?! Vous divaguez ! cria Fortuné.

Gisquet appela aussitôt d'une voix forte :

- Gardes !

Aussitôt, trois agents s'engouffrèrent dans le bureau, le fusil à l'épaule. Comme Corinne paraissait la plus incontrôlable, l'un d'eux la ceintura. Théodore fit un pas vers lui, mais Fortuné le retint.

---

<sup>15</sup> Authentique.

Le préfet reprit :

- Mais nous tairons ou contredirons ces témoignages. Dans le feu de l'action, qui pourra affirmer avec certitude avoir vu *deux* individus sauter par la fenêtre de Girard ?
- Vous oubliez une chose, dit Théodore. Que ferez-vous si ce Girard explique qu'un homme qu'il ne connaissait pas se trouvait dans la pièce au moment de l'explosion ? Le tribunal ne voudra-t-il pas en savoir plus ?
- Désolé de vous décevoir, mais Girard n'en a apparemment aucun souvenir. En aurait-il, que l'on accorderait peu de crédit aux hallucinations d'un fourbe dont la tête a en partie explosé avec sa machine infernale. Dites-vous bien que, depuis dimanche, vous n'existez plus, M. Bonnefoy !

Gisquet esquissa un sourire, voulut ricaner mais se ravisa.

- Comment pourrez-vous étouffer l'affaire du Doyenné si un commissaire et plusieurs témoins y ont assisté ? cria presque Corinne, toujours ceinturée par l'agent.
- En réalité, Marut n'est pas très fier que cela se soit déroulé sous ses fenêtres et à quelques centaines de mètres des Tuileries. Il est tout prêt à convaincre ses voisins qu'il ne s'agissait que de simples rôdeurs qui ont été surpris par un propriétaire vigilant.
- Et Périnet ? demanda Théodore. Oubliera-t-il lui aussi qu'il nous a hébergés la nuit précédant l'attentat ?
- Qui êtes-vous pour lui ? Des policiers ? répondit le préfet. Fort bien. Des policiers ont passé la nuit dans un café du boulevard la veille du passage du Roi. Et alors ?

Fortuné comprit que la Préfecture avait déjà interrogé Périnet et que, de toute façon, s'il voulait conserver le Café des Mille colonnes, il avait intérêt à témoigner dans le sens qu'on lui indiquerait.

- Vous saviez...

C'est Corinne qui avait parlé d'une voix presque inaudible. Gisquet leva les yeux vers elle.

- Pardon ?
- La police s'est présentée chez Boireau quelques heures avant l'attentat. Vous saviez...

Comme le préfet arpentait le bureau sans répondre, Corinne poursuivit :

- Vous saviez depuis longtemps que Boireau était impliqué. Peut-être même connaissiez-vous l'identité de ses complices. Et vous n'avez rien fait pour les arrêter. Vous êtes fini, Monsieur le préfet.

Gisquet regarda le plafond.

- Pourquoi, Madame, si je savais depuis longtemps, comme vous dites, aurais-je envoyé la police chez Boireau mardi à la première heure ? Pourquoi aurais-je tenté de le saisir lui et pas les autres ?... Je vais vous le dire : j'ai été informé de ce projet d'attentat dans la nuit de lundi à mardi, par un commissaire lui-même alerté par un garde national, père d'un jeune homme avec qui Boireau avait un peu trop parlé. L'information qu'il me délivra était qu'une machine infernale devait exploser sur le passage du roi à hauteur du théâtre de l'Ambigu, boulevard Saint-Martin. J'ai aussitôt fait fouiller toutes les caves aux alentours du théâtre qui pouvaient receler une machine prête à exploser, sans succès. Je n'ai pu obtenir l'adresse de Boireau qu'au petit matin et j'ai aussitôt envoyé des agents à son domicile, mais il s'était déjà envolé. J'ai fait interroger les habitants de son immeuble sans succès.
- Vous auriez dû avertir le roi pour qu'il n'aille pas jusqu'aux boulevards et vous ne l'avez pas fait<sup>16</sup>, dit simplement Corinne.

Cette fois, Gisquet ne répondit pas.

---

<sup>16</sup> Exact.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Monsieur le préfet, reprit Fortuné après un moment, nous allons accepter le marché que vous proposez. Nous nous tairons car notre témoignage n'aurait guère de poids devant un tribunal, comparé aux vôtres. Mais je suis confiant que le procès du ou des conspirateurs mettra en évidence les responsabilités des vrais coupables, et non de ceux que vous souhaitez voir condamnés. Je crois encore en notre justice, même si vous nous confirmez qu'on ne peut plus croire dans notre police.

Gisquet fit le tour de son bureau pour se planter devant Fortuné :

- Une fois encore, je préfère oublier ce que vous venez de dire et m'en tenir aux termes de notre accord. Avant de vous quitter, je voudrais faire une proposition à celui d'entre vous qui s'est montré le plus téméraire dans cette affaire. M. Bonnefoy, vous avez fait preuve d'une intelligence et d'un sang froid remarquables. Lorsque vous serez remis de vos blessures, je serai honoré que vous acceptiez de faire partie du corps d'élite des agents de la Préfecture. Resterait à régler la question de votre identité. Le cadavre qui porte votre nom se trouve toujours à la morgue et devrait être enterré dans les 48 heures.

Théodore ne prit la peine ni de répondre, ni de regarder le préfet. Cette offre était une grossière tentative d'acheter son silence ainsi que celui de ses camarades.

- Bien..., conclut Gisquet. De toute façon, je ne m'attendais pas à une réponse immédiate. Mais c'est une offre sérieuse, M. Bonnefoy, réfléchissez-y !

Deux minutes plus tard, les trois amis se retrouvaient dans la rue de Jérusalem, assez secoués par cette entrevue avec l'un des personnages les plus puissants du pays. Ils convinrent de se revoir le surlendemain avec Héloïse chez Corinne, afin de décider ensemble ce qu'il convenait de faire.

Le sang répandu hier sur le boulevard du Temple et la mort qui avait fauché aveuglément enfants, femmes et hommes, continuaient à hanter l'esprit de Fortuné.

Ces journées avaient changé sa vie.

Pour achever sa transformation, il trouverait le temps, demain, de passer chez Héloïse et de l'inviter à dîner à la Grande Chaumière.

## **Bal à la Grande Chaumière**

Le 30 juillet fut pour Fortuné une autre journée bien remplie à Veritas. Il était heureux de voir que, d'une certaine façon, les choses reprenaient leur place, malgré le cataclysme qu'il avait traversé deux jours auparavant. Son travail était revenu au centre de son attention, même s'il ne pouvait s'empêcher de penser à Héloïse, à ces vies dont l'attentat de Girard avait perturbé le cours et à la rencontre de la veille avec le préfet de police.

Au déjeuner, il retrouva le plaisir de discuter avec ses collègues de sujets qui les passionnaient : la construction de bateaux en fer, le développement de la vapeur... L'un d'eux affirma qu'avant deux ans, un navire à vapeur aurait traversé l'Atlantique. On parlait aussi de grandes manœuvres, aux forges du Creusot et ailleurs, d'industriels qui voulaient donner de nouvelles dimensions à la production d'acier et à son utilisation dans les transports sur terre et sur mer. Certains jours, Lefebvre se mêlait à eux pour déjeuner, lorsqu'il ne recevait pas des armateurs dans un restaurant du boulevard. Et ces jours-là, la discussion prenait un tour extraordinaire. Alors que, le plus souvent, lorsque l'un de ses collègues rêvait tout haut de l'avenir, Fortuné ne voyait que faux espoirs ou divagations sans lendemain, les projections de Lefebvre avaient le goût du possible, parce qu'elles étaient le fruit d'un peu d'imagination et de beaucoup de réflexion,

d'information et de recherches.

Fortuné écourta son déjeuner afin de passer chez Héloïse qui accepta avec une grande joie son invitation pour le soir. Il courut ensuite retrouver Narcisse Roquebère autour d'un café, dans l'appartement des jumeaux rue Vivienne, et en ressortit avec un paquet sous le bras.

Il se rendit chez lui en fin d'après-midi en feuilletant le *Figaro* du jour, plus libre de ton que le *Journal des débats* et dans lequel il était sûr de trouver davantage d'informations sur l'attentat. « Girard, affirmait le journal, n'appartient à aucune opinion ; son acte est un acte de démente ; on l'attribue au profond sentiment de douleur qu'il aurait ressenti en voyant son père massacré dans la rue Transnonain. » Le rédacteur continuait de s'en prendre à Gisquet et à Thiers, pointant l'incohérence de leurs réactions : ils procédaient à des arrestations massives, comme si l'attentat était l'œuvre d'une conspiration de grande ampleur, alors qu'ils avaient été incapables de le prévoir et de s'y opposer.

Le journal invitait le roi et le gouvernement à garder leur sang-froid et à ne pas porter atteinte aux libertés nationales.

On y apprenait également que des familles entières, poussées par une étrange curiosité, faisaient le siège de l'immeuble du boulevard du Temple, protégé par un piquet de soldats.

Peu après six heures du soir, Fortuné quitta son domicile et partit retrouver Théodore chez Tortoni. En chemin, il se remémora ce que Narcisse lui avait dit en prévision de la soirée avec Héloïse à la Grande chaumière. L'avoué avait essayé de le convaincre que, pour conquérir une femme, il fallait paraître un peu *différent* de ce que l'on était d'ordinaire et, en tout cas, de ce que l'on était avec les autres femmes.

– Différent de ce que l'on est réellement ? avait insisté

Fortuné.

– Sais-tu bien qui tu es réellement ? avait rétorqué Narcisse. La différence commençait avec l'habit. Lorsqu'il s'était vu chez lui devant son miroir, Fortuné ne s'était pas reconnu. Dans sa garde robe, Narcisse avait choisi pour son ami un gilet de piqué blanc, une cravate anglaise, un pantalon de satin blanc à raies et une redingote bleu foncé.

« Quand tu raccompagneras Héloïse après le bal, avait conseillé Narcisse, aie plein d'attentions pour elle. Si vous essayez un coup de vent, pose-lui ta redingote sur les épaules. Si vous croisez un chien errant, laisse-la se serrer contre toi, puis poursuis la bestiole jusqu'à ce qu'elle file la queue basse. Mais ne jure pas et ne sois pas impoli. Propose-lui tes bras pour passer un ruisseau – arrange-toi pour qu'il y ait un ruisseau sur votre parcours. Agrémente-la raisonnablement de petits compliments. Pour cela, choisis des beautés qu'elle et toi connaissez et compare-les à elle. Par exemple, dis : « Unetelle fait tourner toutes les têtes, mais ses yeux ne brillent pas comme les tiens », ou « Unetelle pourrait poser comme modèle aux Beaux-Arts, mais la finesse de sa taille ne se compare pas à la tienne. » Au moment de la quitter, prends un air sérieux et demande lui l'autorisation de l'embrasser. Si elle accepte, embrasse-la ton chapeau à la main, puis salue-la jusqu'à terre. »

– Et ensuite ? avait demandé Fortuné, amusé par ces consignes.

– Et ensuite, recommence ce manège cinq ou six soirs. Après quoi, tout est possible.

Chez Tortoni, Théodore faillit ne pas le reconnaître.

– Je suis très flatté que tu t'apprêtes ainsi pour moi ! dit-il en riant.

Autour d'une bière, Fortuné apprit à son ami qu'il allait retrouver Héloïse tout à l'heure. Théo devina sans effort que Narcisse Roquebère avait collaboré à son accoutrement.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

Ils évoquèrent rapidement la rencontre d'hier avec Gisquet, en se promettant d'en reparler demain avec Corinne et Héloïse. Théo apprit à Fortuné que la femme de chambre de Corinne avait disparu, craignant sans doute le retour de sa maîtresse après avoir vendu à Vidocq l'information sur leur rencontre du soir du 26 juillet impasse du Doyenné.

Théo confia aussi à son ami, sans trop en dire, que Corinne s'était expliquée avec lui sur la partie de son passé qu'elle avait tue jusqu'alors – en particulier sa liaison à Lyon avec un certain Jacques qu'elle avait quitté en s'installant à Paris fin 1831 : il l'aimait, mais elle ne l'aimait pas. L'incident était clos. Corinne, remarqua Théo, semblait affectée par les événements vécus ces derniers jours. « Elle porte depuis comme un voile devant les yeux », dit-il.

Fortuné adopta le ton le plus léger qu'il put pour poser la question qui avait motivé ce bref rendez-vous chez Tortoni :

- Sais-tu si Héloïse s'est déjà donnée à beaucoup d'hommes ?

La question prit Théodore au dépourvu :

- Mon ami, tu me surestimes ! Tu sais que je connais bien mal celle que j'aime et tu m'interroges sur une autre que je connais encore moins !... Je t'avouerai cependant...
- Tu m'avoueras quoi ?
- ... Que, il y a quelques mois, j'ai mené une enquête discrète à ce sujet.
- Pourquoi donc ?
- Oh, c'est un petit jeu auquel les hommes du Doyenné se livrent souvent. En réalité, j'ai interrogé non pas l'intéressée, bien sûr, mais ses prétendants potentiels...
- C'est-à-dire ?
- ... Presque tous les hommes de la bande du Doyenné.
- Eh bien ?...
- Aucun d'eux ne m'a dit avoir réussi à la mettre dans son lit.

### La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Te l'auraient-ils avoué si certains avaient réussi ? demanda Fortuné.
- Je pense qu'ils en auraient été assez fiers, oui. Plusieurs m'ont dit la même chose : Héloïse aime trop l'indépendance pour s'attacher à un homme, ne serait-ce qu'un moment.
- Mais ne peut-on partager le lit de quelqu'un sans nécessairement s'attacher à lui ?
- Oh oh, serais-tu plus expérimenté que tu ne le parais, Fortuné ?... Sans doute, mais Héloïse me semble trop sentimentale pour cela.
- Pourtant, elle recherche en permanence les louanges, elle est charmeuse et impertinente comme une coquette qui cherche à séduire...
- Oui, mais apparemment sans jamais se donner...
- Peut-être a-t-elle reçu une éducation très corsetée et se méfie-t-elle des hommes ?
- C'est possible. Je crois savoir en plus que son père a abandonné sa mère lorsqu'Héloïse était enfant, ce qui n'arrange pas les choses...

C'est avec ces informations qui, d'une certaine façon, l'apaisèrent, tout en augurant d'une soirée qui le décevrait peut-être beaucoup, que Fortuné se rendit chez la jeune femme.

Lorsqu'elle ouvrit sa porte et l'accueillit avec son sourire enjôleur, elle semblait l'attendre depuis longtemps. Alors qu'il lui baisait la main, elle eut un cri d'étonnement et d'admiration :

- Comme tu es beau, mon ami !

Elle-même portait une robe de levantine verte et un ruban brun autour du cou, large d'un demi-pouce, auquel était suspendu un petit bijou.

Elle n'habitait pas très loin de la Grande chaumière et proposa de s'y rendre à pied. Ils partirent bras dessus-bras dessous.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

En traversant le boulevard d'Enfer, Fortuné ne vit pas un petit ruisseau dans lequel il fit un faux pas.

– Ne t'inquiète pas, je suis habituée, dit Héloïse avec un sourire. Les hommes trébuchent souvent en ma présence...

Fortuné ne savait que penser. Fallait-il le prendre bien ou mal ?

– Les hommes trébuchent ?..., commença-t-il.

– Oui, souvent, qu'ils aient bu ou non... Cela t'arrive souvent, à toi ?...

– Que des hommes trébuchent en ma présence ?

– Non... de trébucher.

– Jamais... euh... je veux dire... Non, jamais.

Ils parvinrent à l'entrée de la Chaumière, ornée de fleurs, de lanternes... et de sergents de ville, et pénétrèrent dans une allée sinieuse et fleurie, puis sous un couloir de verdure décoré de lampions de toutes les couleurs. Les sons des instruments et les rires des danseurs enflaient au fur et à mesure qu'ils avançaient. Puis ils débouchèrent sur un vaste terrain. À gauche se trouvait la grande galerie du restaurant, éclairée par des dizaines de becs de gaz, aux tables de marbre occupées par des couples et des groupes qui dégustaient des boissons et des glaces. Les garçons de service se frayaient un passage à travers ce monde avec une habileté impressionnante. À droite, derrière de grands arbres, on devinait une grande pente qui descendait depuis une espèce de chalet haut-perché que certains appelaient la « montagne suisse », d'où dévalaient en criant des cavaliers et des cavalières juchés sur des chevaux de bois. Plus loin, des boutiques et des manèges proposaient encore d'autres distractions. Au milieu de tout cela et sous une voûte étoilée de lampions, un orchestre enchaînait danses et quadrilles. Les toilettes et les parfums des dames faisaient tourner la tête. Fortuné était heureux et fier d'avoir une aussi belle femme à son bras. Il se dit que lui-même ne dépareillait pas trop car les regards se tournaient souvent vers eux.

Le jeudi était un jour spécial à La Grande Chaumière, celui où les dandys et les aristocrates venaient grossir les rangs des étudiants. Ce soir-là, on buvait plus de punch et de champagne que de bière, on fumait le cigare et on pérorait d'un air savant.

Ils s'installèrent pour dîner, passant plus de temps à observer et à commenter les gestes des danseurs et les tenues des convives qu'à tenir une conversation suivie. Autour d'eux, on parlait beaucoup de l'événement d'il y a deux jours boulevard du Temple. C'est peut-être pour cela que, lorsqu'un nouveau quadrille s'annonça, Héloïse n'attendit pas d'être invitée par son partenaire. Elle lui prit la main et l'arracha de son siège :

– Allez Fortuné, à nous !

À midi, il n'avait pas eu le temps d'aborder avec Narcisse le sujet du quadrille. Qu'importe ! Qui ne risque rien n'a rien, se dit Fortuné, dont l'enthousiasme était augmenté par le punch. Il prévint cependant sa cavalière :

- Ne compte pas sur moi pour te guider, je manque un peu de pratique.
- N'aie crainte. Repère un cavalier à gauche ou à droite et fais comme lui !

Ils se retrouvèrent en face d'un autre couple, encadrés par d'autres à gauche et à droite. Au total, cela dessinait deux lignes de danseurs, chaque cavalier se trouvant à gauche de sa cavalière.

- La première figure s'appelle le pantalon, lança Héloïse avec un clin d'œil. Il suffit de prendre la main qu'on te tend !

Dès les premières notes, la cavalière d'en face avança vers Fortuné la main en avant. Il la saisit, pivota vers la droite afin de saisir la main gauche d'Héloïse, puis encore à droite pour prendre la main droite de l'autre cavalière, et enfin retrouver la gauche d'Héloïse. Il trouvait facile de se laisser guider ainsi, ce qui ne l'empêcha pas de rater plusieurs fois la main de l'une ou de l'autre.

La musique était entraînante. Certains danseurs marchaient, d'autres allaient avec un pas plus vif. Il y avait à plusieurs endroits un joyeux désordre causé par l'alcool ou l'inexpérience. Derrière son apparente simplicité, le quadrille se composait de cinq figures que l'on ne pouvait toutes improviser. Ce fut la dernière, la galopade, qui posa le plus de difficultés à Fortuné, car, comme son nom l'indiquait, son rythme rapide ne laissait guère le temps de réfléchir. Mais cette galopade – saluée par les cris de joie de nombreux danseurs – donna lieu à tellement de déchaînements et de rires que, de toute façon, il valait mieux la danser comme on le voulait et non comme on le devait.

Le quadrille achevé, Fortuné, essoufflé, tenta de retrouver leur table. Héloïse lui sourit :

– Il faudra revenir et perfectionner tout ça !

Le jeune homme n'y vit cette fois aucune moquerie. Aurait-il droit un jour à davantage que ces beaux sourires ? Il se promit de mettre en œuvre les conseils de Narcisse lorsqu'il raccompagnerait Héloïse chez elle tout à l'heure.

Justement, elle souhaitait rentrer, bien que le bal ne touchât pas encore à sa fin. Elle accepta cependant de s'asseoir quelques instants avant de partir. Pour trouver une table, ils durent récupérer leurs chapeaux et monter au premier étage du restaurant. C'était le refuge d'autres danseurs. On s'y débarrassait des collerettes et des cravates et on commandait des boissons pour se rafraîchir. Mais Fortuné n'eut pas le temps de demander à son amie ce qu'elle voulait boire. Elle le regarda ennuyée :

– Fortuné, je voulais te dire... Nous venons de vivre ensemble des événements terribles... mais cela ne tisse pas nécessairement des liens particuliers entre nous...

Si un immeuble du quartier s'était écroulé, si Girard avait à l'instant déchargé vingt-cinq canons de fusils sur les clients de la Grande chaumière, Fortuné ne se serait pas senti plus anéanti.

Il retrouva sa voix après avoir inspiré un grand bol d'air :

- Que dis-tu ? Je croyais que certaines attentions que tu as eues récemment pour moi signifiaient justement quelque chose de *particulier*...

Héloïse afficha un sourire triste :

- Mon ami, de telles attentions ne signifient rien. Il te faut encore apprendre les usages de la vie parisienne, faire des expériences...

Il insista :

- Je ne comprends pas. Pourquoi parles-tu contre ton cœur ? C'est vrai, je te connais peu et je connais peu les femmes. Mais je crois que tu n'es pas coutumière avec d'autres hommes de certains gestes et paroles que tu m'as destinés ces derniers jours.
- Comme ?...
- Comme lorsque, après que Vidocq nous a libérés rue des Fossés-du-Temple, tu t'es jetée dans mes bras... comme lorsque tu t'es endormie sur mon épaule dans le cabinet du docteur Labrunie.

Héloïse ne disait rien. Fortuné poursuivit :

- Gautier m'a remis ton portrait alors que je ne le lui avais rien demandé...
- Ce n'est pas la première fois qu'il fait le coup, commenta Héloïse.

Fortuné poussa un soupir qui s'entendit aux tables alentour. Héloïse ne le regardait pas. Elle avait un air sérieux qu'il ne lui avait jamais vu. Si sa présence était la cause de l'attitude froide de la jeune femme, il valait peut-être mieux, en effet, s'éloigner pour un moment.

- Et, pour tout dire, conclut-il, je rêve de toi chaque nuit.

Elle le regarda étonnée et resta sans rien dire. Il songea aux compliments que Narcisse lui avait recommandés, mais les jugea bien inadaptés.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

- Bien, dit-il en se levant et en lâchant un nouveau soupir. Allons-y.

Elle le retint par le bras et le fit se rasseoir.

- Attends un moment... De mon côté, je me rappelle chaque instant de cette soirée au Doyenné, le premier soir où tu es apparu avec Théo.

Fortuné regardait les danseurs d'un air absent. Du premier étage du restaurant, on avait une belle vue sur le bal. Mais il ne ressentait qu'une grande douleur dans la gorge et dans la poitrine. Il n'avait qu'un désir : quitter cet endroit.

- Je me souviens aussi de cette horrible partie de whist avec André et de mon comportement stupide, continua Héloïse.
- Je t'en prie, répondit Fortuné. Je l'avais oublié.
- Cela m'étonnerait... Je me souviens aussi de la peur que j'ai eue en revenant de la Chaumière avec la bande du Doyenné, le soir de cette tuerie. Je pensais que le sang répandu dans l'impasse était le tien et j'ai remercié Dieu quand je t'ai vu vivant.

Il parvint à articuler :

- Je te remercie, Héloïse. Nous reparlerons de cela une prochaine fois.

Elle se rapprocha de lui :

- Je t'ai assez torturé, je crois.

Enfin elle accrocha son regard. Il tenta brièvement de lire quelque chose dans ses yeux.

- Moi aussi, poursuivit-elle, je rêve de toi chaque nuit depuis plus de dix jours. Moi aussi, j'ai envie de te serrer dans mes bras.

Il fronça les sourcils, cherchant à comprendre. Elle se leva et lui tendit ses bras. Il la regardait en hésitant, ne sachant que faire. Comme il ne bougeait pas, des encouragements se firent entendre autour d'eux à son intention :

- Vas-y, mon gars, qu'attends-tu ?

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

– Veux-tu que j'y aille pour toi ?

Les bras grand ouverts, Héloïse l'invitait de ses mains à approcher, comme elle aurait fait pour attirer un animal craintif. Fortuné se leva enfin, la prit dans ses bras, la serra fort et ils restèrent longuement collés l'un à l'autre, sous les applaudissements des couples voisins.

Depuis des jours, il se réjouissait à l'idée d'embrasser Héloïse. À présent, il se dit que la chose en elle-même apporterait sacrément de bonheur, une fois qu'ils seraient un peu plus tranquilles. Il serrait la jeune femme si fort qu'elle en eut mal et lui demanda de la laisser respirer.

Contrairement à ce que Narcisse lui avait conseillé, il ne la salua pas ensuite jusqu'à terre.

– Tout ce que tu m'as dit avant n'était que mensonges ? demanda-t-il.

– Oui, répondit-elle simplement.

Il la serra à nouveau.

– Ces derniers jours, ajouta-t-elle, j'ai surmonté la fatigue, les doutes et la peur parce que tu étais avec moi. Je savais que si un danger devait te menacer, il me menacerait aussi.

– Et moi qui croyais être invisible...

– On a longtemps cette impression et puis, un jour, on réalise qu'on ne l'est jamais. Tu verras, c'est une habitude à prendre.

Soudain, elle s'arracha à lui. Il se demanda s'il avait eu un mot ou un geste déplacé. Mais elle était déjà debout et lui prenait la main :

– Fortuné, c'est un chahut qui commence !

Avec d'autres, ils regagnèrent en courant le niveau du bal comme une nuée de moineaux s'abat sur un champ moissonné. Le chahut – aussi appelé cancan – était une danse où presque tout était permis pourvu que l'on adopte le pas du canard et que l'on se déhanche de façon désordonnée au rythme endiablé de la

musique.

Fortuné imita ses voisins. Il saisit sa compagne par les deux mains et comprit vite que, dans le chahut, danseur et danseuse exécutaient des figures l'un après l'autre avec une grande liberté, inventant des positions et des mouvements qu'il était parfois difficile d'associer à l'espèce humaine. Il laissa libre court à sa créativité qui était assez limitée en ce domaine et qui provoqua de grands éclats de rires chez sa partenaire. Des gestes de celle-ci émanait en revanche une sensualité qui troubla Fortuné et d'autres mâles alentours. Il apprécia particulièrement les moments où, à intervalles réguliers, il devait saisir Héloïse par la taille et la lancer en l'air, en faisant de son mieux pour ne pas marcher sur sa robe. D'autres danseuses portaient des robes plus courtes. Elles n'hésitaient pas à lever haut la jambe et à montrer leurs dessous – on ne voyait guère plus que des jupons et parfois la forme d'un mollet.

À plusieurs reprises aussi, comme il vit ses voisins le faire, il saisit Héloïse par les mains, la rapprocha de lui et la serra fortement, s'enivrant de son parfum. Elle ne cessait de rire et sa joie était contagieuse.

Il y eut une dernière danse à laquelle ils participèrent avec le même entrain – et Fortuné avec la même maladresse. Il se dit pour se consoler que, comme la canne ou le canot, la danse s'apprenait et qu'il aimerait bien retrouver ces danseurs à son cours de canne du dimanche et voir s'ils s'en sortaient aussi bien avec un bâton qu'avec une danseuse.

On entendit bientôt sonner onze heures. Des lampions s'éteignirent. La Chaumière allait fermer, il fallait songer à partir. Héloïse accepta que Fortuné la raccompagne chez elle.

Narcisse Roquebère n'allait pas en croire ses oreilles.

**Comment parler avec respect de ce(lui) qui n'est plus**

Le lendemain soir, lorsque Fortuné et Héloïse se présentèrent chez Corinne, il ne lui fallut pas plus de temps qu'à Théodore pour comprendre qu'il s'était passé quelque chose entre eux. Héloïse mit d'ailleurs les points sur les i en déclarant que les hommes du 3 impasse du Doyenné seraient déçus et les femmes comblées, car elle entendait bien dorénavant ne plus plaire qu'à un seul.

– On cherche souvent à plaire, dit-elle, mais sans toujours bien savoir à qui. Désormais, je sais.

Ils burent tous les quatre à la santé d'Héloïse et de Fortuné en regrettant que François et Champoiseau soient absents. Corinne annonça que le jeune épicier avait repris ses effets personnels chez Pépin et trouvé aujourd'hui, grâce au vieil homme, une place dans un restaurant du Palais Royal. Cette nouvelle fit plaisir à Fortuné. Ses deux amis restaient ainsi proches, l'un jouant en quelque sorte le rôle d'un père pour l'autre. Nul-doute qu'aucun d'eux ne s'amuserait à raconter autour de lui ce qu'il savait de l'attentat du 28 juillet. Fortuné se promit d'organiser bientôt un grand dîner auquel il inviterait François, Champoiseau et ses trois amis présents ce soir.

Autour de la bonne table préparée par Corinne et Théo, ils s'informèrent mutuellement des nouvelles diffusées par les journaux. Les concerts avaient repris au Jardin Turc depuis hier. Gisquet avait adressé au *Journal de Paris* une lettre que d'autres gazettes reproduisaient, dans laquelle le préfet tentait de se justifier de son incapacité à intervenir à temps. *Le Figaro* disait et redisait que Girard était légitimiste et non républicain. Selon le rédacteur, les cinq canons situés à gauche de la machine infernale – donc ceux qui visaient la tête du cortège royal – n'avaient pas tiré, épargnant le roi, car la traînée de poudre destinée à leur mise à feu s'était trouvée interrompue.

– C'est le coup que j'ai porté à la machine qui a peut-être dispersé la poudre, dit Théodore.

Nul ne le saurait jamais.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

La préfecture voulait donner l'impression qu'elle s'activait. Ce 31 juillet, la presse annonçait l'arrestation de nombreuses personnes, dont Travault, le marchand de vin du 52 boulevard du Temple, M. et Mme Périnet... et Victor Boireau ! *Le Figaro* le qualifiait de « confident » plutôt que complice de Girard et expliquait que l'ouvrier lampiste avait, par personne interposée, appris au commissaire Dyonnet qu'un complot se tramait. Dyonnet avait ensuite averti Gisquet dans la nuit précédant l'attentat. Boireau avait-il agi intentionnellement, dans un élan de remord, ou avait-il simplement un peu trop parlé autour de lui, comme avec Camille, l'amie de Corinne ?

- Il est impressionnant de lire dans le journal le nom de personnes que l'on connaît, remarqua Héloïse.
- Et toi, Théo, quand commences-tu à la Préfecture ? demanda Fortuné en riant.

Il s'attira un regard noir de son ami, qui déclara :

- Je suis passé à la morgue ce matin. J'ai été enterré aujourd'hui.
- C'est incroyable, dit Héloïse. Comment Gisquet peut-il laisser faire cela ? Quiconque interroge le premier venu apprendra que tu es bien vivant !
- Gisquet a d'autres chats à fouetter que de s'intéresser à mon sort, répondit Théo. Je suis sûr qu'il m'a déjà oublié. Pour ce qui est de mes amis, de mes parents et même de mes voisins, aucun à part vous – et à part Gautier et Labrunie – ne m'a revu depuis dimanche.
- Tu n'es pas retourné chez toi depuis dimanche ? questionna Fortuné.
- Non, répondit Corinne. Pour l'instant, il reprend des forces chez moi.
- Va t-il falloir apprendre à parler de toi au passé ? dit Héloïse.
- Non, je compte bien ressusciter et le faire savoir à mes

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

amis, en particulier ceux qui occupent le second étage de l'impasse du Doyenné... Ils sont habitués aux réapparitions ! ajouta Théo en embrassant Corinne. Il faudra juste prévenir Gautier et Labrunie en douceur que j'en ai fini avec la mort...

- Et après on se demande où les poètes vont chercher leur inspiration ! dit Corinne. Le plus drôle est la nouvelle que j'ai recueillie cet après-midi : le domestique de Théo a plié bagages !
- Comment cela ? demanda Héloïse.
- Ne le voyant pas revenir dimanche, il a fini par échouer mardi au 3 impasse du Doyenné, où Gautier et Labrunie lui ont délivré un fatras d'explications contradictoires d'où il ressortait qu'il ne verrait jamais plus son maître vivant. Le domestique a déclaré aussi sec : « Je l'aimais bien, mais j'aimerai aussi bien le prochain » et il est reparti faire sa valise !
- Ainsi, Théo, remarqua Fortuné, si tu disparaissais réellement, personne excepté François, Champoiseau et nous trois n'en serait étonné. Excepté aussi, bien sûr, ta famille en Bretagne.
- Il y a longtemps que je ne lui manque plus, soupira Théo.
- Que dis-tu là ? s'exclama Fortuné. Ce n'est pas parce que tu es monté à Paris que tu n'es plus cher à leur cœur !
- Tu les connais un peu. Tu sais bien ce que je veux dire.
- Bref... Théo, nous te laissons la liberté de ressusciter quand tu le désireras, dit Fortuné en souriant. Quand à nous, que répondons-nous aux propositions...
- Aux menaces, interrompit Corinne.
- Aux menaces... de Gisquet, acheva Fortuné.
- Il est dans une mauvaise posture, dit Théodore. Aujourd'hui encore, *Le Figaro* réclame sa démission et celle de Thiers. Si nous allons voir *Le Figaro* et que nous

leur racontons tout, ils risquent de nous croire.

- D'autant plus, ajouta Fortuné, que j'ai écrit le détail de ce qui nous est arrivé et qu'ils n'auraient qu'à le publier.
- Tu te rends compte quel feuilleton cela représenterait ! Ils te paieraient un pont d'or ! dit Héloïse, à qui son amant avait appris hier l'existence du manuscrit conservé dans le coffre de Veritas.
- Oui, c'est cela ! poursuivit Fortuné, goguenard. Et les gens nous arrêteraient dans la rue pour nous féliciter !
- ... ou nous agresser ! reprit Héloïse.

De toute façon, ils n'envisageaient pas vraiment de se faire payer pour raconter un événement qui avait coûté la vie à tant de personnes.

Corinne dit avec une voix éteinte :

- La préfecture est aux ordres de Thiers et de Louis-Philippe. Ils feront tout ce qu'ils peuvent pour nous discréditer. Ils se préparent déjà à museler la presse...
- C'est la Chambre des Pairs qui va mener le procès, précisa Théodore. Il y a là quelques honnêtes gens. Il y a aussi des avocats qui savent défendre une cause juste.
- Et n'oublions pas, renchérit Fortuné, qu'il faudrait ouvrir une seconde enquête sur une vérité que la préfecture veut cacher : ce qui s'est réellement passé impasse du Doyenné dimanche soir et comment sont morts quatre hommes dont un républicain nommé Damaisin.

Corinne était en train de retirer un plat de la table. Elle s'arrêta soudain dans son geste.

- Jacques ?..., dit-elle.

Fortuné se tourna vers Théodore. Le visage de son ami était devenu blême. Le Jacques qui avait entretenu une correspondance avec Corinne n'était autre que Damaisin.

## Annexe

Si Fortuné Petitcolin est un personnage de fiction, ce récit s'appuie cependant sur des événements et des personnages véridiques. Charles Lefebvre a bien dirigé l'antenne parisienne du Bureau Veritas dans les années 1830.

En 1835, une bohème galante se retrouvait 3 impasse du Doyenné autour de Rogier, Nerval (Gérard Labrunie), Gautier et quelques autres qui en ont laissé des souvenirs aussi enthousiastes qu'imprécis.

Balzac et Gautier ne se connaissaient pas en juillet 1835. Ils ne se sont rencontrés que quelques semaines plus tard, lorsque le premier a sollicité la collaboration du second pour sa revue *La Chronique de Paris*. Cela a marqué le début d'une amitié profonde, Gautier décrivant Balzac comme « un bon gros porc très plein d'esprit et très agréable à vivre. »

En 1835, celui-ci vient d'achever l'écriture du *Père Goriot*, dans lequel il a pour la première fois l'idée de faire réapparaître des personnages d'œuvres précédentes, intuition géniale qui permettra à *La Comédie humaine* de devenir la plus grande fresque littéraire jamais écrite sur une époque.

Balzac avait également fait la connaissance de Vidocq (qui n'a pas eu le rôle que nous lui attribuons ici).

Le romancier a, parmi ses deux mille personnages, donné naissance à la cousine Bette, qui résidait impasse du Doyenné et dont la silhouette simiesque apparaît brièvement dans le récit.

Hyacinthe et Narcisse Roquebère sont deux autres personnages qui ont réellement existé... dans l'imagination de leur créateur, Georges-Jacques Arnaud. Lisez la demi-douzaine d'enquêtes qu'il leur a attribuées dans les années 1830, vous ne le

regretterez pas !<sup>17</sup>

L'attentat du 28 juillet 1835 contre Louis-Philippe a fait une vingtaine de morts et autant de blessés. Ses instigateurs étaient Fieschi (qui avait emprunté les papiers d'un ouvrier nommé Bescher), Pépin, Boireau et Morey, le quatrième homme que notre récit a laissé dans l'ombre. Le musée de la Préfecture de police à Paris abrite une reproduction de la machine infernale de Fieschi ainsi que des plans de son appartement.

Fieschi, Pépin et Morey furent arrêtés et condamnés à mort. Boireau fut condamné à vingt ans de prison.

Quelques zones d'ombre demeurent cependant dans les événements liés à cet attentat.

Tout d'abord, Fieschi était-il seul dans l'appartement du troisième étage le matin du 28 juillet ? Il est brièvement apparu lors du procès Fieschi que le sergent de ville Lefèvre qui a contribué à l'arrestation du criminel avait aussi arrêté un homme blond âgé de vingt-quatre ans environ, vêtu d'un pantalon et d'un bourgeron de couleur grise. Selon Lefèvre, cet homme était parvenu à s'enfuir en descendant de l'appartement de Fieschi par une corde. Il n'a jamais été retrouvé. Ne serait-ce pas Théodore ?

Plusieurs témoignages s'accordent également pour dire que deux chapeaux gris ont été retrouvés dans l'appartement.

Ensuite, pourquoi le préfet Gisquet n'a-t-il pas été plus efficace dans sa recherche des conspirateurs ? Pourquoi n'a-t-il pas détourné le parcours du cortège royal lorsqu'il a appris dans la nuit du 27 juillet qu'une « *machine infernale* » attendait le roi sur les boulevards, à la hauteur du théâtre de l'Ambigu ?

Dans son ouvrage *Les Ancêtres de la Commune. L'attentat*

<sup>17</sup> Un dernier personnage de fiction apparaît dans notre récit : Benjamin Janvier, héros d'une belle série policière historique de l'américaine Barbara Hambly.

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

*Fieschi*, l'écrivain conservateur Maxime du Camp (l'ami de Flaubert), avance une explication pour dédouaner Gisquet.

« L'Ambigu-Comique, écrit-il, celui que nous connaissons, celui qui a été ouvert en 1828, était où nous le voyons encore, sur le boulevard Saint-Martin; mais l'ancien Ambigu, celui qu'Audinot avait créé, était situé, avant d'être démoli, boulevard du Temple, n°76, à la place où depuis furent les Délassements-Comiques; il était par conséquent très voisin de la maison Fieschi qui portait le n°50. Or, de même qu'il existe encore beaucoup de personnes qui disent Feydeau pour l'Opéra-Comique, Franconi pour le Cirque, les Bouffes pour les Italiens, le langage populaire appelait Ambigu l'emplacement où jadis avait existé le théâtre d'Audinot. Administrativement, il n'y avait que l'Ambigu du boulevard Saint-Martin ; dans la langue familière du peuple, il y avait aussi celui du boulevard du Temple ; ou, pour être scrupuleusement exact, il y en avait deux : l'ancien, que l'on nommait simplement l'Ambigu ; le nouveau, que l'on appelait l'Ambigu-Comique. La police s'y méprit, et ne sut rien découvrir. »

Mais croire en cette explication est peut-être accorder trop de crédit à du Camp...

Le fait que Gisquet ait été maintenu en fonction après l'attentat indique qu'il avait transmis au roi et à ses ministres les informations qu'il détenait. Ayant fait fouiller sans succès les abords des boulevards qu'il pensait suspects, il est aussi possible que le roi ait cru en une fausse alerte et qu'il ait tenu à ne pas perdre la face en modifiant son parcours au dernier moment.

Il est en tout cas un fait tout aussi étonnant qu'indiscutable : Fieschi a travaillé au service du préfet de police Baude, pour qui il surveillait une section de la Société des Droits de l'Homme. Pendant le procès, la question a été posée de savoir si Fieschi avait aussi travaillé pour Gisquet, mais rien n'est venu le

## La disparue du Doyenné – Une enquête de Fortuné Petitcolin

confirmer.

Notons enfin que la conversion républicaine de George Sand s'est opérée à l'été 1835, durant le procès des émeutiers d'avril 1834, sous les auspices de son amant Michel de Bourges, avocat de certains Républicains (cf. *Histoire de ma vie*, livre V, chapitre VIII).